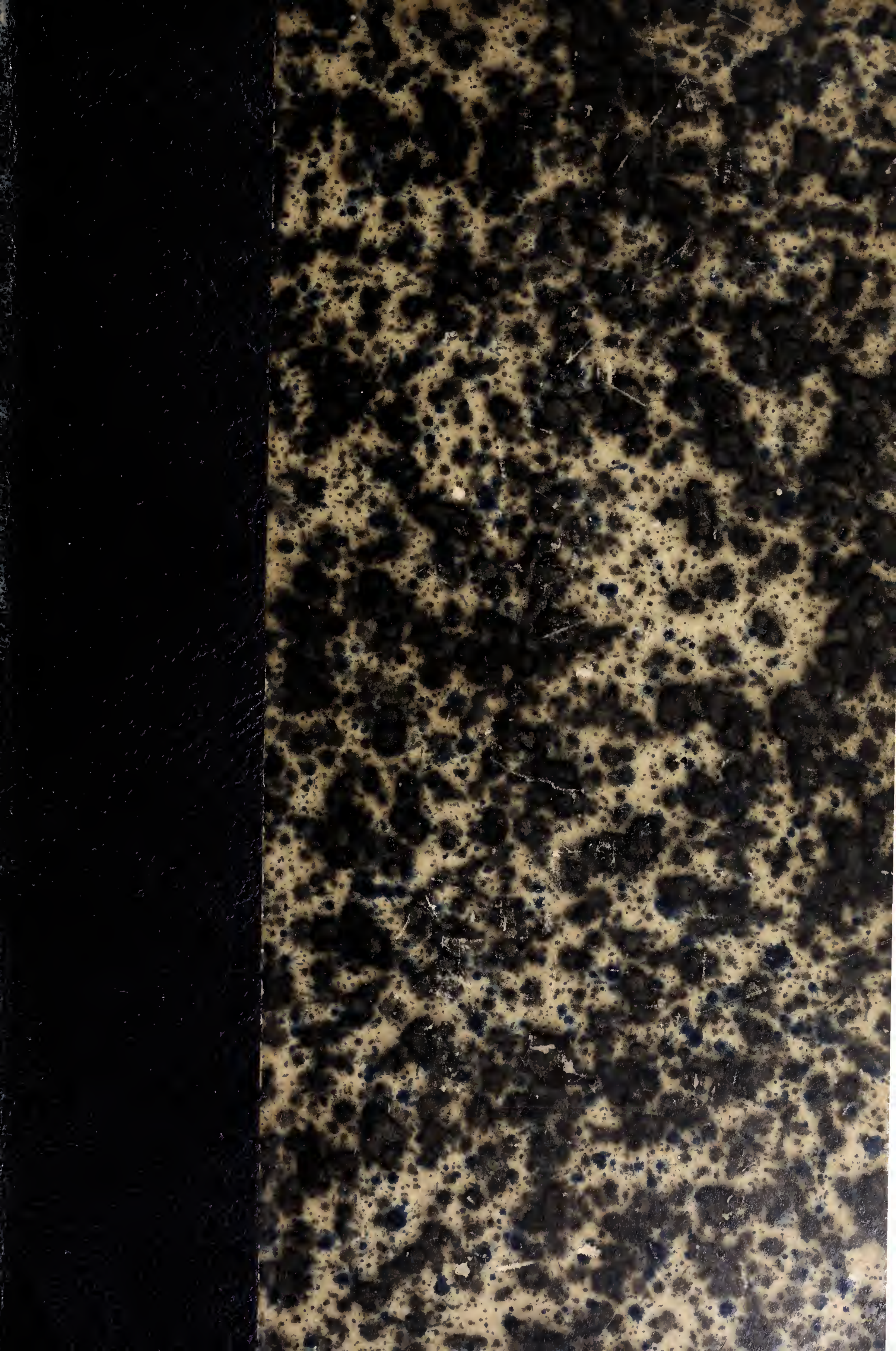
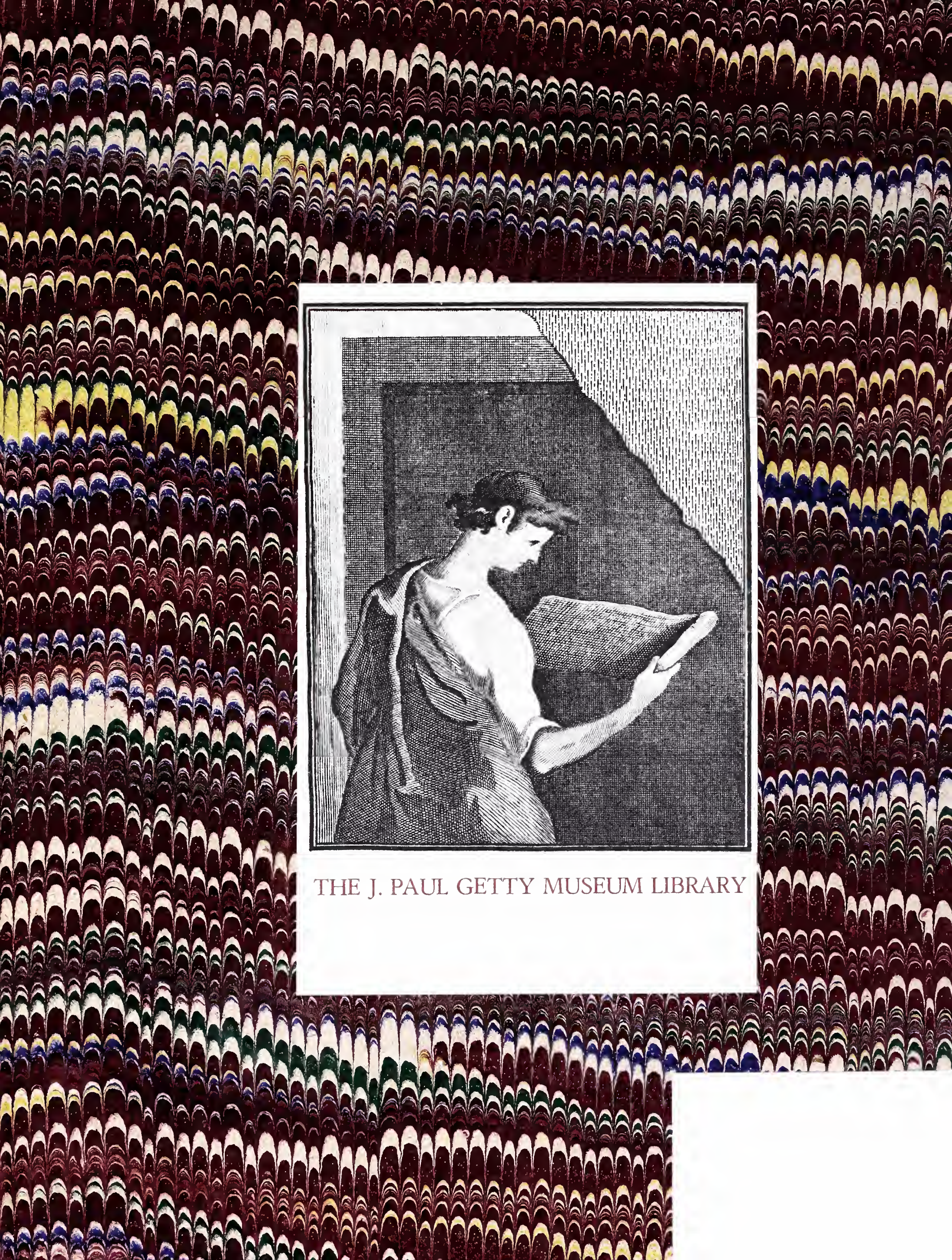








RECHERCHES

SUR LES

COLLECTIONS

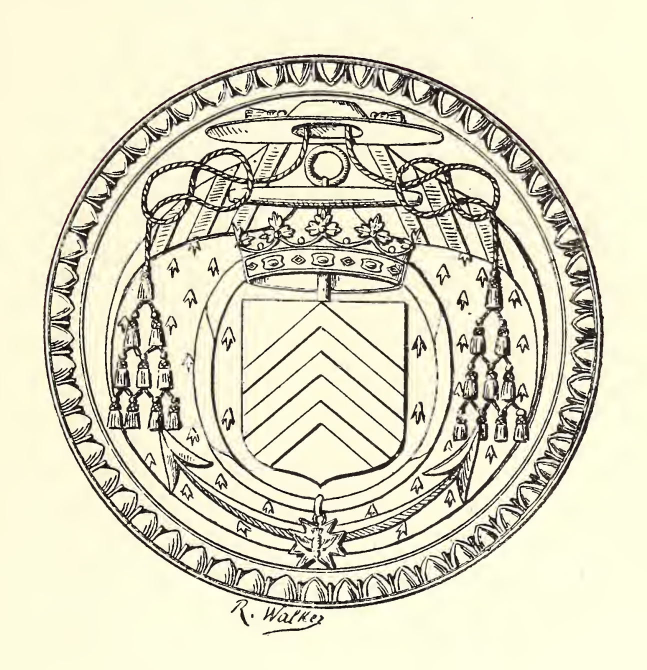
DES RICHELIEU

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1882.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

EDMOND BONNAFFÉ

RECHERCHES
SUR LES
COLLECTIONS
DES RICHELIEU



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1883

RECHERCHES

SUR LES

COLLECTIONS

DES RICHELIEU

I

RICHELIEU (ARMAND-JEAN DUPLESSIS, CARDINAL DE)
1585-1642

Le plus grand ministre de la France fut aussi le plus illustre de ses amateurs. Sa collection est moins célèbre, sa physionomie moins en évidence que celle de Mazarin; il n'a pas eu la bonne fortune de rencontrer un marquis de Laborde pour écrire son histoire, ni un duc d'Aumale pour publier son inventaire; mais sa place n'en est pas moins la première. Mazarin est son élève, comme Colbert est l'élève de Mazarin; Richelieu les a précédés et leur a montré le chemin.

Le dix-septième siècle inaugure brillamment la nouvelle ère de la curiosité française : le maréchal

de Créquy se rend à Rome et à Venise pour en rapporter cette galerie fameuse que Le Sueur ne se lassait pas d'aller étudier ; Mathieu Molé collectionne les médailles et les tableaux ; le conseiller Querver, l'abbé de Saint-Ambroise et le médecin de l'Orme amassent des recueils d'estampes ; les frères Des Nœuds recherchent les pierres gravées, les armes, les dessins, et font les honneurs de leur trésor au cardinal Barberini ; le président de Lauzon traite avec Rubens de l'acquisition des médailles du prince de Croy ; le cabinet de Daniel Dumonstier est le rendez-vous de la meilleure compagnie de la ville ; Marie de Médicis elle-même visite les collections de Guittard, et Paul Petau fait imprimer en 1610 le catalogue illustré de ses antiquités, le premier de ce genre que nous connaissions[1].

[1] Le maréchal *de Créquy* rapporta de ses ambassades d'Italie une collection de tableaux que tout Paris courut visiter : plusieurs Francia, des ouvrages de l'Albane, du Guide, le *Bain de femmes* du Poussin, *Énée et Anchise* du Spada (acheté plus tard par le cardinal), etc. — *Mathieu Molé;* nous préparons une étude sur ses médailles et ses tableaux, d'après un inventaire original. — *Querver* ou *Kerver,* receveur général des finances, à Paris : « Il étoit curieux en livres, dit Tallemant, jusqu'à en faire venir d'Espagne et d'Angleterre, lui qui ne savoit pas lire, ou du moins qui ne lisoit jamais » ; sa collection d'estampes était considérable. — *L'abbé de Saint-Ambroise,* Claude Maugis, trésorier de la reine Marie de Médicis, eut l'honneur de décider Rubens à venir en France pour décorer le palais du Luxembourg. Ses estampes, achetées par de l'Orme, passèrent dans le cabinet de l'abbé de Marolles. — *Charles de l'Orme,* médecin ordinaire de Henri IV, de Louis XIII et de Gaston d'Orléans, « un des plus grands curieux d'estampes de son temps ». (MARIETTE.) Son

La province, à son tour, rivalise avec la capitale : Villeroy à Conflans, Gondi à Saint-Cloud, Lesdiguières à Grenoble, d'Ornano à Tarascon, d'Épernon à Cadillac, les Cossé à Brissac, les Gonzague à Nevers[2] remplissent leurs châteaux de tapisseries, de peintures, de livres, de statues, de médailles. Aix, Clermont, Lyon, Arles, Montpellier, Bourges, Toulouse, Bordeaux, Tours, comptent dans leur sein une foule de magistrats, de notaires, de médecins, de chanoines, d'orfévres, d'artistes et de savants, obscurs ou célèbres, comme Peiresc, Bagarris, Dupérier, Borrilly,

cabinet lui coûta 20,000 écus. — Les frères *Des Nœuds* ou *Desneux* : « Médailles d'or, d'argent et de cuivre, figures de bronze, camaïeux, basses-tailles et carnioles antiques, avec des peintures exquises. » (De Marolles.) — *De Lauzon :* Peiresc parle souvent de ses médailles; en 1623, Rubens lui vendit les médailles du prince Charles de Croy, duc d'Aërschott. — *Daniel Dumonstier,* fils de Côme et petit-fils de Geoffroy, célèbre peintre de portraits; Tallemant, Mariette, Félibien et le *Menagiana* citent son cabinet. — *Guittard,* curiosités orientales; Pierre de l'Estoile a raconté la visite de la Reine à ce cabinet. — *Paul Petau,* conseiller au Parlement; son catalogue se divise en deux parties : *Antiquariæ supellectilis portiuncula,* Paris, 1610, et *Veterum nummorum* γνώρισμα, même date.

[2] *Villeroy,* à Conflans, « *Galleria fornicata,* dit un contemporain, *auroque et coloribus artificiosissime picta, utrumque latus vestitum habet iconibus in Italia factis* ». — *De Gondi,* à Saint-Cloud; *Lesdiguières,* à Grenoble, et *d'Ornano,* à Tarascon, portraits, tableaux, etc. — *D'Épernon :* en 1632, le duc reçut le cardinal de Richelieu à son château de Cadillac, qui renfermait alors soixante chambres royalement décorées, vingt cheminées de marbre, des peintures, des tapisseries de soie et d'or, etc. — *Charles de Gonzague,* duc de Nevers; Zinzerling parle de son cabinet à Nevers et d'un promenoir où le peintre avait représenté les « cris de Paris ». — *Cossé :* portraits d'après nature de tous les membres de la famille des Cossé, tentures de l'histoire de Romulus et de Rémus, de l'Enlèvement des Sabines, etc.

Catelan, Agard, Savaron, Chaduc, de Ranchin[1], — j'en passe, et des meilleurs, — qui recherchent à qui mieux mieux les reliques du passé.

L'armée des amateurs est donc bien vivante et bien organisée aux débuts du dix-septième siècle; mais tous ont un trait commun : ils font de la curiosité privée. Richelieu a des vues plus neuves et plus fécondes. S'il envoie ses agents en Allemagne et en Italie pour recueillir les livres et les manuscrits les plus rares, s'il crée une bibliothèque sans rivale, c'est « pour qu'elle puisse non-seulement servir à sa famille, mais au public[2] »; s'il réunit à grands frais, et dans une proportion inouïe jusqu'alors, les plus nobles exemplaires de l'art chez les Grecs et chez les Romains, s'il charge le premier architecte et les plus habiles décorateurs de son temps de lui bâtir des palais magnifiques, c'est pour fonder, qu'on nous passe le mot, des musées anticipés destinés à encourager

[1] J'ai publié des extraits des catalogues de *Peiresc,* de *Bagarris,* de *Dupérier,* de *Borrilly,* dans la *Gazette des Beaux-Arts,* mai 1878. — *Catelan* et *Agard,* voir les *Collectionneurs de l'ancienne France,* pages 38 et 39. — *Savaron,* lieutenant général de la sénéchaussée d'Auvergne, à Clermont; Peiresc a décrit les médailles et les pièces rares de ce cabinet. — *Chaduc,* conseiller au présidial de Riom; Baudelot, Spon et Mariette ont parlé de sa collection; voir aussi une excellente étude de M. Chabouillet, *Arch. de l'art franç.,* 1873. — *François de Ranchin : Montempessulanum, artis medicæ studio clarum et antiquitatis indagatione notabilitavit medicinæ professor Ranchinus.* (Ch. Patin.)

[2] Testament de Richelieu.

les arts et l'industrie, à stimuler le génie national, à populariser le goût des grandes collections. Il fait ce que Mazarin fera plus tard à son exemple, de la curiosité politique.

Richelieu demeura d'abord à l'Arsenal, puis à la place Royale, où il avait un hôtel. Marie de Médicis lui ayant donné le Petit-Luxembourg, il le fit rebâtir et décorer par Jean Le Maire[1]; les appartements furent garnis de curiosités, de tableaux excellents; nous les retrouverons plus tard. « La maison est fort délicieuse, dit Sauval[2]; elle a un jardin en l'air et portatif qui est toujours nouveau, et entouré de vitres et de miroirs qui doublent le jardin et les appartements qui l'environnent. » En 1626, Richelieu quitta l'hôtel de la place Royale pour s'installer dans sa nouvelle résidence.

Mais le Petit-Luxembourg était trop loin du Louvre; Richelieu tenait à se rapprocher de la Cour. Dès l'année 1624, il avait acheté, dans le quartier Saint-Honoré, l'hôtel de Mercœur, l'hôtel de Rambouillet qu'il avait payé trente mille écus, et les maisons voisines; peu à peu il s'empara des terrains situés en deçà et au delà des remparts; le mur d'enceinte fut reculé jusqu'aux

[1] 1597-1655; il excellait à peindre les architectures et les perspectives; on l'appelait le gros Le Maire. — SAUVAL, II, 207.
[2] SAUVAL, III, 6.

boulevards actuels, les remparts aplanis, les fossés comblés, et, sur cet emplacement, Le Mercier commença le Palais-Cardinal (1629). Cependant la puissance et le crédit du maître augmentaient de jour en jour; bientôt le bâtiment ne se trouva plus à sa mesure, il fallut agrandir les premiers plans, ajouter des ailes, des galeries, des dépendances, si bien que le palais ne fut achevé qu'en 1636.

Le Palais-Cardinal avait son entrée rue Saint-Honoré; il était formé de plusieurs corps de logis séparés par des cours. La seconde, entourée de bâtiments sur trois côtés seulement, était fermée par une terrasse[1] reliant les deux ailes et donnant sur le jardin. Sauval nous a laissé une description assez détaillée du palais[2] : « La galerie des hommes illustres, la salle de la comédie, remplie de degrés presque à la façon de la Grèce et de Rome, et capable de tenir plus de quatre mille personnes; ses tableaux, ses antiques, son rondeau, son jardin, ses cours et ses appartements en grand nombre, rendent ce palais si logeable qu'il n'y en a point à Paris qui le soient plus. »

La *Salle de la Comédie*, qui fut concédée à Molière en 1660[3], était placée dans l'aile droite en

[1] Détruite en 1775.
[2] Sauval, II, 128 et 158.
[3] Après sa mort, elle servit à l'Opéra jusqu'à l'incendie de 1763.

entrant. La *Galerie de l'avant-cour,* « la plus riche et la mieux entendue de Paris », occupait l'aile gauche; les peintures de la voûte, par Philippe de Champaigne, représentaient les principales actions de la vie du cardinal-ministre; « des tableaux, des rostres imités de l'antique et des chiffres du cardinal, environnés de lauriers, sont répandus dans cette voûte sur un grand fond d'or feint en mosaïque, avec autant d'ordre que d'esprit, et composent ensemble comme une sorte de panégyrique à l'honneur du maître de la maison [1] ».

La *Galerie des hommes illustres* [2], régnant le long de l'aile gauche de la seconde cour, se compose d'une série de vingt-six portraits historiques depuis Suger jusqu'à Louis XIII [3]. Les collections de portraits furent très-répandues au seizième et au dix-septième siècle; ces images de personnages célèbres ou de membres de la famille, encastrées le plus souvent dans la boiserie, servaient à la décoration des appartements. A l'hôtel de la Reine,

[1] Sauval, II, 164.
[2] Détruite en 1727.
[3] Voir la liste de ces personnages dans Hurtaut et Piganiol. Après la mort de Turenne, son portrait fut placé dans la *Galerie.* Il ne figure pas dans la suite des estampes de Heince et Bignon, publiées sous le titre suivant : *Ædis cardinalitiæ porticus summorum Galliæ regum, principum, ducum heroumque imagines, acta, symbola et elogia, stylo referens et verbis adornans, a Zac. Heince delineata, Franc. Bignon, sculpta,* etc. 1650.

chez Catherine de Médicis[1], le Cabinet des émaux renferme « trente-deux portraits en émail d'environ ung pied de hault de divers princes, seigneurs et dames, enchassez dans le lambris », exécutés par Léonard Limosin. Le maréchal de Retz, le maréchal de Cossé, Duplessis-Mornay[2], Paul Ardier[3], Villeroy, Philippe de Béthune[4], une foule d'amateurs recherchent les portraits historiques pour en former des galeries. Chez Richelieu, c'était une véritable passion; il ne s'en cachait point, ce qui lui permettait parfois de former sa collection à bon compte. En 1629, visitant Sainte-Cécile d'Albi, Son Éminence désira voir « le portrait de M. d'Amboise qui avoit fait faire ce grand et admirable travail. Feu M. Pierre de Teissier, un des plus notables d'Albi, alla à Castelnau-de-Lévis appartenant à M. d'Aubijoux, parent de l'évêque d'Amboise, pour le trouver, et ayant été assez heureux, il le porta à M. le Cardinal, qui admira sa belle face et sa grosse teste, et le demanda en don qu'il porta à son hostel à Paris, avec un grand cadre doré[5]. » Au château de Saint-Géry,

[1] *Inventaire de Catherine de Médicis*, p. 14.

[2] *Gazette des Beaux-Arts*, XX, 162 et 212, catalogue de la Galerie des portraits de Duplessis-Mornay, à Saumur, en 1619.

[3] Paul Ardier, trésorier de l'Épargne, fit faire à son château de Beauregard une galerie de trois cent soixante-trois portraits, qui existe encore.

[4] Frère de Sully. Au château de Selles en Berri.

[5] *Mémoires manuscrits* cités par M. Belizaire Tailhades, de Cas-

où le cardinal s'arrêta ensuite, sur la route de Montauban, « M. de Laroque-Bouillac, baron de Saint-Géry, qui estoit à sa suitte et son favori, le traitta magnifiquement. Ledit duc de Richelieu sçachant que ledit baron, fort sçavant d'ailleurs, avoit de très belles curiosités, lui demanda à voir son cabinet, où ayant remarqué le portrait du poëte (*sic*) Érasme, pièce très curieuse et belle, il lui fit dire s'il vouloit le vendre; ce qu'ayant refusé pour colorer son jeu, estant le lendemain avec M. le duc dans son carrosse, partant dudit Saint-Géry, il (le baron) lui dit que Son Éminence avoit oublié quelque chose et qu'il lui permist de l'aller chercher, à quoi ne pensant pas ledit duc le lui permist; et M. le baron lui porta le portrait, lui disant qu'il avoit oublié son Érasme, ce qui plut si fort audit duc, qu'il l'en loua, estima et aima davantage. » Une autre fois Richelieu reçut de son frère, le cardinal de Lyon [1], qui était au courant de ses prédilections, un portrait de saint Bruno d'une ressemblance si frappante que le saint, disait-il, « lui parleroit tous les jours, si sa règle lui permettoit quelques moments de rompre le silence [2] ».

tres, un de nos érudits les plus distingués de la province : *Chronique des Arts*, mai 1880.

[1] Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, frère aîné d'Armand, 1653.

[2] *Jeux d'esprit et de mémoire* du marquis de Chatre, Cologne, 1694.

Naturellement les portraits du cardinal ne manquent pas dans la collection; il y en a partout, et nous aurons occasion de les retrouver en chemin. La plupart sont l'œuvre de Philippe de Champaigne, qui paraît être le portraitiste officiel de Son Éminence[1]. Quant aux bustes, on en connaît au moins deux, l'un de bronze par Jean Varin, l'autre de marbre par le Bernin; j'ignore où le premier était placé; celui du Bernin, qui avait le défaut de manquer complétement de ressemblance, était relégué « dans le petit cabinet de passage pour aller à l'appartement vert[2] ».

Le musée des portraits du Palais-Cardinal, ou pour lui donner son vrai nom, la *Galerie des Hommes illustres*, a ce caractère grandiose et magnifique que Richelieu sait imprimer à toutes ses créations. Les vingt-six portraits, plus grands que nature, sont accompagnés chacun de distiques en lettres d'or, d'emblèmes, de bustes antiques pour la plupart, et de tableaux racontant les actions les plus signalées de chaque personnage. « Toutes ces beautez sont entrelassées avec tant d'art qu'elles forment ensemble un mélange tout

[1] Mellan, Nanteuil, de Jode, Michel Lasne, Ragot, Gaspard Isac, Daret, sans parler des autres, ont tour à tour gravé le portrait de Richelieu. Le meilleur de beaucoup est celui de Nanteuil, d'après Champaigne (1657).

[2] Voir dans l'*Art* du 25 septembre 1881 la notice de M. Courajod sur ces deux bustes, et les lettres que je lui ai communiquées au sujet du buste du Bernin.

extraordinaire et dont on est surpris[1]. » Les bustes antiques, d'un travail remarquable, provenaient, suivant les uns, de Fontainebleau; suivant les autres, de l'abbé Mazarin et du marquis de Frangipani, qui les auraient envoyés d'Italie. La décoration de la salle était l'œuvre de Juste d'Egmont et de Poerson[2], les portraits de la main de Champaigne et de Vouet[3]. Ce dernier, paraît-il, traitait les ressemblances d'une façon assez cavalière : il copia quatre portraits dans la petite galerie du Louvre, d'après les originaux de Bunel; quant aux autres, « il les fit de caprice et tâcha simplement de leur donner des têtes et des attitudes qui répondissent à la grandeur de leur âme[4] », procédé commode, mais peu rassurant pour les iconographes de l'avenir. Champaigne y regarda de plus près : « Il peignit d'après Porbus le portrait de Henri IV; d'après Van Dyck, celui de Marie de

[1] Sauval, *id.*, *ibid.* — Hurtaut, III, 734, donne la liste des bustes de cette galerie; on y compte vingt-trois bustes d'empereurs, d'impératrices et de personnages romains, douze bustes de dieux et de déesses, et les bustes de Henri II, Charles IX, Henri III (ces trois derniers placés sous les portraits de Duguesclin et du duc de Guise).

[2] Juste d'Egmont, d'Anvers, 1619-1674. — Charles Poerson, de Metz, 1609-1667.

[3] D'après Félibien, II, 578, Simon Vouet « trouva le moyen, par le crédit de quelques personnes de qualité, de faire la moitié des portraits, sans que le cardinal en sceut rien, et sans aussi que Champaigne se mist en peine pour l'en empescher ». Simon François et L. de la Hire travaillèrent également au Palais-Cardinal. Fél., II, 534, et *Mém. inéd.*, I, 108.

[4] Sauval, *id.*, *ibid.*

Médicis; d'après Raphaël, Gaston de Foix. A l'égard des autres, il chercha dans Thevet et remua les cabinets les plus curieux pour les trouver. » Sauval cite encore, parmi les portraits les plus réussis, celui de Louis de la Tremoille, par Champaigne, et celui de Gaucher de Chastillon, par Vouet.

Indépendamment de cette galerie, la *Bibliothèque* contient « cinquante-huit portraits d'hommes illustres, de deux pieds de haut sur vingt pouces de large, copiés d'après divers maîtres[1] ».

La bibliothèque du cardinal, la plus vaste et la plus superbe du monde avant celle de Mazarin, ne faisait point partie du palais; elle occupait un corps de logis contigu, à double étage de colonnes, dans un bâtiment que Richelieu avait fait commencer pour servir d'hôtel à ses successeurs. Huyghens l'a chantée dans une de ses épigrammes :

> Mille libros et mille libros et mille librorum
> Millia, magnifici publica Richelii
> Cura, bono patriæ, capsis ingesta superbis,
> Nominis æterni marmora viva locat...[2].

Les manuscrits sont au nombre de neuf cents environ, la plupart reliés en maroquin rouge aux

[1] Note fournie par M. DE BOISLISLE, d'après l'inventaire après décès de Richelieu, conservé dans les archives de M. le comte Paul de Chabrillan.

[2] Léop. DELISLE, *le Cabinet des manuscrits*, 1874. Le bibliothécaire

armes du cardinal, « car il n'épargnoit rien pour ce qui pouvoit concerner l'embellissement et augmentation de sa bibliothèque, puisqu'il envoya les doctes Jacques Gaffrel en Italie et Jean Tileman Stella en Allemagne, pour ramasser les meilleurs livres manuscrits et imprimez qui se pourroient trouver; ce qu'ils exécutèrent si heureusement que cette bibliothèque en a esté admirée de tous ceux qui ont la connoissance des bons livres. Lorsque nostre invincible monarque Louis XIII, d'heureuse mémoire, dompta l'hérésie en la prise de la Rochelle, l'an 1628, il concéda audit cardinal la bibliothèque publique de cette ville, qu'il fit apporter à Paris, et colloquer dans la sienne pour y estre conservée [1].» Richelieu fit aussi placer parmi ses livres et relier à ses armes cent dix beaux manuscrits orientaux rapportés de Constantinople par M. de Brèves [2], que Louis XIII avait achetés de ses héritiers. Dans la suite, ces manuscrits furent restitués à la Bibliothèque royale [3].

Richelieu légua sa bibliothèque à son petit-

était Claude Hemeré, docteur de Sorbonne; en 1644, il fut remplacé par Geoffroy. Dom Jacob, *Traité des plus belles bibliothèques*, 1664.

[1] Dom Jacob, p. 479.

[2] François Savary de Brèves, ambassadeur de France auprès de la Porte, résida vingt-quatre ans en Orient.

[3] Un grand nombre de livres de la bibliothèque du cardinal venaient des familles de Croy et de Lalaing. Léop. Delisle, *ibid.*

neveu Armand de Wignerod[1], avec mille livres par an pour le traitement d'un bibliothécaire, quatre cents livres pour un balayeur et mille livres pour les acquisitions. La bibliothèque devait être ouverte à certaines heures du jour aux hommes de lettres et d'érudition, pour voir les livres et en prendre communication, sans transporter les livres ailleurs. On en connaît trois inventaires[2] : le premier, dressé par le libraire Blaise, assisté de Vitré, contient les prix d'estimation; il est daté de 1643-1644; le second fut fait en 1648, sur les ordres de la duchesse d'Aiguillon; le troisième porte la date de 1660, lors du transport des livres à la Sorbonne[3].

Rentrons au Palais-Cardinal, pour jeter un coup d'œil à l'*Appartement du Roi* et à celui *de la Reine,* où se trouvent quantité de bonnes choses exécutées par des peintres choisis, entre autres l'*Hercule domptant les chevaux de Diomède,* une des premières œuvres de Le Brun. Le *Grand Cabinet,* « la merveille et le miracle de Paris », renferme un grand nombre d'ouvrages célèbres : la *Sainte Anne,* de Léonard de Vinci, que le cardinal avait rapportée d'Italie; la *Famille de la Vierge,* par Andrea del Sarto; *Énée sau-*

[1] Qui fut plus tard, par substitution, le duc de Richelieu.
[2] Léop. Delisle, *id.*
[3] Voir plus loin, page 84.

vant son père Anchise, par le Spada, acheté aux héritiers du maréchal de Créquy; la *Nativité* de Gaudenzio Ferrari; la *Fuite en Égypte,* du Guide; *Saint Jean sur un aigle,* attribué, disait-on, à Raphaël, mais déjà contesté du temps même de Sauval; les *Pèlerins d'Emmaüs,* de Paul Véronèse; deux *Bacchanales* du Poussin, etc., etc. Le cardinal aimait les belles choses et savait les payer; Catherinot rapporte qu'il avait offert dix mille livres de la *Cène* de Porbus placée sur le maître-autel de Saint-Leu et Saint-Gilles de Paris[1]. Après la mort de Rubens, Richelieu acheta trois mille écus sa *Diane au bain* et fut si enchanté de l'acquisition, qu'il fit encore offrir à la veuve du maître une montre d'or garnie de diamants[2].

La *Chapelle* du palais, qu'il ne faut pas confondre avec l'oratoire construit plus tard dans l'appartement de la Reine, était bâtie, dit-on, sur le modèle de la cathédrale d'Albi. Passant dans cette ville, le cardinal « admira la belle structure de l'église, et ne voulant pas croire que le jubé et le jour du chœur si bien travaillé fust de pierre blanche, il se fit donner une eschelle et, montant quelques degrés, il rascla avec un cousteau si ce

[1] *Traité de la peinture;* CATHERINOT ne parle même que d'un morceau de cette peinture représentant la main de Judas. Le tableau est au Louvre, n° 392.

[2] La Diane, d'après Titien, figure sous le n° 44, avec la désignation d'un *Actéon,* sur le catalogue mortuaire de Rubens.

n'estoit du plastre. Il fit faire une chapelle dans son hôtel à Paris, soubs la mesme figure qu'il fit embellir[1]. » Simon Vouet fut chargé des peintures, qu'il commença en 1632[2].

La chapelle est une des curiosités du palais; elle renferme des trésors d'une magnificence royale. Les objets du culte servant au cardinal dans les grandes cérémonies, la croix, les deux chandeliers, le calice et sa patène, les burettes, le ciboire et le goupillon, une statuette de la Vierge et un reliquaire de saint Louis sont en or massif, garnis de deux cent vingt-quatre rubis et de neuf mille diamants[3]. Le luxe des pierreries dans les pièces d'orfévrerie et de parure caractérise les produits de nos ateliers à cette époque; c'est la mode du jour, mode un peu voyante et tapageuse qui nous arrive d'Espagne avec la fille de Philippe III, fort éprise, comme on sait, de tout ce qui lui rappelait son pays. Est-ce Richelieu qui lui donna le merveilleux coffret à feuillages d'or repoussé et ciselé qui fait partie de la galerie d'Apollon? Une ancienne tradition attribue au cardinal ce précieux cadeau[4]; elle n'a rien d'invrai-

[1] Manuscrit déjà cité, communiqué par M. Belizaire Tailhades.

[2] Félibien, II.

[3] Cette magnifique pièce de joaillerie était encore au Garde-Meuble à la fin du dix-huitième siècle. Hébert, *Dictionnaire pittoresque*, 1776, p. 196; et Hurtaut, III, 114.

[4] D'autres l'attribuent à Mazarin. Voir le travail de M. Paul Mantz indiqué ci-après.

semblable. Comme tous les amateurs de son temps, Richelieu avait le goût des bijoux, des pierres et des matières précieuses montés en or ou en émail, de la vaisselle de luxe et de l'orfévrerie[1]. Je ne saurais dire s'il fit travailler les deux Lesgaré, Laurent et Gédéon, les plus habiles joailliers de leur temps, et René de la Haye, l'orfévre attitré des princes et des financiers; mais Claude Ballin fut un de ses fournisseurs; dans sa jeunesse, — il avait alors dix-neuf ans, — le grand artiste vendit au cardinal quatre bassins de soixante marcs chacun, représentant les quatre âges du monde; dans la suite, ces bassins furent dorés, et Ballin composa quatre grands vases « à l'antique » pour les accompagner[2]. En 1641, lors de la première représentation de *Mirame* sur le théâtre du Palais-Cardinal, les officiers qui présentèrent à la Reine la collation « portoient vingt bassins de vases doréz, chargez de citrons doux et de confitures[3] ». Si les pièces d'orfévrerie et les joyaux inventoriés au Palais-Cardinal ne sont pas aussi nombreux qu'au Palais-Mazarin, par exem-

[1] Dans sa jeunesse, en 1609, il écrit à son amie madame de Bourges de lui acheter de l'argenterie : « Je suis gueux, comme vous savez, de façon que je ne puis faire fort l'opulent; mais toutesfois lorsque j'aurai plats d'argent, ma noblesse sera fort relevée. » *Correspondance de Richelieu,* 1853, lettre XXI.

[2] Paul Mantz, *Orfévrerie française, Gazette des Beaux-Arts,* X, 238. Claude Ballin était né en 1615.

[3] *Mémoires* de Marolles.

ple[1], quelques-uns sont d'une extrême richesse; nous venons de citer la fameuse chapelle d'or et de pierreries; le cardinal possède une autre chapelle et un cabinet de cristal de roche, garnis de saphirs, de turquoises et de perles, présents de la princesse de Piémont[2], un buffet d'argent vermeil, un autre buffet d'argent ciselé pesant trois mille marcs et une trentaine de vases de cristal de roche.

On sait que Richelieu donna au roi le buffet d'argent ciselé, la chapelle d'or et un grand diamant taillé en cœur, estimé trois cent mille livres. Cette pierre figure dans le testament sous le nom de « diamant acheté de Lopez ». Alphonse ou Ildefonse Lopez était un Morisque espagnol venu en France du temps de Henri IV; il fit une grande fortune dans la taille et le commerce de diamants. Très-fin, très-souple et très-connaisseur en objets d'art, — il avait même une collection de peintures[3], — Lopez devint l'homme à tout faire de Ri-

[1] Une grande quantité de ces objets avait été donnée à la duchesse d'Aiguillon et figure dans la collection du Petit Luxembourg; nous y reviendrons.

[2] Légué à la duchesse d'Aiguillon.

[3] Une estampe d'après Rubens est dédiée « à Alphonse Lopez, fameux curieux ». Il possédait, entre autres, une *Sainte Famille* de Palme le Vieux, et les célèbres tapisseries, les *Actes des Apôtres*, achetées depuis par Mazarin. Richelieu le chargea d'une mission diplomatique en Hollande, et au retour le fit conseiller d'État. « En Hollande, dit TALLEMANT DES RÉAUX, il achepta mille curiositez des Indes, et ici il fit chez lui comme un inventaire (une vente publique); on crioit avec un sergent. C'estoit un abrégé de la foire Saint-Ger-

chelieu, qui lui achetait des pierres, des tableaux, et lui confiait à l'occasion des missions diplomatiques. C'était un des familiers du palais; le cardinal l'appelait le *seigneur Hebræo*[1] et s'amusait volontiers à ses dépens. Parfois même, la plaisanterie allait un peu loin. Un jour de fête à Rueil (en 1629)[2], « voulant se divertir, Richelieu fit venir à la campagne le célèbre joaillier Lopez, disant qu'il vouloit faire quelques présents à ses nièces. Le tailleur de diamants arriva donc avec toutes ses pierreries, et le cardinal en choisit en effet plusieurs. Mais le soir, comme le bonhomme s'en retournoit à Paris par une nuit noire et dans le carrosse du chancelier, qui avoit bien voulu le reconduire avec toutes ses valeurs, la voiture fut arrêtée par une bande de faux voleurs qui déclarèrent n'en vouloir qu'à la cassette de Lopez. Il y alloit de tout son bien; aussi sa peur fut-elle si grande qu'il fallut changer de chemise au pont de Neuilly. ... Le cardinal, en apprenant que le

main. » Lopez mourut en 1649; voici son épitaphe dans l'église de Saint-Eustache :

> Natus Iber, vixit Gallus, legemque secutus,
> Auspice nunc Christo, spiritus astra tenet.

Il était âgé de soixante-sept ans. La *Correspondance de Richelieu*, 1853, donne quelques lettres de Richelieu à Lopez, au sujet de sa mission en Hollande.

[1] Lettre de Richelieu à Mazarin, 3 décembre 1641.

[2] A l'occasion de la naissance, au Havre, de son petit-neveu Armand de Wignerod, fils du marquis de Pontcourlay, et futur duc de Richelieu.

pauvre homme avoit failli mourir de peur, fut au regret de lui avoir fait jouer ce vilain tour, et, pour se raccommoder avec lui, il le fit manger à sa table, ce qui n'étoit pas un mince honneur[1]. »

Terminons notre visite au Palais-Cardinal en résumant les indications fournies par l'inventaire[2]. Le chiffre total des tableaux s'élève à trois cents environ de différents maîtres, parmi lesquels figurent Raphaël, Jules Romain, Titien, Léonard de Vinci, le Solario, Luini, Jean Bellin, Nicolo dell' Abbate, le Corrége, l'Albane. L'École française est représentée par le Poussin et Claude Lorrain; l'école flamande, par Rubens, Champaigne et Porbus le jeune. Le reste se compose de Bolonais et de Lombards très en faveur au dix-septième siècle.

La collection des sculptures compte environ cinquante statues, cent têtes ou bustes, la plupart antiques ou d'après l'antique, et beaucoup de petits bronzes modernes[3]. Dans une galerie se trouve une Diane antique entourée de trente bustes; la série des grandes statues est placée dans une salle basse.

[1] Tallemant des Réaux.

[2] Je dois ce résumé sommaire de l'inventaire à l'obligeance de M. de Boislisle et de son collaborateur, M. Émile Molinier, du Louvre.

[3] Baudelot de Dairval parle aussi d'une collection de médailles appartenant à Richelieu. *Utilité des voyages*, II, 683.

Les tapisseries à personnages, à histoires, à verdures, les tentures « à pots et à bouquets » sortent des fabriques de Paris, de Bruxelles, de Bruges et de Rouen. Les tapis viennent, pour la plupart, de la Perse et de la Turquie.

J'ai déjà parlé de l'orfévrerie, des chapelles, des portraits, des livres; l'inventaire énumère encore les ameublements de velours et de soie brochée d'or et d'argent, les cabinets de Flandres et d'Italie, les meubles incrustés, les tables de porphyre et de mosaïque, les paravents de laque et les lits de la Chine, une véritable collection de sachets parfumés et plus de quatre cents pièces de porcelaine de la Chine[1].

En 1636, le Palais-Cardinal étant achevé, Richelieu le donna au Roi avec les pièces d'orfévrerie dont nous venons de parler, huit tentures de tapisseries et trois lits à choisir parmi les plus beaux meubles. Cette donation, acceptée par Louis XIII en 1639, fut confirmée par le testament du Cardinal[2].

[1] Les collections du Palais-Cardinal doivent faire l'objet d'une publication considérable, que M. de Boislisle prépare depuis de longues années, et qui aura sa place dans la Collection historique de la ville de Paris. M. de Boislisle a lu récemment à la Société des antiquaires un mémoire sur les sculptures du Palais-Cardinal.

[2] « Je déclare que, par contrat du 6 juin 1636, devant Guerreau et Pasque, j'ai donné à la couronne mon grand hôtel que j'ai bâti sous le nom du Palais-Cardinal, ma chapelle d'or enrichie de diamans, mon grand buffet d'argent ciselé, et un grand diamant que j'ai acheté de Lopes... Je supplie très-humblement Sa Majesté d'avoir pour

La Cour occupa le palais pendant la régence d'Anne d'Autriche, qui fit détruire et remanier plusieurs corps de logis, notamment l'appartement de la Reine. C'est alors que l'on transporta au palais de Fontainebleau la plupart des tableaux du *Grand Cabinet*, pour les remplacer par des copies[1]. En 1657, Henriette d'Angleterre logeait au Palais-Cardinal « avec tout son train, qui a fait un fort grand dégast en la dorure et au relief de toutes les chambres, et de cette fameuse galerie où les grands hommes de France et leurs belles actions sont représentés avec leurs devises et leurs hiéroglyphiques... Et ce dégast n'a pas beaucoup profité aux Anglois, car pour avoir cinq sols d'or, ils ont gasté des endroits qu'on ne sçauroit refaire pour quatre pistoles, et, plus est, leur avarice et leur avidité les a poussés à un tel point que, ne se contentants de ce qu'ils enlevoient les dorures relevées en bosse, ils ont cassé les vitres pour avoir le plomb[2]. » En 1692, Louis XIV entreprit de nouvelles modifications au palais avant de le donner à son neveu Philippe d'Orléans,

agréables huit tentures de tapisserie et trois lits que je prie madame la duchesse d'Aiguillon, ma nièce, et M. de Noyers de choisir entre mes meubles pour servir à une partie des ameublements des principaux appartemens dudit Palais-Cardinal. » (*Testament de Richelieu,* original conservé dans les archives de M. le comte P. de Chabrillan.)

[1] SAUVAL, II, 169.

[2] *Journal d'un voyage à Paris en* 1657-58. Paris, 1862.

qui le baptisa de son nom définitif, le *Palais-Royal.*

Rueil est la retraite favorite de Richelieu, le pied-à-terre de l'homme d'État qui veut fuir le tapage et les importuns, sans s'éloigner du monde et des affaires. L'acquisition date de 1633 : Richelieu acheta pour cent quarante-sept mille livres « les chasteau et maison seigneuriale du val de Rueil en Parisis », et y dépensa tout d'abord sept cent soixante-douze mille livres[1]. On vantait l'abondance et la variété des eaux, l'élégante disposition et l'étendue des jardins, les belles peintures de Vouet et l'arc de triomphe de Constantin, peint par Le Maire, « tel qu'il est à Rome, avec tant de vérité qu'on a vu des hirondelles et d'autres oiseaux, croyant passer au travers, se tuer contre la muraille[2] ». Au-dessus de la cascade, une *Amphitrite* de bronze paraissait verser les eaux du ruisseau principal, et l'inscription composée par Desmarets lui faisait dire :

Armand, ne me prens pas pour nymphe des fontaines,
Si tu me vois verser le plus beau des ruisseaux ;
Je commande après toi[3] sur les humides plaines,
Et du sec élément j'ai traversé les veines,
Pour t'apporter ici le tribut de mes eaux[4].

[1] JAL, *Dict.*

[2] EVELYN, p. 238. — FLORENT LE COMTE, III, 25. — Voir les vues d'Israël Silvestre et de Pérelle.

[3] Richelieu était grand maître de la navigation.

[4] Théâtre de DESMARETS, Paris, 1641, in-12.

A Rueil, le cardinal travaille chaque jour avec ses ministres, étendu sur un lit, dans son cabinet, « vaste pièce aux murailles ornées d'armes d'un grand prix, close et mystérieuse, dans laquelle il y a toujours du feu; une table carrée, couverte de livres, de papiers, de cartes, de plans, occupe le milieu de cet appartement, devant la cheminée duquel le cardinal se tient debout, dès que sa santé le lui permet [1] ».

Mais ni la maison de Rueil ni le Palais-Cardinal lui-même, avec tous ses trésors, ne suffisaient aux vastes desseins de Richelieu. Sans cesse agrandi, bouleversé, remanié, le Palais-Cardinal présentait une vaste agglomération de cours et de bâtiments juxtaposés, des galeries ajustées après coup, des collections éparpillées sans vues d'ensemble, sans cette unité d'efforts qui seule fait les grandes œuvres; tout le savoir de Le Mercier n'avait pu dissimuler l'insuffisance des premiers plans [2]. Richelieu se rappelait ces nobles résidences italiennes qu'il avait visitées dans sa jeunesse; comment comparer son logis bas, irrégulier, à ces palais majestueux, à ces galeries bien ordonnées, à ces jardins superbes peuplés de statues, de vases et de fontaines? Il fallait à tout

[1] Comte de Bonneau, *la Duchesse d'Aiguillon*, p. 205.

[2] Sauval, II, 172, fait un parallèle entre le Palais-Mazarin et le Palais-Cardinal, qu'il appelle l'*ébauche* du premier.

prix créer une œuvre de toutes pièces et surpasser les plus beaux palais de l'Italie; on se mit à l'œuvre.

Le château des du Plessis, à Richelieu en Poitou[1], était « un petit castel bien bâti, dans un lieu plaisant, avec une jolie chapelle gothique et de grands corps de servitudes, au milieu de cours et de jardins entourés de murailles et de fossés remplis d'eau courante[2] ». Le Mercier reçut l'ordre de renverser l'ancien château de la famille et de le reconstruire sur un plan grandiose; Simon Vouet et Champaigne étaient chargés de la décoration intérieure[3]. Un mémoire manuscrit de la main du cardinal[4] nous le montre, à la date du 10 juin 1632, donnant les instructions les plus minutieuses sur les dimensions des pièces, les hauteurs des lambris, les couleurs et le sujet des peintures, l'emplacement des « relais (tablettes prises dans l'épaisseur des murs), bien faits pour mettre des raretez ». Il profite de l'occasion pour presser la construction de la ville de Richelieu; car ce n'est pas seulement un château qu'il entend bâtir, mais une ville tout entière, avec ses rues ti-

[1] Arrondissement de Chinon (Indre-et-Loire).

[2] Dom Mazet, Bibliothèque de Poitiers.

[3] Jacques Stella fit aussi « une quantité de tableaux pour le château ». Félibien, II, 656. Voir le *Mémoire du cardinal à M. de Bordeaux, Rev. univ.*, II, 120. Bordeaux était secrétaire du cardinal.

[4] Note précédente.

rées au cordeau, ses hôtels symétriques, son collége royal, une académie destinée à l'éducation de la noblesse[1], un marché, un tribunal : « Il faut aussy, s'il vous plaist, faire bastir l'auditoire, parce que je désire que le plus tost qu'on pourra on face la justice dans la ville et non dans Bray, parce que cela attirera les bastisseurs[2]. » En même temps, il expédie ses agents en Italie pour en ramener les plus belles antiques qu'ils pourront acquérir; à la date du 2 mars 1633, le gouvernement pontifical autorise le cardinal à « emporter de Rome soixante statues en pied, grandes, moyennes ou petites, deux têtes sans buste, soixante bustes, cinq vases dont quatre en porphyre moderne et en marbre blanc[3] ». C'est un à-compte.

[1] Déclaration du mois de sept. 1640, portant établissement d'une Académie et Collége royal en la ville de Richelieu, et règlement pour ses priviléges. La *Correspondance de Richelieu*, 1853, contient un projet de règlement de cette académie.

[2] La Bibliothèque nationale (portefeuille de LANCELOT) possède un plan de la ville de Richelieu, indiquant, au bas de chaque maison, le nom du propriétaire, Rambouillet, La Basinière, du Houssay, Guénégault, de Nouveau, d'Hemery, de Fieubet, le Ragois, Bordeaux, etc. Mais tous ces financiers, sur lesquels Richelieu comptait, se faisaient tirer l'oreille pour bâtir dans un pays pauvre, peu fertile, loin de toute communication. Par le fait, Richelieu ne fut jamais bien peuplé; LA FONTAINE écrit à sa femme (1663), à propos de la ville et de ses bâtiments :

La plupart sont inhabités,
Je ne vis personne en la rue,
Il m'en déplut; j'aime aux cités
Un peu de bruit et de cohue...

[3] *Arch. de l'art français*, 1880-81, p. 67.

Jean Marot a gravé en vingt-huit feuilles les plans et les élévations du château[1], tel qu'il était vers 1660; une des planches indique l'emplacement exact des statues et des bustes. En outre, on connaît deux descriptions imprimées du château : l'une en vers, par le poëte Jean Desmarets de Saint-Sorlin, porte le titre de : *Promenades de Richelieu, ou les Vertus chrétiennes*, Paris, 1653[2]; l'autre, en vers et en prose, est l'œuvre d'un certain Vignier, qui avait la charge des jardins[3], et qui, j'aime à le croire, s'entendait mieux à cultiver les fleurs que la poésie; en voici le titre : *le Chasteau de Richelieu, ou l'Histoire des dieux et des héros de l'antiquité, avec réflexions morales, par M. Vignier, à Saumur,* 1676. Une seconde édition est datée de 1681, une troisième de 1684. Le livre de Vignier, très-précis d'ailleurs et fort intéressant malgré ses étonnantes poésies, était le guide indispensable des étrangers au château; ce qui explique le nombre de ses éditions. La Fontaine a décrit à sa façon le château et les jardins dans une lettre qu'il adresse à sa femme le 12 septembre 1663, et Colardeau a composé une

[1] Sous le titre du *Magnifique Château de Richelieu;* il y a d'autres vues par Israël Silvestre, Perelle, etc.

[2] Desmarets, dans les *Visionnaires,* met dans la bouche de Phalante, un des personnages de la pièce (acte III, scène v), une description poétique du château et surtout des jardins de Richelieu.

[3] Il s'appelle lui-même le *Floriste,* p. 162.

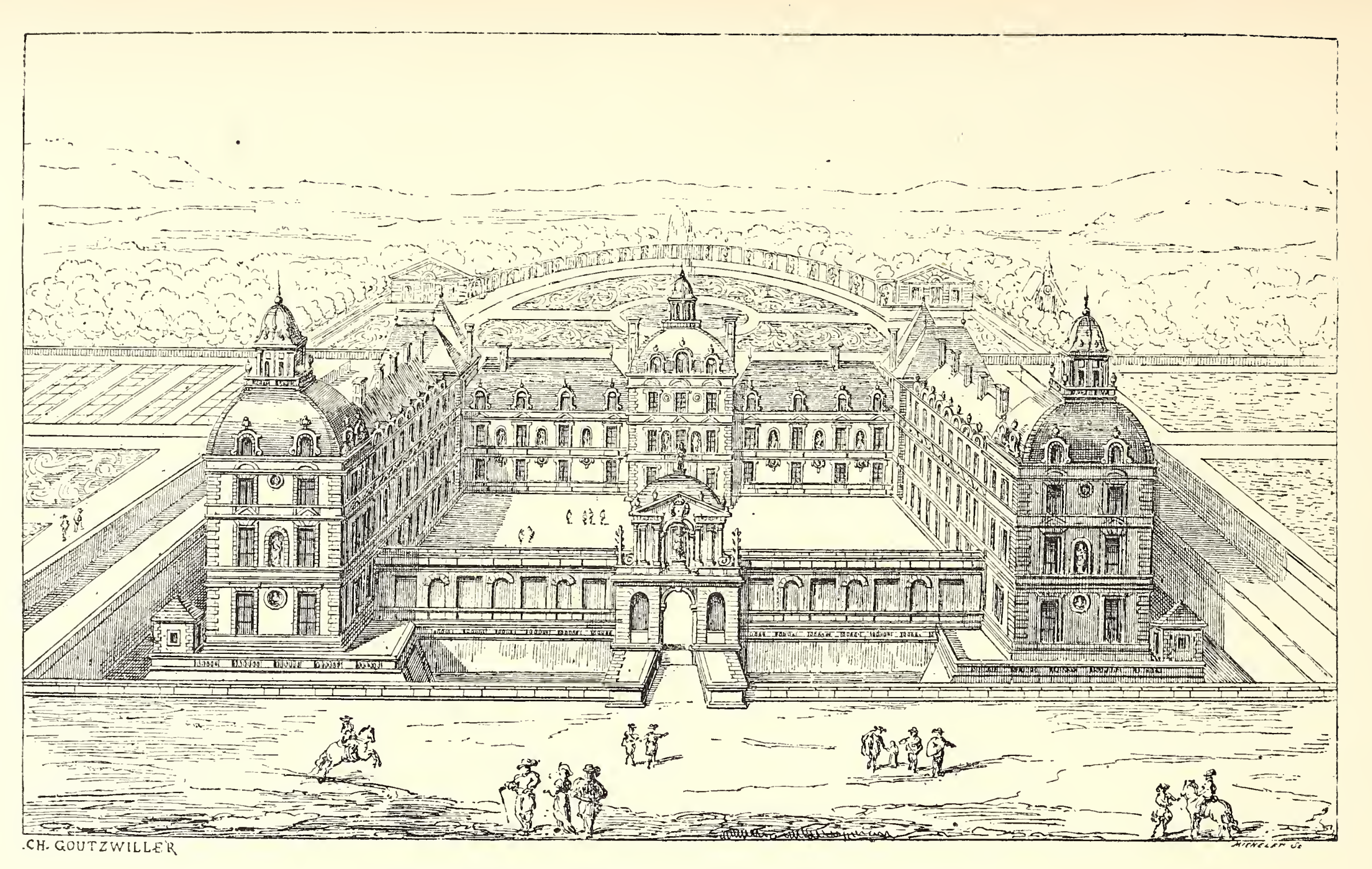
Description de Richelieu à la mémoire du cardinal-duc (v. 1643). Parmi les sources d'information plus récentes, je signalerai : aux archives du Louvre, l'*État général des statues* existant au château en l'an IX, et l'*Inventaire des tableaux* choisis pour le Musée central des Arts[1]; à la Bibliothèque nationale (f. fr. mss. 13564), la *Relation* manuscrite *du voyage de Dufourny* à Richelieu en 1800; enfin un recueil de *Notes sur Richelieu* par Thibaudeau l'aîné, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest[2]. Ces documents, joints à l'inventaire dont nous avons déjà parlé, permettent de reconstituer, autant que possible, la physionomie du château.

La rue principale de la ville, composée de vingt-huit hôtels bâtis sur le même plan, conduit à la première entrée du château, disposée en demi-lune. Traversant une suite de cours, de basses-cours et d'anticours d'une vaste étendue et bordées de constructions destinées aux remises, aux écuries, au manége, on arrive à la porte principale, ornée de figures antiques, de pyramides et de colonnes rostrales, et couronnée par une *Renommée* en bronze de Guillaume Berthelot[3]. Au

[1] Appendice. Nous reproduisons ces deux pièces *in extenso*.

[2] M. A. W. Thibaudeau a eu l'obligeance de me communiquer ces notes de son grand-oncle. Je le prie de vouloir bien recevoir ici l'expression de ma gratitude.

[3] Marché du 3 avril 1639; voir p. 117.



Vue du château de Richelieu, d'après une estampe de Perelle.

milieu du portail, s'élève la statue de Louis XIII en marbre blanc, plus grande que nature, ouvrage remarquable du même artiste : « Je fais faire, écrit Richelieu à Bouthilier, un roy en grand et en Mars, de la mesme main de Berthelot, pour le mettre dans la croisée eslevée, entre le Roy et la Reyne sa mère. Quand vous en verrez l'invention, vous l'approuverez fort, jusque là que vous vous entendez assez mal en bastiments pour ne la comprendre pas[1].»

La cour intérieure, d'une grandeur extraordinaire, soixante-dix mètres de long sur soixante de large, est bâtie sur trois côtés et flanquée de quatre pavillons; le quatrième côté, au milieu duquel se trouve le portail d'entrée, se compose d'une terrasse élevée sur des arcades, « le tout de la plus superbe manière qu'on puisse imaginer. Ce qui donne surtout une très grande beauté à la cour de cette maison, dit mademoiselle de Montpensier, ce sont des figures de marbre[2] et toutes sortes de

[1] Lettre du 8 sept. 1636. — Voir dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest,* 1879, une notice fort bien faite de M. Ch. Barbier, conservateur de la Bibliothèque de Poitiers, qui donne *in extenso* la lettre ci-dessus, l'ordre au secrétaire du cardinal de payer un à-compte à Berthelot, et le reçu de ce dernier. Bouthilier était conseiller du Roi et secrétaire des commandements de la Reine mère. Voir plus loin, page 117.

[2] Mademoiselle de Montpensier ajoute *de bronze,* ce qui est une erreur. Elle fait allusion aux esclaves de Michel-Ange, qu'elle a mal regardés ou dont elle a perdu le souvenir, car elle écrit quelques lignes plus loin : « Il y a au haut des degrés un balcon qui donne

vases et de pièces de représentations les plus curieuses et les plus enrichies de l'Europe, qui sont autour dans des niches faites exprès dans les murailles. » A ce propos, Vignier croit devoir nous régaler d'un peu de poésie :

Ah! c'est icy le Panthéon
Avec toute la cour romaine;
Mais, pour en faire le crayon,
Il me faudroit avoir la veine
Et la douceur d'Anacréon.

On ne voit pas bien ce qu'Anacréon pourrait nous apprendre sur la cour romaine, mais Vignier ne s'inquiète pas de si peu. La décoration de la cour consiste en trente-huit statues antiques placées dans des niches entre les fenêtres du premier étage; trente-huit bustes leur correspondent au rez-de-chaussée. Parmi ces figures, quelques-unes sont fort belles; une *Vénus* de marbre, découverte à Pouzzoles, passait même aux yeux du Bernin et du Poussin, qui l'avaient vue en Italie, pour supérieure à la Vénus de Médicis[1]. Au-des-

sur la cour où sont deux esclaves *de bronze,* chef-d'œuvre de Michel-Ange. »

[1] « J'ai dit au Cavalier que nous avons en France une figure, laquelle est à Richelieu, qui est d'une beauté admirable; que c'est une Vénus dont le torse est antique. Il m'a reparti aussitôt qu'il l'avait vue avant qu'elle vînt en France, qu'on l'avait trouvée de ce temps-ci à Puzzolo; qu'elle était plus belle que la Vénus de Médicis, et que tels chefs-d'œuvre de l'art devraient demeurer à Rome, sans permettre qu'ils en sortissent. » *Journal du Bernin,* par Chantelou, *Gazette,* XXIII, 2e pér., 271. « Après le dîner, j'ai fait porter au Cavalier

sus de l'entrée, de chaque côté du balcon, sont placés les *Deux Captifs* de Michel-Ange. Ces deux admirables statues, destinées dans l'origine au tombeau de Jules II, données par le maître lui-même à Robert Strozzi, par celui-ci à François Ier, et par ce prince au connétable Anne de Montmorency, décoraient, au château d'Écouen, une des façades de la cour[1]; c'est ainsi qu'elles sont indiquées dans l'œuvre de Ducerceau. Sauval nous apprend[2] que « le duc de Montmorency les donna en mourant au cardinal de Richelieu », qui les fit transporter à son château et installer à la place d'honneur.

Entrons maintenant par la porte principale, précisément au-dessous des Captifs. L'escalier à double révolution, avec balustrade de porphyre, orné de statues antiques, de bustes et de médaillons, conduit à main droite dans l'*Appartement du Roi*, qui occupe le grand pavillon d'angle : plafonds de l'*Histoire d'Achille* par Prévost[3]; ta-

le torse en plâtre de cette Vénus qui est à Richelieu, que j'ai rapporté de Rome. L'ayant montré au Cavalier, il m'a dit qu'il avait vu le marbre plusieurs fois.» *Id.*, XXVI, 178 et 181. La Fontaine parle aussi de cette Vénus « divinement belle, et dont M. de Maucroix dit que le Poussin lui a fort parlé, jusqu'à la mettre au-dessus de celle de Médicis ».

[1] « Che furono da lui (Michel-Ange) donati detti prigioni al S. Ruberto Strozzi, per trovarsi Michel Agnolo amalato in casa sua; che furono mandati poi a donare al Rè Francesco, et quali sono hoggi a Cevan (Écouen) in Francia. » Vasari, *Vie de Michel-Ange.*

[2] II, 142.

[3] Vignier dit : « feu monsieur Prévost »; je pense qu'il s'agit de

pisseries, or et soie, de Bruxelles, la *Guerre de Troie;* lit d'or et d'argent brodé sur fond incarnat, siéges pareils, grand tapis de Perse. — Dans une *Chapelle* attenante, l'*Adoration des Rois,* la *Naissance de Notre-Seigneur* et la *Fuite en Égypte,* triptyque d'Albert Durer; sur l'autel, un *Saint Sébastien* d'albâtre « qui est admirablement beau ». — Au *Cabinet du Roi,* trois *Bacchanales* du Poussin[1]; *Minerve chassant les Vices,* et le *Parnasse,* par Andrea Mantegna; la *Cour d'Isabelle d'Este* et une *Scène mythologique,* par Lorenzo Costa; le *Combat de l'Amour et de la Chasteté,* par le Pérugin. Ces cinq derniers tableaux faisaient partie de la collection de la marquise Isabelle d'Este-Gonzague et figurent dans le catalogue de son cabinet fait au seizième siècle[2]. Enlevés du palais de Mantoue, lors du sac de la ville en 1630, ils furent transportés à Richelieu et agrandis pour remplir les panneaux du cabinet du Roi[3]. Au plafond, l'*Apothéose d'Hercule;* sur la cheminée, la *Libéralité de Titus,* par Stella.

Nicolas Prévost, peintre ordinaire du Roi, qui figure sur les registres des bâtiments pour neuf cents livres, « pour trois quartiers de ses gages ». *Dict.* de Jal.

[1] Dans son journal du Bernin (*Gazette,* XVI, 2e pér., 176), Chantelou dit qu'il montra au Cavalier quelques copies du Poussin « dont les originaux sont à Richelieu ».

[2] Imprimé dans le *Cabinet de l'Amateur,* de M. Eug. Piot, vol. IV, p. 380.

[3] Inventaire de Visconti et Dufourny. Appendice, page 140.

Appartement de la Reine, à la suite dans l'aile droite et en retour, décoration d'or bruni sur fond d'azur parsemé de fleurs de lys; au plafond et sur la cheminée, l'*Histoire de Minerve;* tenture de *Renaud et Armide,* du dessin de Vouet; meubles de soie à fond violet, brodés de fleurs d'or, d'argent et de couleur; « il y a tant d'or, dit la Fontaine, qu'à la fin je m'en ennuyai ». — Dans la pièce voisine, les panneaux du lambris représentent les *Femmes illustres,* au nombre de dix; au-dessus, les *Quatre Éléments* en quatre tableaux, figures peintes par Deruet, paysages attribués à Claude Lorrain.

La *Garde-robe,* les *chambres de Lucrèce,* de *Porcie* et de *Moïse* continuent l'appartement de la Reine. La *Garde-robe* est tapissée de portraits

Pour la plupart environ grands
Comme des miroirs de toilette.
Si nous eussions eu plus de temps,
Moins de hâte, un autre interprète,
Je vous dirois de quelles gens.

« Vous pouvez juger que ce ne sont pas gens de petite étoffe[1]. » La chambre de *Lucrèce* ou des *dames d'honneur* est meublée de velours rouge et or; tenture d'*Apollon et Daphné.* Desmarets décrit ainsi la chambre de *Porcie :*

[1] La Fontaine.

Des lambris, des planchers la peinture est d'azur
Sur qui rampe un feüillage éclattant d'un or pur.
D'un bleu pasle à fonds blanc sont du lit les courtines,
Et d'or meslé d'argent sont les longues crespines.
Les siéges, les tapis dans ce doux logement
Ont l'estoffe pareille et pareil ornement.

La chambre de *Moïse,*

Où tout le meuble est verd, et d'or la riche frange,

termine l'aile droite et aboutit à la terrasse.

Reprenant le grand escalier, on trouve du côté gauche une première *galerie,* la seule partie de l'ancien château que l'on ait conservée; les panneaux sont ornés de quarante-trois cartouches contenant des devises. Les peintures représentent *Moïse recevant les tables de la loi, Salomon et ses femmes,* le *Reniement de saint Pierre, Un concert* (que Vignier appelle l'*Hérésie*) par Titien, les portraits de *Gustave-Adolphe* et de la *Reine d'Angleterre,* ce dernier par Van Dyck.

L'*Appartement du cardinal* occupe le pavillon d'angle à gauche, et fait pendant à l'appartement du Roi. Dans l'antichambre, un dais magnifique de velours vert à découpures d'étoffes d'or; le *Ravissement des Sabines,* par le Bassan; *David et Goliath;* un *Combat de lions et de cavaliers,* les personnages de Rubens, les animaux de Sneyders et le paysage de Fouquières; *Judith,* par le Caravage; *Hercule vainqueur de l'Hydre,* par le Josépin, et trois portraits de famille. — Dans

une petite *chapelle*, *Saint Jérôme* en mosaïque[1] et plusieurs copies d'après Raphaël et Titien, parmi lesquelles la Fontaine ne manque pas de remarquer « une *Madeleine*, dondon grosse et grasse, et fort agréable,... comme au premier jour de la pénitence, avant que le jeûne eût commencé d'empiéter sur elle ».

Chambre du cardinal : plafond chargé de sculptures et d'ornements peints, le tout d'or bruni et d'or mat entremêlé d'azur ; sur les murs, des tapisseries de Flandres à grands personnages aux armes du cardinal. Lit à panaches et à impériale de velours cramoisi, brodé d'or à franges d'or, rideaux pareils doublés de moire d'or, sièges de velours avec cartouches à fond d'or, brodés de bouquets rouges. Sur la cheminée, le *Portrait de Richelieu* par Philippe de Champaigne. « Il y a dans la même chambre, dit Vignier[2], un tableau d'un *Saint François* qui se voit au travers d'un rideau, peint par Fratre Bastian del Piombo, sur le dessin de Michel-Ange. Ce tableau fut donné à Son Éminence par M. de Montmorency. »

Au sujet de ce tableau, les versions sont diffé-

[1] « Un *Saint Jérôme* tout de pièces rapportées, la plupart grandes comme des têtes d'épingles, quelques-unes comme des cirons. » La Fontaine.

[2] Page 95.

rentes. L'auteur de l'*Histoire véritable*[1], d'accord avec Vignier, dit qu'il s'agit d'un *Saint François;* mais Simon du Cros, dans ses *Mémoires*[2], assure que c'était un *Saint Sébastien* mourant, « tableau de grand prix ». Telle est aussi la version de l'*Histoire de Henri II, dernier duc de Montmorency*[3]. Enfin Saint-Simon raconte[4] que le duc « allant à l'échafaud avec le courage et la piété qui l'ont tant fait admirer, fit deux présens bien différents de deux tableaux du même maître (le Carrache) et uniques de lui en France, un *Saint Sébastien* percé de flèches, au cardinal de Richelieu, et une *Vertumne et Pomone* à mon père ». Nous sommes donc en présence d'un *Saint François* par Sébastien del Piombo, ou d'un *Saint Sébastien* par le Carrache. A-t-on fait confusion entre le nom du saint et le nom du peintre? Le Louvre possède un *Saint Sébastien* percé de flèches par Annibal Carrache[5], qui paraît être celui de Montmorency et de Richelieu; toutefois ne rejetons pas trop vite l'opinion de

[1] *Histoire véritable de tout ce qui s'est fait et passé dans la ville de Toulouse en la mort de monsieur de Montmorency*, p. 19. Voir à ce sujet, dans la *Revue universelle* (VIII, 43), une notice curieuse de M. DE MONTAIGLON auquel j'emprunte la plupart de ces citations.

[2] In-4°, p. 289.

[3] Paris, 1699, p. 475.

[4] Éd. 1829, I, 59.

[5] Louvre, *Nouv. Cat.*, 130.

Vignier; il est précis, minutieux, et bien placé pour voir et se renseigner.

Quels que soient d'ailleurs le maître et le sujet du tableau, la peinture était excellente, à en juger par la place qu'elle occupait dans la chambre même du cardinal et le soin que l'on prenait de la protéger par un rideau. Par quel motif Montmorency, au moment de monter à l'échafaud, fit-il présent à son plus implacable ennemi, à celui-là même qui lui faisait trancher la tête, de deux merveilles comme le tableau et les *Captifs?* Espérait-il par ce moyen obtenir sa grâce? Voulait-il plutôt témoigner son repentir? Servien, écrivant à son frère, lui dit que « le duc donna un tableau à Monseigneur le cardinal en lui envoyant des excuses de l'incivilité qu'il avoit commise, lorsqu'il le luy avoit refusé, une fois qu'il avoit témoigné le souhester[1] ».

A ce propos, M. de Montaiglon signale un troisième cadeau de Montmorency au cardinal : la bibliothèque de l'Arsenal possède un volume[2] où se trouvent des « Vers sur une statue de Didon faite en marbre par Cochet et donnée à Monseigneur le cardinal de Richelieu ». A la suite on lit : *Pro marmorea et insigni statua Didonis ensem manu tenentis à nobiliss. Duce Monmorencio,*

[1] Jal, *Dict.*
[2] *Rev. univ.*, VIII, 39.

illustriss. et omnium celeberrimo cardinali Richelio, rerumque Galliarum sapientiss. moderatori dono data. Christophe Cochet, élève de Pierre Biart le père, est peu connu. J'ignore si la Didon fut donnée en même temps que les *Captifs* et le tableau; elle ne figure pas au château de Richelieu.

Il est temps de rentrer à l'appartement du cardinal pour visiter en passant le *Cabinet* qui fait suite à la chambre. Des sirènes supportent un plafond chargé de cartouches avec « entrelacs d'ancres, de grapins, de cordages et d'autres instrumens servans aux navires, le tout d'une sculpture et d'une dorure extrêmement délicate[1] ». Ce sont les attributs du grand maître du commerce et de la navigation de France.

Au sortir du cabinet se trouve la *Galerie,* immense salle longue de soixante-dix mètres environ sur dix, éclairée par vingt-deux croisées et haute de sept mètres cinquante centimètres; elle occupe toute la longueur de l'aile gauche. La décoration murale se compose de vingt tableaux, dix par côté, représentant les *Conquêtes de Louis XIII* sous le ministère de Richelieu, auxquels correspondent, dans le plafond, des « histoires grecques et romaines qui toutes ont du rapport et de la

[1] Vignier, p. 95.

conformité avec celles qui sont peintes en dessous ». Ces histoires sont séparées par des ovales contenant les *Travaux d'Ulysse.* Devant chaque tableau, un buste de marbre antique, entre autres celui de *Jules César* en porphyre; aux deux extrémités de la galerie, les *Portraits à cheval de Louis XIII* et *du cardinal.* « Toute la sculpture, tant du plat-fonds que du lambris, est dorée d'or bruni, mêlé de blanc poly, ce qui donne un brillant incomparable à cette galerie. »

La galerie terminait, dans l'origine, les appartements de l'aile gauche; à la suite venait la *Grande Chapelle,* placée au rez-de-chaussée, et dont le vaisseau occupait les deux étages. On eut l'idée de couper la chapelle par le milieu dans la hauteur; un plancher fut jeté au niveau du premier étage, et la nouvelle salle venant à la suite de la galerie, prit le nom de *Salon.* Cette pièce, une des plus magnifiques du château, est pavée de marbre et décorée de blanc et d'or; la coupole porte sur des colonnes de marbre disposées en manière d'arcs de triomphe; alentour, six statues antiques des plus belles et des mieux conservées : *Auguste, Tibère, Livie, Mammée, Germanicus, Alexandre Sévère,* avec autant de bustes excellents de marbre blanc et d'albâtre oriental. Peintures de la main du Cangiage (Luca Cambiaso); dans la coupole, les *Quatre Docteurs* et

les *Quatre Évangélistes* par Freminet, restes de la décoration de l'ancien plafond de la Chapelle.

Ce salon, placé dans le pavillon d'angle, à gauche, aboutit à la terrasse en retour d'équerre. A l'étage inférieur se trouve la *Grande Chapelle*, où l'on remarque une *Assomption de la Vierge* par Rubens, un *Saint Sébastien* « qui est d'une grande réputation » et une *Vierge* du Gaudenzio. Enfin la *Salle où l'on mange* règne sous la grande galerie et contient les portraits de tous les rois de France. Encore une nouvelle série de portraits historiques! Évidemment, c'est un goût décidé chez le cardinal.

Dans cette rapide promenade à travers le château nous avons omis bien des particularités intéressantes : les meubles d'une richesse sans pareille et qui varient, dans chaque pièce, suivant la saison; les serrures et les crémones de cuivre doré ou de fer argenté, délicatement ciselées à jour, aux armes et au chiffre du cardinal; le fanal du grand escalier, surmonté d'une couronne fleurdelisée, le tout de cuivre doré au feu, avec ses glaces de Venise « d'un travail fort exquis »; la table de mosaïque à compartiments de cornaline, d'agate, de jaspe et de lapis, qui inspire à Vignier un enthousiasme poétique :

Assemblage pompeux des plus rares joyaux...
Chef-d'œuvre industrieux, merveille sans seconde,
Table, qui n'eut jamais de prix,
Tu passes dans dans tous les esprits
Pour la mieux couverte du monde[1].

Il faudrait encore citer un grand nombre de tableaux sans nom d'auteur, des bustes, des urnes et des tables de porphyre, une foule de statues disséminées soit dans les appartements, soit dans les parterres; « il y a, dit Jean Marot, cent figures presque toutes antiques, à la réserve de douze ou quinze, et cent six bustes antiques à la réserve d'aucuns ». Marot ne parle que des sculptures qui sont dans le château.

[1] Gravée dans le *Magasin pittoresque*, IX, 34. La Fontaine en parle :

Saint-Denis et Saint-Marc, le palais du grand-duc,
L'hôtel de Mazarin, le sérail du Grand Turc,
N'ont rien, à ce qu'on dit, de plus considérable.
Je me suis informé du prix de cette table :
Voulez-vous le savoir ? Mettez cent mille écus,
Doublez-les, ajoutez cent autres par-dessus;
Le produit en sera la valeur véritable.

300,000 écus ou 900,000 livres! Il fallait que la Fontaine fût bien naïf pour croire et répéter un pareil conte! « Je me rappelle, dit Thibaudeau dans ses notes, qu'en 1794, comme bibliothécaire du Comité d'instruction publique, je fus à Saint-Denis avec la Commission temporaire des Arts, pour choisir les objets qui pouvaient intéresser l'histoire, afin d'en enrichir le Musée national. Nous apportâmes au Comité la châsse de saint Denis du règne de Philippe Auguste; elle représentait une église en vermeil enrichie de pierres précieuses. Guithon-Morvaux, chimiste, nous dit que toutes ces pierres étaient fausses, que le cardinal de Richelieu avait fait enlever les vraies pour en décorer sa fameuse table, qui est maintenant à la Bibliothèque du Roi à Paris. On y voit les cornalines, les agates, le jaspe, le lapis-lazuli et autres pierres données par les rois de plusieurs monarchies. » Cette fable n'a pas besoin d'être discutée; la table de Richelieu est au Louvre; c'est un ouvrage de mosaïque fait à Florence, estimé 3,000 fr. en 1800.

Tel était cet ensemble incomparable, le musée de la sculpture antique au dix-septième siècle, logé dans la plus belle maison de France. Le « magnifique château de Richelieu » passait pour une des curiosités du royaume; on venait le voir de tous les pays, et trois éditions du guide Vignier suffisaient à peine à la curiosité des visiteurs. Chose singulière, que l'on se refuserait à croire si Desmarets, un des familiers du cardinal, ne l'affirmait d'une façon positive : ce palais fameux, si vanté, si décrit, si chanté, si visité, un homme ne l'a point vu, et cet homme, c'est Richelieu lui-même, qui, sans cesse retenu par les affaires de l'État et les soins d'une santé languissante,

Fit bastir la merveille et ne la vit jamais[1].

[1] Desmarets de Saint-Sorlin, *Promenades de Richelieu,* p. 53.



II

AIGUILLON (MARIE DE WIGNEROD DE PONTCOURLAY, MARQUISE DE COMBALET, DUCHESSE D')

1604-1675

Fille de Françoise de Richelieu et nièce du cardinal, veuve à dix-huit ans du marquis de Combalet, madame d'Aiguillon obtint la duché-pairie par lettres-patentes du 1er janvier 1638. Elle habitait le Petit-Luxembourg, que son oncle lui donna en 1639; le testament de Richelieu confirme la donation en ces termes : « Je donne et lègue à madame la duchesse d'Aiguillon, ma nièce... la maison où elle loge à présent, appelée le Petit-Luxembourg, ma maison et terre de Ruel, et tout le bien-fonds que j'ai et aurai audit lieu... tous les cristaux, tableaux et autres pièces qui sont à présent ou pourront être ci-après, lors de mon décès, dans le cabinet principal de ladite maison, vulgairement dite le Petit-Luxembourg, et qui y servent d'ornement, sans y comprendre l'argenterie du buffet dont j'ai déjà disposé... Je lui donne aussi toutes mes bagues et pierreries, à

l'exception seulement de ce que j'ai laissé ci-dessus à la Couronne, ensemble un buffet d'argent vermeil doré neuf, pesant cent trente-cinq marcs quatre gros, contenu en deux coffres faits exprès. »

L'abbé de Marolles, parlant des principaux cabinets de Paris[1], cite « les tableaux très-exquis » de la duchesse d'Aiguillon. Dans le nombre figuraient une *Hérodiade* attribuée à Léonard de Vinci, la *Madeleine* du Guide, une *Charité* du Pérugin, la *Sainte Vierge* de Jean Bellin, la *Parabole* ou le *Songe* du Caravage, *Saint Joseph et sainte Anne* du Tintoret, l'*Adoration des rois* de Rubens, *Saint Matthieu* par Albert Dürer, l'*Enlèvement des Sabines* et la *Prise de Jérusalem* par le Poussin[2]; ce dernier tableau composé dans l'origine pour le cardinal Barberini.

« Ce cabinet, dit encore l'abbé de Marolles, souffre peu de comparaison pour la magnificence des cristaux, des lapis, des agattes, des calcédoines, des coraux, des turquoises, des aigues marines, des ametystes, des escarboucles, des topazes, des grenats, des saphirs, des perles et des autres pierres de grand prix qui y sont mises en œuvre dans l'argent et dans l'or, pour y former des vases, des statues, des obélisques, des

[1] *Mémoires*, III, 215.
[2] Félibien, II, 321-22, 327.

escrins, des miroirs, des globes, des coffins, des chandeliers suspendus et autres choses semblables. De sorte que l'on pourroit dire en quelque façon qu'il ne s'en perdit pas tant au sac de Mantoue qu'il s'en trouve en ces lieux-là, tant la magnificence y éclate [1]. »

A cette énumération de richesses qui rappellent les collections opulentes de nos grands amateurs, il faut ajouter des tapisseries remarquables, entre autres l'*Histoire de Lucrèce,* chef-d'œuvre de la fabrique d'Arras [2], des beaux tapis de soie et d'or, présents de la reine de Pologne, un *Bacchus* et un *Faune* antiques, un *Moïse* en bronze d'après celui de Michel-Ange, et les deux *bustes du cardinal* dont nous avons déjà parlé, celui du cavalier Bernin et celui de Jean Varin. Un exemplaire de ce dernier fut légué par la duchesse à la bibliothèque de la Sorbonne [3].

Après la mort du cardinal, la duchesse avait accepté la tutelle difficile de ses neveux; en 1652, elle leur remit l'administration de leur fortune. Libre désormais de vivre à sa guise, elle se retira du monde pour se consacrer entièrement aux bonnes œuvres, sous la direction de l'abbé Vincent, celui qui devait être un jour saint Vincent de Paul.

[1] De Marolles, *ibid.*
[2] Donnée par la duchesse d'Aiguillon à la duchesse de Chevreuse.
[3] G. Brice, II, 174.

Dans ses dernières années, « détachée de toutes choses et de la vie même, dit Fléchier[1], elle n'était plus occupée qu'à se disposer à bien mourir ». Elle avait vendu une partie de ses objets les plus précieux, pour en donner le produit aux pauvres. « Tous les salons de l'hôtel étaient démeublés, et, peu à peu, les objets d'art et de curiosité qui les encombraient avaient fait place à de grandes tables vertes entourées de chaises qui en faisaient alternativement des ateliers de charité, des salles d'exposition ou des laboratoires de pharmacie. Les meubles magnifiques que Richelieu s'était plu à réunir au Petit-Luxembourg autour de sa nièce, gisaient pêle-mêle dans la poussière d'un garde-meuble. On retrouvait là le dais ducal en velours bleu brodé d'or, et les drapeaux de satin blanc fleurdelisés d'or, qui avaient abrité le grand ministre. Des housses de lits, en velours rouge brodé d'or ; des coffres de cuir doré ; des paravents et des cabinets en laque de Chine ; des plafonds de carrosse en velours brodé d'or et ornés de plumets d'autruche ; des lits à colonnes d'ébène, garnis de rideaux de brocatelle, avec des matelas de satin rouge ; des rideaux de toile d'argent et de gaze brodée d'or ; tout un monde de carreaux de damas, de coussins de velours frangés

[1] Oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon, 1675.

d'or, et de sachets de point d'Espagne doublés de moire éclatante. Enfin, tous les brillants costumes d'un ballet, tristes épaves, débris oubliés de quelque fête royale, souvenirs effacés d'une grandeur qui ne devait plus renaître[1]. »

La duchesse mourut le 17 août 1675, à l'âge de soixante et onze ans; Fléchier prononça son oraison funèbre. Elle fut enterrée, suivant son désir, à l'église des Carmélites de la rue d'Enfer.

[1] Comte de Bonneau, *la Duchesse d'Aiguillon*. Paris, Didier. D'après l'inventaire conservé dans les archives de la famille de Chabrillan.



III

RICHELIEU (ARMAND-JEAN DE WIGNEROD DU PLESSIS, DUC DE)

1629-1715

Pair de France, général des galères, lieutenant général pour le Roi ès mers et armées du Levant, substitué par testament au nom et aux armes de Richelieu, le nouveau duc était petit-neveu du cardinal par son père le marquis de Pontcourlay, lequel était fils de Françoise de Richelieu et frère de la duchesse d'Aiguillon. Il se maria de bonne heure, à vingt ans[1]; en 1652, sa tante ayant rendu ses comptes de tutelle, il se trouva maître de l'héritage du cardinal; il avait vingt-trois ans.

Un de ses premiers soins fut de terminer les travaux inachevés du château et des jardins. Quelques remaniements furent effectués à l'intérieur : l'appartement des dames d'honneur reçut

[1] En 1649, il épousa Anne Poussart, veuve de Pons, morte en 1684; elle fut première dame d'honneur de la Reine, puis de la Dauphine.

une décoration élégante imaginée par la duchesse, et formée d'une alcôve revêtue de glaces avec des peintures allégoriques[1]. Une « bibliothèque très propre et composée seulement de livres rares et des meilleures impressions, tous reliez en veau noir avec des filets d'or », fut logée dans l'aile droite, au-dessus de la chambre de Moïse[2]. A la bibliothèque était jointe une imprimerie; Desmarets de Saint-Sorlin, *intendant de la maison et affaires du duc de Richelieu,* s'en servit pour publier plusieurs de ses ouvrages. Les *Morales d'Épictète* portent la mention : *Au chasteau de Richelieu, de l'imprimerie d'Estienne Migon,* 1653; la *Vie spirituelle,* le *Traité des perfections de Dieu,* les *Maximes chrestiennes,* sont imprimés avec les mêmes caractères que les *Morales.* Enfin les *Psaumes de la pénitence,* d'un caractère plus petit, paraissent appartenir au même imprimeur[3]. Je ne saurais dire combien de temps fonctionna l'imprimerie du château, mais en 1656 le duc fit imprimer à Paris l'édition de la Bible dite *Bible de Richelieu, Biblia latina jussu ducis de Richelieu edita, Parisiis, Seb. Martin*[4]*;* et les mêmes

[1] VIGNIER, p. 79.
[2] VIGNIER, p. 143. — *Avis au lecteur* en tête du recueil de Marot.
[3] BRUNET, au mot *Desmarets.*
[4] Trois tomes en 1 vol., très-petit in-8°. On prétendait que ces caractères étaient d'argent; Brunet dit qu'il n'y a rien de fondé dans cette légende.

caractères servirent à l'impression des nouveaux opuscules de Desmarets.

En 1660, le château était achevé, Jean Marot fut chargé d'en faire les dessins[1], et quand Louis XIV, revenant de Saint-Jean-de-Luz avec l'infante d'Espagne qu'il venait d'épouser, passa par Richelieu, le duc et la duchesse purent enfin lui faire les honneurs de leur belle résidence et la montrer dans toute sa gloire.

A Paris, l'hôtel que le cardinal destinait à ses successeurs était à peine commencé[2]; on n'avait achevé que le corps de logis consacré à la bibliothèque. Le jeune duc fut donc obligé de chercher sa résidence ailleurs et s'installa place Royale, dans l'ancien hôtel occupé jadis par son grand-oncle. La maison était une des plus belles de la place; elle donnait sur un vaste jardin. Le nouveau propriétaire avait d'ailleurs sous la main tout ce qu'il fallait pour la garnir : par son testament, le cardinal lui laissait « la tapisserie de l'histoire de Lucrèce achetée de M. le duc de Choiseul, ensemble toutes les figures, statues, bustes, ta-

[1] *Le magnifique chasteau de Richelieu, en général et en particulier... gravé et réduit au petit pied par Jean Marot, aussi architecte et graveur de Sa Majesté. Dédié à Monseigneur le duc de Richelieu.*

[2] Piganiol, 1765, II, 340, et *Topographie du Cabinet des estampes.* Le duc de Richelieu avait acheté en 1655 de la duchesse de Rendan la maison de Conflans; Louis Testelin fut chargé de décorer le cabinet. (*Mém. inéd.*, I, 223.) En 1672, Richelieu vendit cette terre à François de Harlay, archevêque de Paris.

bleaux, cristaux, cabinets, tables et autres meubles qui sont à présent dans les sept chambres de la Conciergerie du Palais-Cardinal et dans la petite galerie qui en dépend ». Le duc fit porter toutes ces belles choses à la place Royale, et, comme il était grand amateur de peinture, il s'occupa tout d'abord de monter une galerie.

Sa première passion fut pour le Poussin; Félibien raconte que le vieux maître acheva pour le duc, en 1664, ses quatre derniers tableaux, *les Saisons*. En même temps Richelieu achetait à la succession Reynon[1] les *Aveugles de Jéricho*, aux héritiers du banquier Pointel[2] *Éliézer et Rébecca*, et le *Moïse sauvé des eaux*[3]; il obtenait de Jabach[4] le célèbre *Ravissement de saint Paul* que le Poussin avait peint pour Scarron en 1649, et donnait trois mille livres[5] pour avoir les *Philistins frappés de la peste*, vendus dans l'origine soixante écus. On voit que le noble amateur choisissait en homme de goût et payait en grand seigneur. D'autres acquisitions, faites parmi les

[1] Reynon, fabricant de soieries à Lyon, grand amateur de tableaux.

[2] Pointel, banquier et amateur à Paris, ami particulier du Poussin.

[3] *Gazette des Beaux-Arts*, XXIII, 276, *Journal du cavalier Bernin*.

[4] *Les Amateurs d'autrefois*, par le comte Clément de Ris, et les *Collectionneurs de l'ancienne France*. Paris, 1873.

[5] Félibien, II, 324. Les plus beaux Poussin se payaient, de son vivant, 200 pistoles, environ 2,000 livres. *Le Surintendant Foucquet*. Paris, Rouam, 1881, p. 40, note 1.

maîtres de l'école italienne, vinrent s'ajouter à l'ancien fonds réuni par le cardinal ; — de ce nombre était le *Petit Pont* du Carrache, provenant du cabinet de Brienne[1]; — si bien que la collection de la place Royale passait pour une des plus belles de son temps.

Malheureusement, si le duc aimait la peinture, il n'aimait pas moins la paume et y jouait gros jeu[2]. Or un jour que le Roi lui tenait tête, il s'avisa de risquer tous ses tableaux sur une partie, et perdit le coup. Louis XIV, qui ne voulait pas apparemment bénéficier d'une perte au jeu, chargea Le Brun d'estimer la galerie, et le peintre courtisan fixa le chiffre à 150,000 livres, « bien qu'elle valût le double », dit Brienne[3]. Colbert reçut l'ordre d'indemniser le duc, et les tableaux quittèrent la place Royale pour entrer dans le cabinet du Roi[4].

Mais le duc n'était pas homme à se décourager; ni la passion, ni la fortune ne lui faisaient défaut; il se remit à collectionner de plus belle.

[1] *Catal. de Brienne*. Paris, Aubry, 1873, p. 22.

[2] Vignier rapporte, p. 5, que le duc fit disposer, en 1665, à l'entrée du château, un jeu de courte-paume, « un des plus beaux du royaume ». Il y en avait déjà deux.

[3] *Catal. Brienne*, p. 9, note, et *Mémoires* de Brienne, II, 26.

[4] Florent le Comte, III, 36, fait sans doute allusion à la partie jouée et perdue quand il dit, parlant du *Ravissement de saint Paul*, que « le duc *tout d'un coup* le jugea digne d'être placé dans le cabinet de Sa Majesté. »

Dans ce temps-là, le monde des arts était en émoi; la guerre venait d'éclater entre les rubénistes et les poussinistes. « Les écoles de peinture retentissoient de ces fameuses disputes dans lesquelles les uns cherchoient à détruire les charmes du coloris en faveur du dessein, et les autres, passionnez pour le coloris, marquoient tant de mépris pour les solides beautez du dessein..... Dans cette guerre pittoresque, les uns arboroient l'étendard de Rubens, les autres celui du Poussin; et, tandis que les partisans de Rubens accabloient le Poussin d'injures, les adorateurs du Poussin traitoient Rubens avec indignité[1]. » Nous ne comprenons plus guère ces luttes ardentes qui rappellent les beaux jours du romantisme; eh! qui songerait à prendre feu pour Rubens ou pour le Poussin? Les convictions chaudes et la foi batailleuse ont disparu; on préfère les demi-teintes, les opinions crépusculaires : l'opportunisme règne dans les arts comme dans le reste. Jadis on y mettait plus de chaleur et moins d'hypocrisie; chacun prenait parti pour ou contre et se jetait résolûment dans la mêlée; artistes, amateurs et critiques bataillaient à qui mieux mieux à

[1] Antoine Coypel, *Discours prononcé dans les conférences de l'Académie royale.* Paris, 1721. Voir la curieuse étude de M. le marquis de Chennevières : *Peintres provinciaux,* III, 213, *les Poussinistes et les Rubénistes.*

coups de livres, de satires et de pamphlets. Roger de Piles[1], le chef des rubénistes, mène la campagne avec de La Fosse[2] et Dufresnoy[3], contre Félibien[4], Le Brun[5] et leurs amis qui guerroient pour le Poussin; derrière eux marche la troupe des amateurs partagée en deux camps et dévouée à ses chefs. Une lettre anonyme, répandue dans le public, ayant déclaré que « si Raphaël avait connu Rubens,

Il eût avec le temps acquis quelque mérite »,

aussitôt un amateur parisien, Gamard[6], riposte en accusant Rubens « d'avoir le goust flamand et de tenir peu de l'antique ». Sur quoi les partisans de Rubens prennent la plume : le *Banquet des curieux*[7] met en scène, sous des noms imaginaires, l'état-major du camp ennemi. Voici d'abord Gamard-*Pantolme, un ignorant ridicule, bon à mettre aux Petites-Maisons,*

Qui courut l'Italie
Pour en écumer les tableaux;
Mais il n'y laissa que les beaux
Pour nous en rapporter la lie.

[1] Peintre et critique, 1635-1709.
[2] Peintre, 1640-1716. Ch. de la Fosse travailla pour le duc de Richelieu. *Mémoires inéd.*, II, 5.
[3] Peintre et poëte, 1611-1665.
[4] 1619-1695.
[5] 1619-1690.
[6] Hubert Gamard, sieur de Crezé, lieutenant des chasses du Louvre, rue Taranne.
[7] Sans lieu ni date. *Rev. univ.*, IV, 47, avec la clef des noms.

Voici Chantelou-*Polémon* et Cerisier-*Lysidor*[1], les fidèles du Poussin; le Dreux-*Lysimante*[2], qui

> Choisit entre mille tableaux
> Aussitôt les laids que les beaux;

Stella-*Lyrot* et ses sœurs[3], qui tremblent « pour leurs pauvres poussins »; Passart[4], maître des comptes, « sçavant comme le premier jour »; l'abbé Bizot-*Lubin*[5],

> Curieux sans raisonnement
> Qui prend sans choix et sans mesure.

La veuve Lescot-*Irène*[6], une des plus célèbres curieuses de son temps, d'abord hésitante entre les deux camps, paraît enfin se décider pour Rubens.

Quant au Poussin lui-même, on lui dit son fait:

> Il sçavoit manier la règle et le compas,
> Parloit de la lumière et ne l'entendoit pas;

[1] Sur Chantelou, voir les *Frères Fréart de Chantelou,* par H. Chardon, le Mans, 1867. Cerisier, négociant lyonnais, établi à Paris près Saint-Merri.

[2] Dreux ou le Dreux, conseiller au Parlement de Paris.

[3] Antoine Bouzonnet Stella, 1637-1682; ses sœurs Claudine, Françoise et Antoinette. Voir l'étude de M. J. J. Guiffrey, *Nouv. Arch. de l'art français,* 1877, et G. Brice, I, 34.

[4] Quai de la Mégisserie, tableaux du Poussin et de Claude Lorrain.

[5] Pierre Bizot, chanoine de Saint-Sauveur-d'Hérisson : « Vix ullum esse in orbe arbitror », dit Charles Patin, « qui omnis generis cimeliorum notitia eum superet. »

[6] Veuve de François Lescot, orfévre-joaillier de Mazarin. « Madame Lescot, sur le quay des Orfèvres : tableaux anciens et modernes, médailles des impératrices, etc. » (Jacob Spon.)

Il étoit de l'antique un assez bon copiste,
Mais sans invention, et mauvais coloriste.

Le *Banquet des curieux* ne pouvait manquer de provoquer la *Response au Banquet des curieux*[1], dont l'auteur, sous le pseudonyme de l'abbé Faydit, malmène assez durement Rubens et les siens; quant à *Lycaste*, l'auteur du *Banquet*, l'abbé l'apostrophe de la belle façon :

Huissier du cabinet des merveilles flamandes,
Instruis les curieux et préviens les demandes...
Fais remarquer à l'œil avec une baguette
La bonté des tableaux parce qu'on les achette...
Et partage le gain du bonhomme Picart[2].

Un autre poussiniste arrive à la rescousse avec un nouveau factum intitulé : *le Songe d'Ariste*[3], attaque violente contre *Lycaste*, qui pourrait bien être Roger de Piles lui-même. Mais de Piles avait bec et ongles pour répondre, et la bataille n'était pas près de finir.

Quelle était cependant l'attitude de Richelieu en présence des deux partis? Nous l'avons laissé dans les bras du Poussin; quelle influence le jeta tout à coup dans le camp ennemi? Saint-Simon l'appelle un homme *à boutades;* faut-il voir dans ce revirement subit le caprice d'un amateur blasé?

[1] Imprimé à la suite du *Banquet des curieux*.
[2] Marchand de tableaux établi, je crois, au pont Neuf.
[3] In-8° de 30 pages, daté de 1678, sans indication de lieu d'imprimeur ou de libraire. *Rev. univ.*, IV, 232.

Fut-il entraîné par l'exemple de son ami le duc de Liancourt, admirateur enthousiaste de Rubens[1], ou par de Piles lui-même, qui lui dédia sa *Dissertation sur les ouvrages des plus fameux peintres?* Je ne saurais le dire, mais la conversion était faite, et le duc se mit en campagne sans désemparer.

Le moment était bien choisi : les Flandres, ruinées par une guerre onéreuse, jetaient sur le marché le meilleur de leurs collections. Richelieu sut profiter habilement de l'occasion, et son choix fut superbe[2]. « Touché d'un goust et d'une affection particulière pour les tableaux de Rubens, dit Félibien[3], le duc a fait une recherche et une dépense digne d'une personne de sa qualité, pour avoir de ce peintre ceux qu'on estimoit le plus dans les Païs Bas : de sorte que, quand vous voudrez voir ce que Rubens a fait de plus considérable, vous pourrez, sans sortir de Paris, vous donner cette satisfaction en visitant la galerie du

[1] « Vous saviez, il y a longtemps qu'il n'y avoit que Rubens qui put remplir cette idée que vous avez conceue (de la peinture)... monsieur le duc de Liancourt, vostre illustre ami, grand connoisseur, vous avoit confirmé dans cette vérité. » *Dissertation,* etc., *dédicace* au duc de Richelieu.

[2] « Vous avez seu profiter des rapides conquestes de notre invincible monarque, et la Flandre et les autres provinces ont laissé partir ce qu'elles ont craint de ne pouvoir conserver dans les désordres d'une guerre qu'elles avoient à soutenir contre un ennemi si redoutable. » *Id., ibid.*

[3] II, 215, et Florent le Comte, II, 290.

Luxembourg, le Cabinet de Sa Majesté, et celuy de l'hostel de Richelieu. »

De Piles a fait imprimer deux descriptions de cette collection. La première et la plus ancienne, — un petit in-12 sans lieu ni date, — porte le titre suivant : *le Cabinet de Monseigneur le duc de Richelieu*. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale, le seul que je connaisse, contient le catalogue des douze tableaux suivants, tous de la main de Rubens : *Neptune*, la *Chasse aux lions*[1], la *Pénitence de la Madeleine*, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, le *Massacre des innocents*, le *Saint George*, la *Vue de Cadix*, le *Bain de Diane*[2], le *Satyre*, *Suzanne et les deux vieillards*, la *Continence de Scipion*, la *Rêveuse*. A la suite se trouve une apologie de Rubens et la comparaison de sa manière avec celle des Italiens.

A cette liste il faut joindre *David et Abigaïl*, que le duc donna plus tard à Roger de Piles[3], et la *Vue de Malines*, qui, d'après Mariette, faisait partie de la collection[4].

Le livret était à peine imprimé que des remaniements furent effectués dans la galerie : le *Neptune*, la *Décollation*, le *Massacre des inno-*

[1] Peut-être celle du château de Richelieu.
[2] De l'ancienne collection du cardinal.
[3] Mariette, *Abecedario*, au mot *Rubens*.
[4] *Id.*

cents, le *Satyre* et la *Continence de Scipion* disparurent, remplacés par deux toiles exceptionnelles, la *Chute des réprouvés* et le *Silène,* bacchanale à plusieurs personnages. On détruisit le premier catalogue, ce qui explique sa rareté, et de Piles fit imprimer une seconde description définitive sous ce titre : *Dissertation sur les ouvrages des plus fameux peintres, dédiée à Monseigneur le duc de Richelieu, Paris,* 1681. A la fin de la dédicace, on lit ces mots : « Il me reste, Monseigneur, à vous supplier de trouver bon que je mette à la teste de la description de vostre cabinet, celle que vous avez bien voulu faire de ce terrible tableau des Reprouvez, ce chéd'œuvre de l'art. » En effet, la description ducale accompagne celle du critique. Ce morceau de style descriptif et banal paraît avoir fait une certaine sensation dans le public; Germain Brice en parle[1] et arrive à cette conclusion imprévue, « qu'un homme de qualité a moins de peine et réussit bien plus aisément qu'un autre à s'expliquer noblement et à se faire entendre, quand il veut en prendre la peine ».

Nous n'avons encore parlé que de Rubens, mais il ne faut pas se figurer qu'il fût seul dans la galerie; le duc avait fait un choix parmi les grands coloristes de toutes les écoles pour tenir compa-

[1] Ed. 1698. I, 331.

gnie à celui qu'il considérait comme leur chef de file; en outre, il possédait « dix des plus beaux tableaux » du Petit-Luxembourg et la *Sainte Vierge avec Jésus et saint Jean*, légués par sa tante madame d'Aiguillon (1675). De Piles annonce le projet de compléter bientôt sa *Dissertation* et de décrire la collection tout entière : « Quoy qu'il y ait, dit-il, dans ce cabinet des tableaux de quelques-uns des grands maistres que j'ay nommez, on a seulement fait la description de ceux de Rubens qui en font la plus grande partie, et l'on remet à faire celle des autres, que quelques tableaux rares que l'on attend soient arrivés[1] ».

En recueillant les œuvres choisies de ses maîtres de prédilection, le duc avait formé le projet de les envoyer au château de Richelieu; il voulait, s'il faut en croire de Piles, « renouveler par la comparaison qu'on en feroit avec les chéd'œuvres de la sculpture, la fameuse dispute autrefois esmeüe entre ces deux arts lorsqu'ils fleurissoient dans la Grèce ». Un musée de peinture et de sculpture comparées, au dix-septième siècle! Voilà une surprise à laquelle on ne s'attendait guère deux siècles avant l'ouverture du Trocadéro. Par malheur, le projet n'eut pas de suite, et les Rubens restèrent à l'hôtel de la place Royale.

[1] Dédicace de la *Dissertation*.

Le duc occupait encore cet hôtel en 1692; il figure à cette date dans le *Livre commode des adresses de Paris*, parmi les « fameux curieux des ouvrages magnifiques[1] ». En 1698, il continue à demeurer place Royale, et Germain Brice, qui se mêle de donner son opinion sur la querelle à la mode, après avoir énuméré les principaux tableaux de la galerie, ajoute que « Rubens n'a pas des mieux entendu le dessin, mais qu'il a possédé toutes les autres parties de la peinture[2] ».

En 1702, le duc, déjà veuf de sa première femme, Anne Poussart, et de la seconde, Anne-Marguerite d'Acigné[3], mère du futur maréchal de Richelieu, épousa en troisième noces la veuve du marquis de Noailles[4]; il avait alors soixante-treize ans. La marquise, qui avait une fille unique, « étoit fort riche et vouloit un tabouret. M. de Richelieu, qui l'étoit fort aussi, mais qui, avec des biens substitués et une conduite fort désordonnée, en étoit toujours aux expédiens, lui donna le sien pour se mettre à flot, et n'avoit aussi qu'un fils unique[5]. En s'épousant, ils arrêtèrent le mariage de leurs enfants, dont ils passèrent et signèrent le contrat, en attendant qu'ils fussent en âge

[1] Éd. Fournier, p. 217.
[2] G. Brice, 1698, I, 331.
[3] Née 1653, mariée 1684, morte 1698.
[4] Marguerite-Thérèse Rouillé.
[5] Le futur maréchal de Richelieu.

de se marier. Le vieux couple avoit de l'esprit, mais l'humeur de part et d'autre peu concordante, ce qui donna des scènes au monde[1]. »

A l'occasion de ce troisième mariage, le duc quitta la place Royale avec armes et bagages pour habiter un superbe hôtel que la marquise venait de faire bâtir à l'extrémité de la rue de l'Université; « les curieux pourront y voir des tableaux du fameux Rubens et de quelques autres grands maîtres, avec des raretez de prix et des meubles très riches, qui sont du goût et du choix du duc de Richelieu son époux[2] ».

En 1711, le ménage était déjà brouillé. La duchesse, « épouze séparée de biens », fut même obligée de se faire autoriser par justice, « au refus de Mgr Armand-Jean du Plessis, duc de Richelieu », pour répondre à une demande d'Antoine Benoist, le fameux peintre en cire, qui lui réclamait une somme de 210 livres, restant due sur le prix du portrait de sa deuxième fille, « deffunte mademoiselle de Noailles au mois de juillet 1703[3] ».

Trois ans plus tard, l'habitation commune était devenue intolérable; le vieux duc prit le parti

[1] Saint Simon, éd. 1829, III, 290.

[2] G. Brice, 1713, III, 164. Piganiol, VIII, 171. L'hôtel de la marquise de Noailles fut bâti en 1699-1700.

[3] Sur Antoine Benoist, notice de MM. de Montaiglon et J. J. Guiffrey, dans les *Archives de l'art français,* 1872, p. 301.

de quitter la rue de l'Université, pour rentrer seul à la place Royale; mais il avait loué son hôtel « à l'archevêque de Reims, qui, faute de savoir où se mettre, vouloit soutenir son bail ». Heureusement l'affaire put s'arranger : « Cavoye et sa femme, amis de tout temps de M. de Richelieu, et qui ne venoient presque jamais à Paris, prêtèrent leur maison à l'archevêque jusqu'à ce qu'il en eût trouvé une à louer, et se mirent à prendre soin de M. de Richelieu, qui avoit quatre-vingt-six ans, et qui en sa vie n'avoit su prendre soin de lui-même[1]. »

Il mourut l'année suivante, en 1715.

[1] Saint-Simon, XI, 106. On trouvera dans les volumes I, 174, et X, 469 (éd. 1829), deux anecdotes piquantes sur les habitudes privées du duc de Richelieu.



IV

RICHELIEU (MARIE-CHARLOTTE DE LA PORTE MAZARINI, MARQUISE DE)

Née en 1665, elle était fille du duc de Mazarin et d'Hortense Mancini. Le marquis de Richelieu, neveu du précédent[1], l'enleva en 1682 du couvent de Sainte-Marie de Chaillot et l'épousa à Londres. « Elle s'est rendue fameuse, dit Saint-Simon, par les désordres et les courses de sa vie errante, belle comme le jour. » Elle figure parmi les *Dames curieuses* du *Livre commode* et demeurait alors quai d'Anjou, île Notre-Dame, à l'ancien hôtel de Lauzun, qui devint l'hôtel des Pimodan et se nomme aujourd'hui l'hôtel de M. le baron Pichon. Je n'en sais pas davantage sur la marquise, son logement et ses curiosités[2].

[1] Il était fils d'Amador-Jean-Baptiste, marquis de Richelieu, frère du précédent, et de Jeanne-Baptiste de Beauvais, fille de la Beauvais.

[2] *Livre commode*, éd. Fournier, p. 234. Le Cabinet des estampes possède plusieurs portraits sous le nom de marquise de Richelieu, mais tous de fantaisie.

V

RICHELIEU (LOUIS-FRANÇOIS-ARMAND DE WIGNEROD DU PLESSIS, DUC DE)

1696-1788

Pair et premier maréchal de France, connétable, premier gentilhomme de la chambre, lieutenant général de la haute et basse Guienne, noble génois, l'un des quarante de l'Académie française[1].

Fils du précédent et de sa seconde femme Marguerite d'Acigné, le futur maréchal de Richelieu recueillit de son père une succession tellement obérée, qu'il prit le parti d'y renoncer pour s'en tenir à une substitution qui lui laissait encore les duchés de Richelieu, de Fronsac et quelques seigneuries. Le reste, terres, maisons, peintures, objets d'art, fut partagé entre les créanciers, et le duc désintéressa de ses propres deniers ceux qui n'étaient pas remboursés. Quant à recommencer les collections paternelles, il n'y songeait guère;

[1] Intitulé du Catalogue des curiosités du maréchal, 1788.

les duels et les femmes, les ambassades et les campagnes ne lui laissaient pas de loisirs.

En 1749, devenu maréchal de France, Richelieu voulut se fixer à Paris, où il n'avait logé jusque-là qu'en passant. Pour commencer, il acheta rue Neuve-Saint-Augustin l'hôtel du duc d'Antin, directeur des bâtiments. La maison, bâtie en 1707 pour le financier La Cour des Chiens[1] qui s'y était ruiné, appartenait en 1712 au comte de Toulouse, qui la revendit l'année suivante au duc d'Antin. Piganiol et Hurtaut disent que Richelieu en fit l'acquisition en 1757; c'est une erreur, l'hôtel lui appartenait déjà en 1749[2]. Chevotet, « architecte en réputation[3] », reçut l'ordre de le transformer à la nouvelle mode : au rez-de-chaussée, trophées, chutes de fleurs, guirlandes, etc., le tout doré d'or de plusieurs couleurs; dans l'escalier, décoration élégante peinte par Brunetti[4] pour l'architecture et par Eisen[5] pour les personnages. Aux salons du premier étage, « panneaux de vieux laque avec des peintures chinoises, dont

[1] François Mauricet de La Cour, connu sous le nom de La Cour des Chiens. Son hôtel, construit par Pierre Levé, lui avait coûté plus de 200,000 écus. Piganiol, 1765, III, 130.

[2] Papiers de Bachaumont, lettre du 23 septembre 1749; voir ci-après.

[3] Chevotet (Jean-Michel), membre de l'Académie d'architecture en 1732, mort en 1772.

[4] Les Brunetti, père et fils, « peintres décorateurs à la fresque ».

[5] 1720-1778.

les formes, toutes variées et ornées de glaces, offrent un coup d'œil tout à fait séduisant[1] ». Enfin le jardin fut complétement remanié. Bachaumont écrit au maréchal, à la date du 23 septembre 1749 : « Tout y est d'un goût exquis et de la plus grande propreté. Je connoissois votre petite maison avant qu'elle vous appartînt; mais je ne l'ai pas reconnue tant vous l'avez embellie, ainsi que le jardin; c'est de vous, Monseigneur, qu'on peut dire en vérité : *Quidquid calcaveris, rosa fiet.* J'avois mené avec moi M. de Mayran, homme de goût et bon connoisseur, et le sieur Falconet, un de nos meilleurs sculpteurs. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer vos belles statues et surtout celles de Miquelange (*sic*), qui sont de la plus sublime beauté. »

En effet, le maréchal avait eu l'idée, pour compléter la décoration du jardin, de faire venir de son château de Richelieu les deux *Captifs*, un *Bacchus* et huit autres figures antiques. Piganiol de la Force[2] nous apprend de quelle façon singulière on les avait placés dans le jardin : « Le fond du parterre est ingénieusement terminé par un grand bassin au delà duquel sont, des deux côtés, de hautes palissades de treillage isolées et ouvertes

[1] Hurtaut, Piganiol, etc.
[2] Éd. 1765, III, 134. — *Voyage pittoresque*, 1765, p. 162.

en arcades, dont le vuide est rempli par huit statues antiques assez médiocres, et la plupart peu décentes. Entre les ceintres de ces arcades sont placés des vases de fleurs aussi de treillage. Dans la partie du milieu qui fait le fonds de ce parterre, sont trois grandes niches en treillage, élevées sur différents plans et couvertes en baldaquins, avec plafonds en coupoles et campanes. Dans ces trois niches sont placées trois statues qui sont d'une grande perfection. Celle du milieu est un *Bacchus* dont la suavité des contours ne laisse point douter de son antiquité. Les deux autres que l'on assure être de la main de Michel-Ange, faites pour le tombeau de Jules II, sont fort supérieures à celle de Bacchus qui est froid et sans expression..... Derrière le fond de ce parterre, on a planté des bosquets où seront placées de belles statues. »

A l'extrémité du jardin donnant sur le rempart, Chevotet construisit plus tard un magnifique salon ouvert par trois grandes portes cintrées, orné à l'intérieur « d'une belle menuiserie sculptée et d'un grand nombre de glaces, avec quatre tableaux d'architecture par Machy[1] ». Le pavillon seul coûtait, dit-on, cent mille écus; on le baptisa

[1] Élève de Servandoni, membre de l'Académie en 1758. Vers 1780, le jardin et la cour d'entrée de l'hôtel furent encore modifiés par Louis. V. page 98.



Captif, par Michel-Ange. (Musée du Louvre.)

du nom de *Pavillon de Hanovre*, qui lui est resté.

Et le château de Richelieu? J'imagine que le maréchal y séjournait le moins possible. En 1740, à la mort de sa seconde femme, mademoiselle de Guise, qu'il avait aimée, — par exception, — il se retira en Poitou et passa, dit-on, un mois à la pleurer; c'était beaucoup pour lui[1]. A vrai dire, ce grand palais sévère et majestueux n'était pas fait à sa taille et devait lui sembler mortellement ennuyeux; il lui fallait des escaliers dérobés, des boudoirs et des petites maisons. Il se mit donc en quête d'un pied-à-terre dans la banlieue de Paris. Précisément le Roi venait de lui donner la capitainerie des chasses de la plaine de Gennevilliers. Il y avait une maisonnette, juste de quoi faire un rendez-vous galant; Richelieu l'achète, il appelle Servandoni pour faire le strict nécessaire : le bâtiment est repris à neuf, on fait venir du Poitou les meubles, les vases, les bustes et les tentures, — il faut bien que le vieux château serve à quelque chose. — On plante un jardin délicieux, on construit une glacière à l'abri des inondations; « cela forme un monticule en pain de sucre, planté de bois taillis, du sommet duquel s'élève

[1] Dans un des appartements, il avait fait placer son propre portrait, ayant à ses côtés un « valet de chambre qui le pomponne et l'admire ». THIBAUDEAU, Append., p. 150.

un salon superbement orné et galamment meublé, en forme de temple rond. Il est couronné par un dôme surmonté d'une statue dorée, représentant Mercure, environné d'une colonnade de douze colonnes, qui portent chacune une statue d'une des divinités du paganisme, et qui forment une galerie couverte[1]. » Le Mercure[2] et les douze dieux venaient-ils du château avec les meubles, le *Bacchus*, les *Captifs* et le reste? Cela paraît bien probable. Gennevilliers avait coûté cent mille écus. Le maréchal y reçut plusieurs fois Louis XV. Un beau jour, il ne voulut plus y retourner et vendit le tout, maison, jardin, glacière et statues, au duc de Choiseul.

En 1758, la carrière politique et militaire du maréchal était finie, son hôtel achevé, sa fortune refaite; le *petit père la Maraude*, comme l'appelaient ses soldats, rentrait à Paris chargé, disait-on, des dépouilles de la Saxe et du Hanovre. Il fut pris, comme tous ses contemporains, du goût à la mode, et voulut à son tour se mêler de curiosité.

La seconde moitié du dix-huitième siècle marque le déclin de la curiosité française. Adieu les nobles galeries d'autrefois, les belles antiques,

[1] Hurtaut, III, 123.

[2] A Richelieu, il y avait un « Mercure de bronze dans la face du dôme qui regarde l'aile gauche des anti-cours ». Vignier, p. 9.

les peintures fameuses, les chefs-d'œuvre consacrés de la Grèce et de Rome, de l'Italie et de la France! Les grandes collections ont fait leur temps, le règne de la petite curiosité commence. Nos amateurs se jettent à corps perdu sur les meubles et la porcelaine, le chine et le sèvres, les tabatières et les bonbonnières. On couvre d'or le moindre petit Flamand, on vend Titien et Véronèse pour acheter les soupières et les bouteilles, les pendules *de goût*, les pagodes *singulières et plaisantes*. Cependant l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie viennent en foule s'approvisionner sur nos marchés et nous enlever nos plus belles reliques, l'honneur de nos vieilles collections. « Presque tous nos cabinets, dit un contemporain qui voyait de près[1], ne sont remplis que de ces petits tableaux flamands et hollandois. Déjà nos pertes trop fréquentes nous ont suffisamment avertis que les étrangers s'étoient prodigieusement enrichis à nos dépens, et que, si nous n'y prenions garde, ils achèveroient bientôt de nous dépouiller. »

Richelieu n'était pas homme à réagir contre la *décadence de l'admiration*, c'est le mot de Montesquieu; il marchait avec son siècle et poussait à

[1] Rémy, *Catalogue de Tallard*. — *Collectionneurs de l'ancienne France*, chap. xi. Paris, Aubry, 1873. — *Abecedario* de Mariette, vol. I, p. 28.

la roue, sans souci du lendemain. Dès l'année 1749, on le rencontre chez Lazare Duvaux[1], le fournisseur à la mode, achetant les *magots d'ancien blanc* et les *pots pourris de Saxe*. A Bordeaux, où il réside une partie de l'année comme lieutenant général de Guienne et Gascogne, son hôtel est encombré de porcelaines qui font le désespoir du maréchal de Mouchy, chargé de le remplacer[2]. Mais c'est à Paris qu'il faut étudier l'amateur, au milieu des livres et des curiosités de son cabinet. La collection des porcelaines est au complet; on y trouve tous les échantillons, depuis la *jatte* et le *cornet* jusqu'au *magot d'un caractère riant*, et toutes les variétés, la *première sorte coloriée*, l'*ancien japon de couleur*, le *truité fin*, le *bleu céleste d'ancien la Chine* (sic)[3], le *céladon*, l'*ancien blanc*, l'*ancien bleu et blanc*, les *pagodes et les terres des Indes*. Puis viennent les *laques*, les *terres d'Angleterre*, les porcelaines de *Saxe montées et de service*, le *chantilly*, le *sèvres*, et, pour terminer, la série obligée des *boîtes précieuses en cailloux, montées en or*. A côté de ces bagatelles de la curiosité, on est tout surpris

[1] *Livre-Journal* de Lazare Duvaux. Paris, 1873.

[2] *Vie privée du maréchal de Richelieu*, lettre du maréchal de Mouchy, III, 439.

[3] On disait le la Chine et le lachinage : « M. Dorigny, rue Quincampoix, M. Laitier et mademoiselle Brun, à la porte de Paris, ont aussi ordinairement de belles pièces de porcelaines et de lachinage. » *Livre commode*, I, p. 239. Ce mot s'appliquait surtout aux *laques*.

de rencontrer une belle suite de deux cent quarante portraits, « depuis le quatorzième siècle, peints par Jean Clouet dit Janet, Lucas de Leyde, du Cayer, Boyssard, Beaubrun et autres[1] »; — plus de six cents miniatures historiques; — quelques manuscrits; — des livres sur l'histoire de France à l'époque des guerres de religion; — enfin un recueil relatif aux événements de 1715 à 1736, contenant des estampes sur les modes, les usages, les manufactures, et des échantillons d'étoffes d'or, d'argent, de velours, de soie et de toile, fabriqués pendant cette période. Le maréchal est là tout entier avec son amour du joli, du brillant, avec ses défauts, ses qualités et ses contrastes. C'est toujours l'homme qui loge les ébauches formidables de Michel-Ange dans une façon de boudoir en treillage, enjolivé de dentelles en bois découpé.

Richelieu s'était marié trois fois, comme son père. Sa première femme, mademoiselle de Noailles, mourut en 1716; il perdit la seconde, Élisabeth-Sophie de Lorraine, fille du prince de Guise, en 1740. En 1780, âgé de quatre-vingt-quatre ans, il épousa Jeanne-Catherine-Josèphe de Lavaulx, veuve d'un officier irlandais au service de la France.

[1] La plupart portant 13 pouces de haut sur 10 de large (0m,35 sur 0m,27). Catalogue de la bibliothèque du maréchal, 1788.

Il mourut à quatre-vingt-douze ans, le 8 août 1788[1].

La vente des curiosités se fit quatre mois après; le catalogue imprimé porte que la vente du maréchal, dirigée par J. Folliot, F. Delalande et F. Julliot fils, « commencera le jeudi 18 décembre 1788, trois heures de relevée, en son hôtel, rue Neuve-Saint-Augustin, où l'on verra les objets qui la composent le dimanche 14, lundi 15, mardi 16 et mercredi 17 inclusivement, depuis dix heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi. — Prix : deux livres huit sols. Au profit des cultivateurs malheureux. » A la suite de l'Avertissement, on lit : « *Nota.* — Le produit du présent catalogue sera distribué aux pauvres habitans des paroisses de Romainville et de Bagnolet, par MM. les curés desdits lieux. »

La vente de la bibliothèque, annoncée pour le lundi 29 décembre 1788, n'eut lieu que le mercredi 7 janvier 1789, rue Neuve-Saint-Augustin. Le catalogue (imprimé chez Pissot, 1788), précédé d'un Avertissement sommaire, contient deux mille vingt-trois numéros, sous les titres suivants : Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire.

[1] La statue en pied du maréchal, de marbre blanc, est au Louvre, n° 290. Le Cabinet des estampes conserve un portrait de lui d'après le modèle en terre fait en 1785 par de Seine, sculpteur sourd et muet.

VI

Que sont devenus ces palais, ces hôtels et leurs trésors, le contenant et le contenu, les écrins et les joyaux? C'est la question finale du lecteur à l'historien, le point d'interrogation qui termine invariablement nos études sur les collectionneurs d'autrefois. Car enfin ces amoureux de l'art ne vivent pas seulement dans le passé, dans le souvenir du rôle qu'ils ont joué, de la noble passion qu'ils ont ressentie, des monuments qu'ils ont recueillis; ces monuments mêmes, quelques-uns du moins, ont survécu; où sont-ils? Il faut les suivre à la piste, les retrouver, reconstituer leur état civil, leur généalogie; ainsi se perpétuent la gloire des maîtres qui les ont créés, l'honneur des hommes de goût et de flair qui les ont sauvés. Est-ce à dire que la tâche soit facile? Nous qui vivons dans les ruines et les nécropoles, cherchant notre chemin parmi les décombres, nous savons ce qu'il en coûte de tâtonnements et de patience pour retrouver nos morts. Combien d'entre eux,

recueillis jadis et pieusement conservés, ont disparu de nouveau sans laisser de trace? Combien attendent encore dans l'oubli et l'incognito qu'un hasard vienne révéler leur origine et leur patronage illustres? Les trésors des Richelieu ont subi le sort commun; le grand nom du cardinal ne les a pas protégés contre la dispersion et la ruine. Raison de plus pour découvrir les derniers survivants de ces collections fameuses, en dresser l'inventaire et les marquer de l'estampille définitive de leurs anciens possesseurs.

J'apporte sur le chantier ma part de matériaux, d'autres apporteront la leur; ainsi se formera peu à peu l'œuvre commune. La première publication de ces études [1] a fait naître des concurrences inattendues; on a même vu des impatients coller leur affiche sur la mienne; rien de mieux, il y a place pour tout le monde. L'histoire des collections des Richelieu est l'histoire même de la curiosité française depuis les débuts du dix-septième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième; un programme de cette envergure ne demande pas moins que le concours de toutes les bonnes volontés.

PALAIS-CARDINAL. — Le Palais-Royal a pris sa place. Bouleversée pendant deux siècles par

[1] *Gazette des Beaux-Arts.* Juillet-août-septembre 1882.

tous ses architectes, Mansard, Oppenord, Cartaud, Contant, de Cotte, Moreau, Louis et les autres, l'œuvre de Le Mercier a disparu. On voit encore à l'aile droite de la cour d'honneur[1] un reste de l'ancienne décoration, des proues de vaisseaux et des ancres sculptées en relief; ce sont les insignes du cardinal grand maître de la marine, qui se répétaient entre chacune des arcades formant la terrasse, remplacée elle-même par la galerie d'Orléans.

Parmi les objets d'art du palais, les uns, transportés à Fontainebleau par Anne d'Autriche, sont entrés immédiatement dans les collections du Roi; d'autres ont dû servir à décorer plus tard Versailles et les maisons royales. Le reste, devenu la propriété du duc d'Orléans, donataire du Palais-Cardinal en 1692, a traversé la Manche avec la galerie du Régent. Quelques morceaux placés à Bagnolet, au Raincy, à Saint-Cloud, etc., propriétés du duc d'Orléans, ne faisaient pas partie de sa collection proprement dite et sont restés en France.

La collection des portraits est dispersée; plusieurs doivent se retrouver à Versailles, sans qu'il soit possible d'en suivre la trace à coup sûr. Le

[1] Dans la partie dite la *Galerie des Proues.* — Piganiol, II, 320 Sauval, II, 160.

beau portrait de Richelieu, par Philippe de Champaigne, est au Louvre, après avoir appartenu au comte de Toulouse. L'inventaire d'Alexandre Lenoir[1] cite un autre portrait sans nom d'auteur, provenant de l'Abbaye-au-Bois. J'ignore s'il faisait partie des collections du cardinal.

Trois exemplaires du buste de Jean Varin ont survécu : l'un est à la Mazarine, l'autre chez M. André, le troisième chez M. le comte Paul de Chabrillan. Ce dernier, d'une patine un peu louche, pourrait bien être un surmoulage postérieur.

Le Musée de la Société des antiquaires de Poitiers garde, dans sa précieuse collection, le *sceau du cardinal;* nous en donnons le dessin. Les armes sont d'argent à trois chevrons de gueules, avec la couronne et le manteau ducal, le cordon du Saint-Esprit et l'ancre du grand maître de la navigation, le tout surmonté du chapeau de cardinal[2].

Hercule terrassant les chevaux de Diomède, par Lebrun, a passé dans la galerie du Régent, et de là en Angleterre.

Le catalogue du Palais-Royal (1727) indique

[1] N° 166 du *Catalogue des peintures et tableaux réunis au Dépôt national des monuments français.*

[2] *Inventaire des sceaux-matrices* du Musée, par M. Charles Barbier, conservateur de la Bibliothèque de Poitiers.

le *Jugement de Pâris*, de Rubens, comme provenant de la collection du cardinal. Vendu en Angleterre cinquante deux mille cinq cents francs à lord Kinnaird, ce morceau capital du maître fut acheté, en 1844, plus de cent mille francs par la National Gallery[1].

Le Louvre conserve :

La *Sainte Anne* de Léonard de Vinci, n° 459[2]. Ce tableau célèbre, porté à Fontainebleau sous la régence d'Anne d'Autriche, était placé, comme le suivant, dans l'appartement de la Reine.

La *Famille de la Vierge*, par Andrea del Sarto, n° 381. Le tableau du Louvre est très-probablement celui du Palais-Cardinal.

Énée et Anchise, du Spada, n° 401. Attribué dans l'origine à Louis Carrache ou au Dominiquin.

Les *Pèlerins d'Emmaüs*, de Paul Véronèse, n° 99. Les deux catalogues du Louvre ont omis d'indiquer la provenance de ce tableau.

Deux *Bacchanales* du Poussin, n°s 440 et 441. Elles étaient à Versailles en 1709-1710, la première dans le cabinet de Monseigneur, la seconde dans le petit appartement du Roi.

Le Louvre possède encore (n°s 129-131) les

[1] Reiset, *Gazette des Beaux-Arts*, XVII, 2e pér., p. 15.

[2] Les numéros indiqués sont ceux du *Nouveau Catalogue* du Louvre, 1879.

trois bustes de Henri II, Charles IX et Henri III, dont nous avons parlé plus haut, et qui se trouvaient dans la Galerie des Hommes illustres, détruite en 1727; ils sont de la main de Germain Pilon. « Ces trois bustes, fort curieux comme portraits, dit M. Barbet de Jouy dans son catalogue de 1873, décoraient le château du Raincy; l'état de destruction des têtes de Henri II et Henri III indique un long séjour en plein air. Ils ont figuré au Musée des Monuments français, n°s 547-49, et au Musée d'Angoulême, au Louvre, n°s 14, 25 et 26. » Le Raincy fut acheté et considérablement embelli par le duc d'Orléans, lorsqu'il se défit de sa maison de Bagnolet[1].

Nous avons déjà parlé des livres du cardinal légués à son petit-neveu. « La communauté de Sorbonne, dit M. Léop. Delisle[2], était chargée de vérifier les catalogues et de présenter les candidats, entre lesquels devait être choisi le bibliothécaire. L'exécution de cet article du testament donna naissance à des difficultés que le Parlement trancha le 14 février 1660, en ordonnant que la bibliothèque du cardinal serait transportée à la Sorbonne. » A la Révolution, le fonds de la Sorbonne fut réuni à celui de la Bibliothèque nationale.

[1] Hurtaut et Magny, III, 413.
[2] *Cabinet des manuscrits*, II, 204.

PETIT-LUXEMBOURG. — Après la mort de la duchesse d'Aiguillon, la maison du Petit-Luxembourg échut à Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé[1], qui lui donna le nom de *Petit-Bourbon*. Sa veuve, Anne de Bavière Palatine, fit faire à l'hôtel des modifications considérables sous la conduite de Boffrand[2]. Un corps de logis, destiné au logement des officiers, aux cuisines et aux écuries, fut bâti de l'autre côté de la rue de Vaugirard, avec un passage souterrain pour mettre en communication les deux bâtiments. Dans la suite, le Petit-Bourbon fut occupé par mademoiselle de Clermont et par la princesse douairière de Carignan.

Sous le Directoire, le palais devint le siége du gouvernement. En 1812, on démolit les bâtiments qui le reliaient au Grand-Luxembourg. En 1814, il servait de logement au président de la Chambre des pairs.

On a vu plus haut que la duchesse avait déjà vendu, de son vivant, une partie de ses objets les plus précieux, pour en donner le produit aux pauvres; le reste fut dispersé après sa mort. L'*Hérodiade*, attribuée à Léonard, paraît être celle du Solario, achetée par le Régent avec le

Comme faisant partie de la succession de sa mère Claire-Clémence de Maillé-Brézé, nièce du cardinal.

[2] G. BRICE, 1713, III, 76. — PIGANIOL, VII, 267, éd. 1765.

Songe du Caravage; ces deux toiles sont en Angleterre. Le Louvre a gardé la *Madeleine* du Guide (n° 319?), la *Sainte Vierge,* donnée à Jean Bellin et qui est de son école (n° 62), l'*Adoration des Rois,* de Rubens (n° 427), et l'*Enlèvement des Sabines,* du Poussin (n° 435). Ce dernier tableau fut vendu par les héritiers de la duchesse d'Aiguillon à Neret de la Ravoye, trésorier de la marine et amateur distingué[1]. Un autre amateur, Sainctot, introducteur des ambassadeurs, acheta la *Prise de Jérusalem* du Poussin[2]. Quelques tableaux moins importants furent transportés, dans le courant du dix-huitième siècle, au château d'Aiguillon, en Agénois.

En 1793, la municipalité d'Agen fit vendre les *meubles et effets dépendant du ci-devant château de Vignerot, émigré*[3], et l'archiviste du château racheta, pour le compte de la duchesse, ceux des tableaux qui avaient un intérêt de famille. Mais peu de temps après, la *citoyenne Vignerot* ayant été arrêtée, ces tableaux furent portés à Agen et brûlés en partie lors de la fête civile du 1er vendémiaire an II. La Terreur passée, le district fit faire un inventaire des peintures échappées au

[1] G. Brice, I, 273.
[2] 1632-1713. Félibien, II, 321-22.
[3] Le duc d'Aiguillon (Armand-Désiré de Vignerot), pair de France, avait émigré en Allemagne, où il mourut en 1800.

feu; quelques-unes furent déposées au Muséum du département, les autres à la préfecture[1]. Dans le nombre figurent un *Saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain*, ouvrage présumé de l'Albane; *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, bonne copie d'Andrea del Sarto; le *Portrait d'Hortense Mancini*, une *Bacchanale*, le *Triomphe d'Amphitrite* et le *Passage de la mer Rouge* dans la manière du Poussin. Ces peintures pourraient bien provenir de l'ancien fonds de la duchesse d'Aiguillon.

Pour en finir avec ce que je sais de cette collection, on voyait autrefois dans le cabinet de Girardon « plusieurs excellentes statues, bustes et vases, d'une beauté toute particulière, qui la plupart ont appartenu au cardinal de Richelieu »; ces morceaux devaient provenir du cabinet d'Aiguillon, autrement ils n'auraient pas été vendus et seraient restés entre les mains du Roi ou du duc d'Orléans. Germain Brice, qui nous apprend ce détail[2], signale notamment « un buste de porphyre d'Alexandre le Grand, d'un goût de dessin et d'un ouvrage qui l'emporte sur tous les antiques renommés dont on ait connoissance jusqu'à présent, que le même Girardon a décoré avec

[1] *Archives du Lot-et-Garonne.* — Notice de M. Aimé CHAMPOLLION-FIGEAC, *Rev. univ.*, XIII, 197.
[2] Éd. 1698 et 1706.

une draperie de bronze qui l'enrichit infiniment ». Le cabinet Girardon a été vendu à sa mort; le maréchal d'Estrées en acheta plusieurs pièces, et dans le nombre l'Alexandre de porphyre, qui depuis est entré au Louvre. (Salle du Puget, nº 213.)

RUEIL. — La maison de Rueil était restée dans la famille d'Aiguillon jusqu'en 1719. A cette époque, le duc d'Aiguillon, pressé de satisfaire les créanciers de la succession du cardinal, qui n'étaient pas encore intégralement payés, résolut de faire argent du domaine de Rueil, et le vendit 116,000 livres à un sieur Mauduyt; le prix devait être remis aux mains du célèbre financier Crozat, fondé de pouvoirs des créanciers. Le nouveau propriétaire avait déjà bouleversé le parc [1], lorsque le duc d'Agénois, profitant de son droit de retrait lignager, parvint à réaliser un emprunt, remboursa Mauduyt et réintégra le domaine entre les mains de la famille. A la Révolution, Rueil appartenait à la dernière duchesse d'Aiguillon [2]. La maison et le jardin ont été détruits au commencement du siècle.

M. le comte Paul de Chabrillan, héritier des

[1] Piganiol, IX, 344.
[2] Jeanne-Victoire-Henriette de Navailles, épouse d'Armand-Désiré de Vignerot, duc d'Aiguillon, 1761-1880. V. page 86, note.

d'Aiguillon, possède une grande armoire en menuiserie de placage, ouvrage assez ordinaire, qui passe pour avoir appartenu au cardinal, et quelques meubles courants du temps de Louis XVI; ces reliques viendraient, dit-on, de la maison de Rueil.

Une pièce plus curieuse, et qui se trouvait peut-être dans la panoplie du Cabinet de Rueil, a passé en vente publique, il y a une vingtaine d'années. C'est une rapière italienne du seizième siècle, dont la lame, rapportée postérieurement, présente le portrait du cardinal avec les devises : *Est Deo spes mea, Soli Deo gloria,* etc.[1].

En 1881, on a transporté dans une des salles du Musée de la Renaissance, au Louvre, une statue de bronze, *Hercule brandissant sa massue avec l'hydre à ses pieds,* placée précédemment dans la salle de la cheminée de Bruges.

Cet Hercule se trouvait, à la fin du dix-septième siècle, au jardin de l'Orangerie de Versailles; il est très-visible dans un tableau du Musée de Versailles par Jean-Baptiste Martin, qui représente le parterre de l'Orangerie vers 1688[2]. « Cette statue de l'école de Francheville, dit M. Dussieux[3], venait du château de Richelieu,

[1] *Gaz.*, VI, 56.
[2] Salle 35 du rez-de-chaussée, nº 750 du catalogue Soulié.
[3] *Château de Versailles,* 1881, II, p. 245, note.

ainsi que plusieurs autres des jardins de Versailles. En 1741, date de la publication du Dictionnaire de la Martinière, l'Hercule n'était déjà plus à l'Orangerie; en 1768, Dargenville le vit à Marly; en 1813, on le retrouve à Saint-Cloud; plus tard il est à Meudon; il revient à Saint-Cloud en 1847, d'où il est enfin arrivé au Louvre en 1872. » L'auteur anonyme d'une notice publiée dans l'*Art*[1] ajoute à ces détails quelques traits nouveaux : « Cet Hercule fut donné à Louis XIV par un duc de Richelieu. La figure devait provenir de la succession du cardinal, et celui-ci dut la rapporter d'Italie quand il alla commander en personne l'armée française au siége de Casal, en 1629. Cette statue provient probablement des Gonzague de Mantoue ou des d'Este de Ferrare. Dans cette dernière famille, de nombreux princes portèrent le nom d'Hercule. Or n'oublions pas que la tête de cet Hercule est un portrait. Hercule était le patron païen de la famille d'Este. La tête de l'Hercule du Louvre ressemble étonnamment à la tête d'Alphonse de Ferrare, qui se fit peindre à genoux, aux pieds de sainte Justine, représentée sous les traits de sa maîtresse. Le tableau est à Vienne, dans la galerie du Belvédère. »

Ces hypothèses sont fort ingénieuses; elles

[1] N° 349 du 4 sept. 1881.

n'ont qu'un défaut, celui de pécher par la base : l'Hercule du Louvre ne vient pas du château de Richelieu.

Le château renfermait quatre statues d'Hercule : trois sont placées sous le dôme du portail d'entrée; Vignier les indique comme suit[1] : « Dans l'ouverture du dôme, trois petits Hercules de *marbre, antiques* et très-beaux. » Ils sont très-faciles à reconnaître dans l'estampe de Jean Marot, qui les intitule également « trois petits Hercules antiques[2] ». Le quatrième est encore placé sous le dôme, dans une niche à côté de la porte, et fait pendant à un Mars : « Il y a au costé droit de ladite porte un Hercule; au costé gauche un Mars[3] »; et le dessin de ces deux figures dans Marot est parfaitement lisible; il les appelle « un Hercule antique et un Mars antique ». Ce sont des statues de marbre, et aucune d'elles n'a le moindre rapport, ni comme époque, ni comme matière, ni comme attitude, avec le bronze moderne du Louvre[4].

Quelle est donc la provenance de notre Hercule?

[1] P. 10.

[2] « Trois petits Hercules, autant poupins et autant mignons que le peuvent être de petits Hercules. » LA FONTAINE, *Lettre à sa femme,* 1633.

[3] P. 11.

[4] La dernière édition de Vignier est de 1684.

La terre de Rueil fut achetée par le cardinal en 1633 : « les chasteau et maison seigneuriale du val de Rueil en Parisis » lui furent adjugés « par arrêt et decret de nos seigneurs de la Cour des Aydes du 27 août 1633 », moyennant la somme de cent quarante et une mille livres. Cette terre était saisie sur Nicolas Bailly, « curateur aux biens vacants de feu Mre Pierre Payen, légataire universel de deffunt Mre Jean de Moisset[1] ».

Or, dans un petit livre assez rare d'Abraham Gölnitz, *Ulysses Belgico-Gallicus*, l'auteur, passant à Rueil vers 1631, parle précisément de la belle maison de Jean de Moisset : « *In cujus extremo, palatium Domini de Moisset, cum hortis, fontibus et piscinis, visu dignum.* » Après avoir admiré le bâtiment, les canaux, les ponts et les deux chiens de bronze qui projettent de l'eau d'une façon bizarre, « *bini canes ex ære conſtati, aquam è genitalibus in fossam ejicientes* », il ajoute : « *Indè aliquot passus progredere ad fontem cui rosæ forma est, in quo* Herculem cum clavâ, Draconem multorum capitum, cerberum, et alia è metallo aquam exspuentia cernes. » Il continue sa promenade et visite le bois, les labyrinthes, les aqueducs, la grotte, les bas-

[1] Archives de M^e^ Le Monnoyer, notaire, citées par Jal, au mot *Richelieu*.

sins et les autres pièces curieuses installées avec art et grande dépense, *arte et sumptuoso opere.*

Ou je me trompe fort, ou l'Hercule de la fontaine de Moisset, *l'Hercule en métal, armé de sa massue, avec le dragon à plusieurs têtes vomissant de l'eau,* est le même que celui du Louvre. Évidemment ce dernier a fait partie d'une fontaine : l'orifice des tuyaux sortant de la gueule du monstre existe encore, et les tronçons, déjà abattus par le héros, sont criblés de trous destinés à former des filets d'eau jaillissante. Richelieu, qui avait acquis les jardins de Moisset avec leur décoration, conserva certains arrangements de son prédécesseur, notamment la « vieille grotte de Rueil », gravée par Silvestre. La fontaine de la Rose, dont parle Gölnitz, fut-elle également maintenue par le nouveau propriétaire ? Je ne saurais le dire ; mais l'Hercule resta dans les jardins de Rueil, à l'état de fontaine ou de statue isolée, peu importe, et n'en sortit probablement que pour aller à Versailles.

Le Louvre possède encore quatre chiens de bronze qui proviendraient, dit le Catalogue de 1873[1], d'une fontaine placée à Fontainebleau dans le Jardin de la Reine. Les quatre bronzes sont arrivés au Louvre en deux fournées : la pre-

[1] Nos 161, 162, 162 *bis* et 162 *ter.*

mière en 1850, la seconde en 1872. Or ces chiens présentent une particularité singulière : au lieu de jeter l'eau par la gueule, suivant l'usage, ils la lancent, comment dirai-je? par le même procédé que les chiens du jardin de Moisset à Rueil. Gölnitz dit *bini canes*, deux chiens au lieu de quatre, voilà bien mon embarras; mais le signalement est tellement le même et l'attitude si exceptionnelle, que je me demande s'ils ne viennent pas aussi de Rueil, comme l'Hercule.

Une autre statue existe encore à Rueil, dans une maison du boulevard de Saint-Cloud, nº 36; c'est une figure de pierre, assez bien conservée, debout sur un socle et représentant une jeune femme sous les traits de Minerve, coiffée d'un casque et tenant à la main un rouleau déployé. Sur le socle, des attributs de musique, une corne d'abondance et deux inscriptions; d'un côté on lit :

Le Cœur et les Esprits de ses traits sont émus;
L'Amour respectueux la craint et la caresse;
Préparez vos encens; c'est Guise ou Vénus
Sous les habits de la Sagesse.

La seconde inscription est une allusion au retour de

La Sagesse autrefois sous le nom de Sophie.....

Il s'agit de mademoiselle Sophie de Guise, la seconde femme du maréchal de Richelieu, qui

l'épousa le 7 avril 1734. Le duc d'Aiguillon, cousin et ami particulier de Richelieu, fit sans doute placer dans les jardins de Rueil la statue de sa nouvelle cousine, à l'époque de son mariage[1].

HOTELS DU DUC DE RICHELIEU. — L'hôtel de la place Royale a été dédoublé, je ne saurais dire à quelle époque. Le *grand* et le *petit* hôtel portent les numéros 16 et 18 de la rue des Vosges. On voit encore, dans le *petit* hôtel, un escalier de bois avec rampe à balustres et pots de fleurs. Le *grand* hôtel a conservé quelques beaux restes de l'ancienne décoration.

L'hôtel de la marquise de Noailles, rue de l'Université, légué par elle au duc d'Estrées, appartenait en 1765 au comte de Noailles. Plus tard on en fit le dépôt des archives de la Guerre; il a disparu dans le percement du boulevard Saint-Germain.

Les Poussin gagnés par Louis XIV au duc de Richelieu sont au Louvre : les *Quatre Saisons*, les *Aveugles de Jéricho, Éliézer et Rebecca, Moïse sauvé des eaux*, le *Ravissement de saint Paul*, les *Philistins frappés de la peste*[2]. En 1709-1710, les *Quatre Saisons* et le *Moïse* se

[1] Romain BOULENGER, *Bulletin de l'hist. de Paris*, 1880.
[2] N° 448, 449, 450 et 451, 426, 415, 417, 433, 421.

trouvaient à Meudon, les autres à Versailles. Le *Petit Pont* du Carrache[1] est à Fontainebleau.

Quant aux Rubens, ils ont quitté la France :

Neptune. Mariette dit que cet excellent morceau, dont les figures sont de Rubens et les fonds de Van Dyck, était chez la Fage en 1731; aujourd'hui à Dresde[2].

Chasse aux lions[3]. Quatre chasseurs à cheval et trois à pied; à Munich.

Pénitence de la Madeleine[4]. Acheté par le chancelier de Pontchartrain, par le comte de Morville, et payé quinze mille livres, par Walpole, aux héritiers du comte de Morville en 1732.

Décollation de saint Jean-Baptiste. J'ignore ce que ce tableau est devenu[5].

Massacre des Innocents[6]. A Munich.

Saint Georges. Peint par Rubens pour le roi d'Angleterre[7], acheté pour le Palais-Royal, vendu en Angleterre avec la collection d'Orléans et payé vingt-six mille deux cent cinquante francs par W. Morland.

[1] N° 154 du catalogue VILLOT; aujourd'hui à Fontainebleau, n° 11, notice de 1881.

[2] *Abecedario, Rubens*, p. 123. — MICHIELS, *Catalogue des tableaux de Rubens*, 1854, n° 659.

[3] *Abec.*, p. 138. — MICHIELS, n° 1104. Le Louvre possède le dessin original de cette chasse.

[4] *Abec.*, *id.*, p. 83.

[5] MICHIELS, n° 159 ?

[6] MICHIELS, n° 153. — *Abec.*, *id.*, p. 79.

[7] DE PILES, *Dissertation*. — *Abec.*, *id.*, p. 100.

Vue de Cadix[1]. Mariette l'appelle « Veüe près de Porto-Venere en Italie », sans indiquer où se trouve la peinture.

Bains de Diane[2]. J'ignore où est ce tableau.

Le *Satyre*. Porté au catalogue mortuaire de Rubens sous le n° 174. Mariette[3] indique ainsi ce tableau : « Une nymphe accompagnant un satyre qui porte un panier rempli de fruits. »

Suzanne et les vieillards[4]. Il y en a plusieurs, à Munich, à Potsdam, etc., sans qu'il soit possible d'identifier l'exemplaire de la galerie de Richelieu.

Continence de Scipion. Acheté par la reine de Suède et vendu au Régent; en Angleterre.

Chute des réprouvés[5]. A Munich.

Bacchanale. « Le tableau est à Dusseldorf, dit Mariette[6], et c'est un des plus beaux que Rubens ait jamais faits. M. de Piles en a donné une description dans ses *Dissertations*. » Voilà bien le tableau du duc de Richelieu, décrit par de Piles sous le nom de *Silène*, et qui n'est autre qu'une bacchanale avec douze figures. D'autre part, la National Gallery possède le *Triomphe de Silène*

1 *Abec., id.*, p. 140. — De Piles, *Dissert.*
2 Michiels, n° 616.
3 *Abec., id.*, 114. — Michiels, n° 687.
4 Michiels, n°s 52 et suivants.
5 Michiels, 421 et suiv. — *Abec., id.*, p. 71.
6 *Abec., id.*, p. 113. — Michiels, n° 696.

par Rubens, qui, d'après M. Reiset[1], aurait appartenu à Richelieu et au duc d'Orléans, puis serait entré dans les collections Dutartre, Lucien Bonaparte et Bonnemaison. A cette dernière vente, en 1837, la *Bacchanale* fut payée vingt et un mille francs, et, peu après, sir Robert Peel l'acquit pour vingt-sept mille cinq cents francs.

David et Abigaïl[2]. Acheté par sir Paul Methuen; en Angleterre.

Vue de Malines[3]. Acheté par le comte d'Oxford; en Angleterre.

HOTELS DU MARÉCHAL DE RICHELIEU. — L'hôtel et le jardin de la rue Saint-Augustin ont été vendus le 28 décembre 1824 et morcelés; il n'en reste que le *Pavillon de Hanovre,* au coin de la rue Louis-le-Grand et du boulevard[4].

A Bordeaux, l'ancien hôtel du maréchal gouverneur de la haute et basse Guyenne est devenu le palais archiépiscopal; une partie de l'ancienne décoration est conservée, et les amours voltigent encore sur les portes et dans les trumeaux. « Lais-

[1] *Gazette des Beaux-Arts,* XVII, 2e pér., p. 14.
[2] *Abec., id.,* p. 72. — Michiels, n° 2.
[3] *Abec., id.,* p. 140. — Michiels, n° 1165.
[4] On voit au Louvre (n° 333) un « Temple en ruine » de Machy; serait-ce un des tableaux d'architecture du pavillon de Hanovre, dont il est question plus haut, page 70?

sez-les, disait l'archevêque à qui l'on proposait de les enlever; ce seront désormais des anges. » La salle de bain du deuxième étage est recouverte de carreaux émaillés dont on aurait, dit-on, offert vingt mille francs[1].

Les porcelaines, les livres, les portraits et les miniatures du maréchal courent le monde. Le Cabinet des estampes a sauvé du naufrage le recueil des échantillons d'étoffes et de l'histoire naturelle. Un surtout en faïence de Moustier, aux armes du maréchal et de sa deuxième femme, Élisabeth-Sophie de Lorraine, figurait à l'Exposition de 1867. Enfin deux plats de Palissy du Musée de Lyon passent pour provenir du cabinet de Richelieu[2].

Peu s'en fallut que les *Captifs* de Michel-Ange, le *Bacchus* et leurs compagnons fussent entraînés dans la tourmente. « Après la mort du dernier maréchal, raconte Alexandre Lenoir[3], sa veuve les fit passer dans une maison qu'elle habitait, au Roule, d'où elle se retira avant de leur donner

Note de M. Jules Delpit. — M. Louis Labbé, architecte à Bordeaux, frère de l'architecte qui fut chargé de transformer l'hôtel pour les besoins de l'archevêché, possède quelques vues et plans antérieurs aux travaux.

[2] Comte Clément de Ris, *le Musée de Lyon, Rev. univ.*, XV, 23.

[3] *Musée des monuments français,* tome III. Voir aussi le *Catalogue des peintures et tableaux réunis au Dépôt national des monuments français,* par Alexandre Lenoir, conservateur dudit dépôt, etc., adressé au comité d'instruction publique, le 11 vendémiaire an III.

une destination définitive. Ces chefs-d'œuvre, ainsi abandonnés dans une écurie, avec beaucoup d'autres morceaux parmi lesquels s'est trouvé le beau Bacchus grec dont j'ai parlé plus haut, allaient être vendus à des courtiers, lorsque j'arrivai à temps pour empêcher cette dilapidation. J'osai arrêter cette vente, et j'obtins du commissaire du département la permission de faire enlever en ma présence des monuments qui n'auraient jamais dû sortir des mains du gouvernement. »

Le *Bacchus grec* dont parle Lenoir est le célèbre *Bacchus-Richelieu* du Louvre (nº 127). Sous l'Empire, les *Captifs* étaient placés dans la petite cour du Musée, sur deux piédestaux qui portent maintenant des candelabres de bronze; ils ont passé dans la première salle du Musée d'Angoulême, de là dans la salle italienne du Musée des sculptures de la Renaissance[1]. Jusqu'en 1876, ils étaient adossés au mur qui fait face aux fenêtres; à cette époque, sur la demande d'un de nos amis qui avait fait connaître au Louvre la porte du palais Stanga de Crémone et contribué à l'acquisition de ce monument remarquable, on reconstruisit la porte contre le mur perpendiculaire aux fenêtres; la baie centrale fut percée à jour, et les deux figures de Michel-Ange, placées de chaque

[1] Note de M. DE MONTAIGLON, *Abecedario*, vol. I, 221.



Captif, par MICHEL-ANGE. (Musée du Louvre.)

côté dans un meilleur éclairage, achevèrent cette incomparable décoration.

CHATEAU DE RICHELIEU. — La dispersion des objets d'art du château commença de bonne heure. Dès l'année 1727, le *Triptyque* d'Albert Dürer, placé jadis dans la chapelle du Roi, et le *Concert* du Titien, où Vignier croyait voir[1] Luther, Calvin et leur entourage, avaient quitté le château pour entrer au Palais-Royal, dans les collections du Régent[2]. Nous venons de voir le maréchal de Richelieu enlever les *Captifs* de Michel-Ange, le *Bacchus*, des statues, des bustes, des vases, des meubles, pour décorer son hôtel et sa petite maison. Combien de temps dura cette exportation de marbres et de tableaux? C'est ce que j'ignore[3]. Après la mort du maréchal, on vendit la plupart des « belles statues et des vases antiques de l'intérieur des appartements »[4]; c'est

[1] P. 29.

[2] *Description des tableaux du Palais-Royal*, 1727.

[3] Vers 1770, un sieur du Carray de Grammont adressa au président de l'Académie d'Angers, pour être communiqué à ladite société, un travail intitulé : *Description de la ville et du château de Richelieu*. Le manuscrit de cet ouvrage, que l'on croit un simple abrégé de Vignier, se trouvait vers 1861 en la possession de M. Clément Prout, à Bléré (Indre-et-Loire). (Note de M. le marquis DE VILLOUTREYS.) — D'autre part, M. DE GRANDMAISON, archiviste d'Indre-et-Loire, doit publier prochainement dans les *Archives de l'Art français* un inventaire de la même époque, sans signature, et dont une partie est copiée dans le *Guide Vignier*.

[4] THIBAUDEAU.

alors sans doute que la statue d'*Auguste*, dont nous parlerons plus loin, fut achetée pour la Malmaison. En 1800, le château ne contenait plus que soixante-trois statues et soixante-huit bustes, en tout cent trente et une antiques[1], au lieu de deux cent six, « à la réserve d'aucuns », que Jean Marot avait comptés dans l'origine. Le mobilier, les peintures de Rubens, de Stella, du Gaudenzio, du Carrache, tout ce qui était d'un transport facile avait disparu; il est vrai que la Révolution avait passé par là. Le fils du maréchal[2] était mort en 1791; le nouveau duc de Richelieu[3] avait émigré, il servait dans l'armée de Condé; le château, confisqué comme propriété nationale, restait aux mains des patriotes. On commença par jeter à bas la statue de Louis XIII placée sur le portail, et, comme l'occasion était bonne, on en profita sans doute pour visiter les appartements et faire disparaître sans scrupule quelques « hochets du fanatisme et du nobilisme ».

Cependant les demoiselles de Richelieu, mesdames de Montcalm et de Jumilhac[4], réclamaient

[1] *Rapport sur les antiquités du château de Richelieu*, par les citoyens Visconti et Dufourny, 21 vendémiaire an IX. *Archives du Louvre.*

[2] Louis-Antoine-Sophie, duc de Fronsac, né en 1736.

[3] Armand-Emmanuel du Plessis (1766-1821), ministre d'État sous Louis XVIII.

[4] Armande-Marie-Antoinette, marquise de Montcalm (1777-1832);

contre la confiscation, comme héritières de leur père et « copropriétaires avec la nation ». Leurs droits, contestés d'abord, furent ensuite reconnus[1], et, sur leur demande, le Gouvernement ordonna une première expertise contradictoire; elle avait pour but « d'estimer les objets provenant de la succession qui se trouvent dispersés dans les dépôts ou établissements nationaux[2] »; il s'agissait des marbres recueillis par Alexandre Lenoir, dont nous avons parlé. L'année suivante (1800), le ministre, d'accord avec le fondé de pouvoirs des demoiselles de Richelieu, chargea l'architecte Dufourny et l'antiquaire Visconti[3] de se rendre au château « pour y reconnoître les statues jugées nécessaires à la collection du Muséum » en formation au palais du Louvre.

La commission partit le 19 septembre 1800. En passant à Tours, elle visita le Musée, où l'on avait déposé, par mesure de précaution sans doute, quelques tableaux et des bustes venant du château[4]. Le 25 septembre, dans la soirée, les voyageurs arrivent à Richelieu et s'en vont,

Simplicie-Gabrielle-Armande, marquise de Jumilhac (1778-1840), sœurs du précédent et filles du duc de Fronsac.

[1] Lettre du sieur Delamare, Bibl. nat., f. fr. 13564. App., page 25.

[2] *Lettre du ministre de l'intérieur*, 10 vent. an VII; *Arch. du Louvre*.

[3] Léon Dufourny (1754-1818), architecte, conservateur des tableaux. — Ennius-Quirinus Visconti (1751-1818), administrateur du Musée des antiques et des tableaux.

[4] Appendice, page 147.

au débotté, donner un premier coup d'œil : « Nous reconnûmes avec plaisir, raconte Dufourny dans ses notes de voyage [1], que les statues, objet de notre mission, étoient encore en place, et que notre voyage ne seroit pas sans fruit. »

« 4 vendémiaire. — Dès le grand matin, le maire Cartier, le receveur des domaines Dieu et le chargé d'affaires des demoiselles de Richelieu (et du marquis de Montcalm qui en épousa une), Demoyen, nous emmenèrent au château. Nous visitâmes avec eux les cours, galleries et appartemens, et, après avoir pris une connoissance superficielle des divers objets d'art qu'il contient, nous commençâmes de suite à dresser l'état général [2] des statues et bustes qu'il contient, en commençant par ceux qui décorent la cour et l'extérieur des façades, et poursuivant par ceux de l'escalier et de la gallerie. Cette opération nous occupa toute la journée.

« 5 vendémiaire. — L'état général des statues et bustes étant dressé, nous procédâmes à leur esti-

[1] *Voyage de Paris à Richelieu*, fait par Dufourny et Visconti, en l'année 1800, manuscrit autographe au crayon par Dufourny. Bibl. nat., mss. fr. 13564. Je me propose de publier ces notes curieuses et pleines de renseignements sur les villes et les châteaux entre Paris et Richelieu, au lendemain de la Révolution.

[2] Appendice, page 127.

mation générale, qui se trouva monter à la somme de trente-cinq mille six cent quarante francs [1]. Ensuite, nous nous occupâmes à choisir ceux de ces objets qui pourroient convenir au Musée central. Le résultat fut qu'il y avoit vingt statues et vingt-un bustes, et que la totalité de leur estimation montoit à vingt mille trois cents francs [2]. Ces diverses opérations prirent toute la matinée.

« L'après-dîner, nous visitâmes toutes les peintures. La plus grande partie tiennent à la décoration des appartemens; elles ont été faites par un M. Prevôt (suivant la description du château de Richelieu, imprimée à Saumur en 1676), lequel sans doute étoit élève du Vouet, sa manière, sa couleur et sa composition se faisant remarquer partout. Mais, ainsi qu'il est d'usage, les imitateurs sont restés au-dessous de leur modèle, et en tout ces peintures sont médiocres. Les plus passables, quant à la composition, sont celles de l'appartement du Roi, où l'on voit l'histoire d'Achille, et celles de la gallerie, où sont les travaux d'Ulisse. Au centre du plafond et sur ses deux côtés, les hauts faits de Louis XIII comparés à ceux des princes de l'antiquité.

[1] Le chiffre définitif fut porté à 41,500 francs.

[2] Le texte écrit au crayon, assez difficile à lire, porte 2030; l'erreur est évidente. Le rapport officiel de Visconti et de Dufourny du 21 vendémiaire an IX évalue le tout, avec les tableaux, à 25,480 fr.

« Les peintures qui décorent le grand sallon, qui est à l'extrémité de la gallerie et faisoit autrefois partie de la chapelle, sont peut-être les meilleures de tout le château; aussi sont-elles d'une autre main; celles de la coupole surtout sont remarquables. On y voit, dans huit compartimens, les quatre Pères de l'Église, les quatre Évangélistes, et au centre le Père Éternel dans sa gloire. Ces cinq derniers morceaux se distinguent par la force de leur coloris et le grand caractère de leur dessin. La description imprimée de Richelieu les attribue à *Freminet*, mais on n'y reconnoît guères sa manière, mais bien celle de *Dorigny*, l'un des meilleurs élèves de Vouet[1].

« Dans le cabinet du Roi, nous eûmes la satisfaction de trouver, encastrés dans la boiserie, deux très-beaux tableaux de *Mantegne*, bien conservés; ces deux tableaux, peints sur toile, ont 5 p. 1° de haut, sur 5 p. 7° de large. L'un représente le *Parnasse* et Apollon qui fait danser les Muses au son de sa lyre; l'autre, *Minerve* chassant les Vices, deux compositions d'un goût exquis.

« Outre ces deux tableaux, ce cabinet en renferme un autre de *Lorenzo Costa*, peintre

[1] M. le comte Clément de Ris donne ces peintures à Fréminet le *fils*.

ferrarois, dont le sujet allégorique représente l'*Isle d'amour*, etc. Il est de même grandeur que le précédent; près de celui-ci, il y a encore deux autres tableaux attribués à Costa et au Pérugin, mais ils sont repeints de telle sorte qu'il n'en reste guères que la composition.

« Enfin, c'est dans ce cabinet que se voit la fameuse table de marqueterie de Florence en pierres fines de rapport. Elle a six pieds sur quatre; son dessin est en compartimens, sans fruits, ni fleurs, ni figures; les pierres en sont de bonne qualité, et le travail soigné. Il y a beaucoup de lapis, de jaspe, etc., et au milieu une agathe ovale d'un pied et demi sur un pied. En total, c'est un beau morceau, mais pas aussi précieux que l'ignorance et l'intérêt ont voulu le faire croire.

« Les appartements du premier étage sont très-décorés de sculptures, richement dorés, mais du plus mauvais goût et d'une lourdeur assommante.

« Le château est bien bâti et construit de la pierre blanche et très-tendre que l'on trouve dans toute la Touraine. Il est aussi blanc qu'au moment de sa construction.

« La disposition générale est vraiment magnifique, et le style de l'architecture de la cour fait le plus grand honneur à l'architecte Lemercier,

dont le buste se voit dans une des niches circulaires de la cour [1].

« .....7 vendémiaire. — Le matin, visité de nouveau le Musée de Tours, où nous examinons les bustes tirés du château de Richelieu..... Pour les bustes, nous choisîmes une tête de Mercure, une de Ptolémée et une de Diane. »

Dès son retour à Paris (7 octobre 1800), Dufourny adressa son rapport au ministre [2] : la Commission choisissait définitivement vingt statues, vingt-trois bustes, la table de mosaïque, les tableaux de Mantegna, de Lorenzo Costa et du Pérugin. En conséquence, une somme de quatorze mille deux cents francs fut mise à la disposition du Musée central pour l'enlèvement et le transport de ces objets [3]; le sieur Pellagot, charpentier [4], fut chargé de tout le travail, et l'année suivante (juillet 1801), statues et tableaux arrivaient à Paris sains et saufs [5].

Les deux Mantegna et quelques marbres, choisis

[1] Au-dessous de la statue d'Esculape. L'*État général* dit que ce buste est « sans doute un ouvrage de Berthelot ». V. page 130.

[2] Le *Citoyen français*, du 22 vendémiaire an IX, rend compte de la mission confiée à Visconti et Dufourny. Appendice, page 148.

[3] Lettre du ministre de l'intérieur du 24 germinal an IX. *Archives du Louvre.*

[4] Zacharie Pellagot, charpentier patenté, domicilié à Paris.

[5] *Archives du Louvre.* Décharge donnée à Pellagot par le fondé de pouvoirs des demoiselles Richelieu.

parmi les meilleurs et les mieux conservés, furent exposés au Musée Napoléon [1], à côté des « antiquités, peintures, dessins et autres objets curieux conquis par la grande armée dans les années 1806 et 1807 ». La table fut portée à la Bibliothèque; elle y était encore en 1835.

Aujourd'hui, les peintures de Richelieu sont placées dans la salle des primitifs Italiens [2], les marbres dans la salle des Antiques et la table dans la galerie d'Apollon; c'est la première en entrant par le vestibule. Parmi les marbres, nous signalerons deux groupes d'*Aphrodite et Éros*, le *Mercure* dit de Richelieu, une *Femme en Junon*, *Apollon*, *Artémis-Soteira*, deux *Termes d'Hercule* et deux de *Mercure*, *Esculape et Agathodémon*, *Antinoüs*, *Silvain* dit *Vertumne*, *Hermès Enagonios*, une tête de *Pallas*, *Rome* (buste), *Femme victorieuse*, etc. [3].

Rentré en France (1801), le duc de Richelieu reprit possession de ses biens. Mais ni lui ni ses sœurs n'étaient assez riches pour conserver leur domaine du Poitou; il fallut vendre, et le duc eut, dit-on, le triste courage d'imposer aux acquéreurs la condition de raser le château. La

[1] *Catalogue* des 18 brumaire et 25 thermidor an IX.

[2] Nos 252, 253, 154, 155, 429.

[3] Nos 151, 154, 177, 45, 77, 93, 25-28, 400, 533, 193, 122, 469, 484, etc. — *Catal.* de 1869.

démolition commençait à peine lorsque l'Empereur, qui avait la pensée de donner Richelieu en apanage à l'un de ses compagnons d'armes, « envoya un commissaire-ingénieur pour examiner les dégâts déjà commis et la possibilité de les réparer. L'ingénieur conclut à une dépense très-considérable, et l'Empereur, effrayé de la somme, renonça à son projet[1]. »

C'en était fait du « magnifique château de Richelieu ». La bande noire commence sa besogne : les toitures sont éventrées, les fenêtres descellées, les plafonds et les cheminées dépecés, les murs arrachés pierre à pierre; les belles serrures au chiffre du cardinal vont à la ferraille, les boiseries sont brûlées pour en retirer l'or; les tapisseries morcelées, déchiquetées, disparaissent chez les paysans du voisinage; on retrouve encore çà et là des lambeaux portant les trois chevrons brisés de Richelieu. Les statues et les bustes, disloqués par le temps, démontés sans précaution, jonchent le sol de la cour d'honneur, convertie en chantier de démolition. Le château est mis en coupe réglée, et pendant près d'un demi-siècle ses nobles débris serviront à construire des maisons, des usines et des sucreries de betteraves.

[1] *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1836, vol. II, p. 140.

En 1824, M. Pilté-Grenet, d'Orléans, devenu propriétaire de Richelieu, donna au Musée d'Orléans [1] vingt-huit tableaux provenant du château. C'étaient : le *Baptême de Notre-Seigneur*, par Ph. de Champaigne; — le *Prophète Nathan* de Crespi; — les *Quatre Éléments*, excellente composition de Claude Deruet [2], avec le *Triomphe de Henri IV* et une *Allégorie* du même artiste; — les *Quatre Évangélistes* et les *Quatre Docteurs* de Fréminet, placés jadis dans la coupole du grand salon; — la *Cène*, *Saint François aux stigmates*, la *Reine de Saba*; — les portraits de *mademoiselle du Maine*, d'un *personnage* du temps de Louis XIII, de la *princesse de Guise en Diane*, d'*Antoine*, de *Jean* et de *François Duplessis*, d'*Anne-Marguerite d'Acigné*, de *Catherine de Noailles*, d'*Élisabeth de Lorraine*. Toutes ces peintures sont restées au Musée d'Orléans [3].

Le même Musée possède le *Serpent d'airain* de Luca Cambiaso, qui fait partie d'une série de quatre compositions du maître; les trois autres, le *Frappement du rocher*, les *Israélites mangeant des cailles* (cités par Vignier [4]) et le *Veau d'or*,

[1] Inauguré en 1825.

[2] Voir à ce sujet le travail de MM. A. de Montaiglon et Ph. de Chennevières, *Peintres provinciaux*, II, 305.

[3] *Catalogue du Musée d'Orléans*, par M. Marcille, 1876, p 318.

[4] P. 135-136.

appartiennent à madame veuve Luzarche, au château de Monrepos, près Tours [1].

Le Musée de Tours a recueilli le *Triomphe de Bacchus*, la *Fête du dieu Pan* et la *Fête de Silène*, peintures dans la manière du Poussin, mais « assez grossières, molles et très-repeintes [2] ». Les *Quatre Évangélistes*, d'après le Valentin, les portraits de *Michel-Ange*, de *Titien*, du *Corrége*, du *Caravage*, du *Guerchin*, de *Simon Vouet* et de *Ch. Meslin de Lorraine*, quelques copies d'après Raphaël, Titien et le Caravage, mentionnées par Dufourny et Vignier [3], doivent avoir la même origine.

Enfin, le Musée de Versailles est venu à son tour prendre sa part des dépouilles. On se rappelle la galerie de Richelieu et les vingt tableaux des conquêtes de Louis XIII sous le ministère du cardinal [4]; Versailles en a douze : la *Prise de la Rochelle*, l'*Ile de Rhé*, le *Pas de Suze*, la *Prise de Privas*, la *Réduction de Montauban*, la *Réduction de Nîmes*, la *Prise de Pignerol*, le *Combat de Carignan*, *Casal secouru*, *Défaite de Montmorency*, la *Prise de Corbie* et la *Bataille d'Aveins*. Ces tableaux se trouvent au rez-de-

[1] Note de M. le comte Clément DE RIS.

[2] *Notice sommaire des tableaux du Musée de Tours*, 1881, nos 255-57.

[3] *Id.* Nos 163-166, 432-438, 201-204, 211, 288, 291, 294, etc. Voir l'Appendice, page 147.

[4] VIGNIER, p. 101 et suiv.

chaussée du Musée, salles 29 et 30[1]. A quelle époque et comment sont-ils entrés à Versailles? Personne n'a pu me le dire; en 1800, ils n'avaient pas encore quitté Richelieu.

Paris, Orléans, Tours et Versailles avaient prélevé le meilleur de la collection, mais la provision était loin d'être épuisée. Au mois de septembre 1835, Thibaudeau l'aîné, membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, visita les ruines de Richelieu. Le château était complétement rasé, le sol passé au labour et mis en culture; la porte d'entrée de la cour restait encore debout avec une partie des communs. Dans le corps de logis de droite, le propriétaire (M. Boutron) avait ménagé des appartements pour lui et un logement pour le concierge. « Ces appartements, écrit Thibaudeau[2], sont décorés d'alcôves dorées provenant du château et de plus de deux cents tableaux, dont la plupart viennent des plafonds, et des portraits de famille, plaqués le long des murs, amoncelés par terre sans aucun ordre. On ne trouve point d'acquéreurs, parce que ces tableaux sont faits pour être vus à vingt pieds

[1] Nos du *Catalogue Soulié :* 608, 607, 609, 610, 612, 611, 613, 614, 593, 615, 616, 594. Je dois ces renseignements à M. le comte Clément de Ris, administrateur du Musée de Versailles.

[2] A la suite de cette visite, Thibaudeau adressa un rapport à la Société des antiquaires de l'Ouest, qui n'a jamais été imprimé. Voir Appendice, page 149.

d'élévation. Ils sont de grands maîtres du temps; on n'y voit point de médiocrités. » Et notre voyageur énumère un grand nombre de ces tableaux [1], presque tous catalogués dans le *Guide Vignier*. La liste est-elle bien exacte, et Thibaudeau a-t-il fidèlement contrôlé ses notes? On peut en douter, en voyant sur sa liste les *Quatre Éléments* de Deruet, par exemple, et le portrait de *François Duplessis*, qui, depuis onze ans, n'étaient plus à Richelieu et faisaient partie du Musée d'Orléans. Quoi qu'il en soit, un nombre considérable de tableaux existait encore à cette époque dans les communs du château; malheureusement nous ne possédons aucun renseignement sur leur histoire; ils ont disparu sans laisser de trace.

Quant aux bustes, aux vases et aux statues, la plupart sont détruits. Quelques-uns, rajustés tant bien que mal, décorent les parcs et les jardins des environs [2]; un petit nombre a échappé au naufrage sans trop d'avaries. Voici ce que je sais de leurs aventures :

La belle statue d'*Auguste*, du grand salon [3], est en Allemagne. Transportée à la Malmaison [4],

[1] Appendice, page 150.

[2] On voit encore à la Roche-Rigault, près Loudun, chez M. Maulion, deux bustes de pierre des jardins de Richelieu.

[3] Vignier, p. 139. — *Gazette des Beaux-Arts*, XVII, 476; nº 22 du Catalogue Pourtalès.

[4] Ce qui restait du cabinet de la Malmaison, après la mort de l'impératrice Joséphine, fut acheté par M. Durand, qui vendit au Roi, en

acquise par le comte de Pourtalès, qui l'avait fait placer dans une niche à l'entrée de son hôtel, rue Tronchet, la statue fut vendue en 1864 et achetée par le Musée de Berlin.

Deux vases de marbre blanc, tirés du parc de Richelieu, servent à décorer le pont de Tours. Le Musée de la ville possède encore les bustes en marbre d'*Hercule*, de *Pyrrhus*, de *Démosthène*, de *Scipion*, et le buste d'un *personnage inconnu* en pourpoint et en manteau [1].

La *Renommée* de Berthelot n'avait pas changé de place il y a quarante ans. Portée au château de Boissy, dit-on, elle en serait sortie, en décembre 1854, pour traverser l'hôtel Drouot. J'ignore ce qu'elle est devenue [2].

Le torse de *Louis XIII* en dieu Mars, renversé par les révolutionnaires, gisait encore sur le sol en 1844, parmi les débris de pierres, de colonnes et de statues. La Commission des antiquaires de l'Ouest en fit alors l'acquisition [3]. Plus tard, on découvrit la tête du « tyran » qui servait de con-

1824, les peintures antiques, les vases et quelques bronzes, et au comte de Pourtalès, les marbres, les bijoux et quatorze bronzes de premier choix.

[1] Nos 507, 509, 510, 511 et 524 de la *Notice sommaire*. — VIGNIER, p. 141, 108 et 17.

[2] Louvre, *Cat.*, no 164. — *Revue des Sociétés savantes*, 6e série, III, 1876, p. 332, article de M. CHABOUILLET à propos d'un Mémoire de M. Ch. BRAQUEHAYE.

[3] *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1844 : Rapports de M. DE CHERGÉ et de M. JEANNEL.

tre-poids à un tournebroche. Cet excellent morceau de sculpture, qui porte les lettres GB, initiales de Guillaume Berthelot, appartient au Musée lapidaire de Poitiers, avec trois têtes de marbre de la même provenance.

Une quinzaine de statues, en assez mauvais état, sont placées dans le parc de la Mauvoisinière[1] à M. le marquis de Gibot : un *Jupiter* tenant la foudre, un *Mars*, deux *Dames romaines* (ces quatre figures seraient, dit-on, des antiques, ainsi qu'un buste de *Vitellius* sur la façade du château), un *Empereur romain*, une *Vénus à la coquille*, une *Vénus de Médicis*, deux autres *Vénus* et quelques personnages inconnus. Ces statues faisaient partie d'un lot de vingt figures de marbre achetées sur place, lors de la démolition du château, par un architecte, M. Suet, qui les amena par bateau jusqu'à Nantes et les installa dans une petite propriété qu'il possédait aux portes de la ville. A sa mort, une partie du lot, promenée de mains en mains, finit par échoir à un sculpteur d'Angers, M. Chapeau, qui la revendit, en 1860, à M. le marquis de Gibot, pour quatre mille francs. Le reste, composé de cinq ou six figures entièrement nues, n'avait pas trouvé acquéreur; en 1862, on les offrit à la

[1] Commune de Bourrillé (Maine-et-Loire).



Louis XIII

Par Guillaume Berthelot.

Fragment de la statue conservé au Musée de Poitiers.

Société archéologique de Nantes, qui semblait disposée à faire l'acquisition; mais où les mettre décemment? Au Jardin des plantes, ou au Musée? On hésitait, et puis on n'était pas d'accord sur le prix. Bref, le propriétaire trouva moyen de placer ses nudités ailleurs. On ne sait ce qu'elles sont devenues[1].

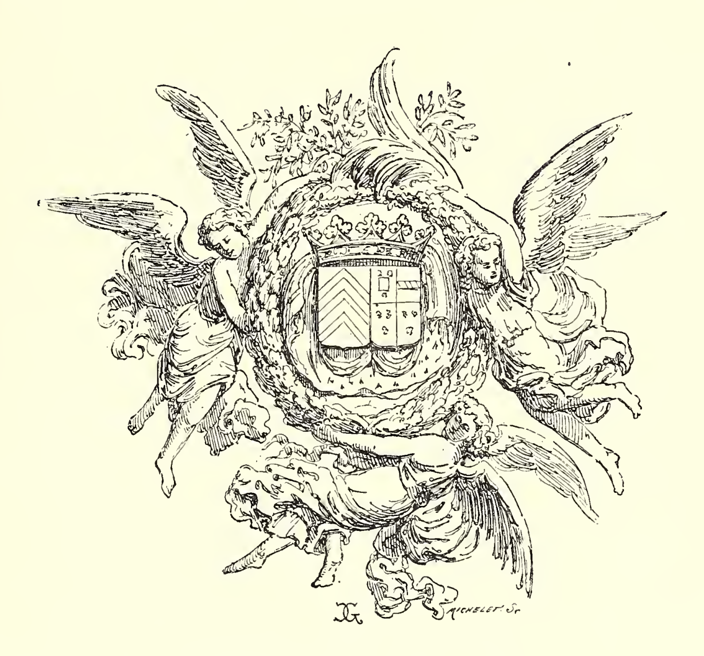
En 1844, la démolition, commencée depuis près de quarante ans, durait toujours. Le propriétaire débitait encore les restes du château en détail, « le pavé à quatre francs la toise, et la pierre de taille à quatre sous le pied[2] ». Aujourd'hui, on ne démolit plus; le chef-d'œuvre de Le Mercier a disparu de fond en comble, la carrière de marbre, de pierres et de statues est épuisée[3].

[1] Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. le marquis DE VILLOUTREYS, que je tiens à remercier ici de son bienveillant concours.

[2] *Bulletin des antiq. de l'Ouest*, 1844. Rapport de M. JEANNEL. « Aujourd'hui, vous verrez le nouveau propriétaire, madame Chapin. Cette vieille, encore alerte et ingambe, est comme un insecte rongeant un cadavre. Elle vous vendra du pavé à 4 francs la toise et de la pierre de taille à 4 sous le pied. Nous lui demandions si elle allait démolir encore. — Il faut bien, on va bâtir à Richelieu. — Elle tient à honneur qu'on n'aille pas à une autre carrière que la sienne. »

[3] Il reste une petite portion des communs. M. Heine, banquier à Paris, beau-père du dernier duc de Richelieu mort récemment, a entrepris de reconstituer l'ancien domaine; il a déjà racheté 230 hectares dans le grand parc, 120 hectares y attenant, entourés de murs, et 200 hectares en dehors. (Note de M. FROGER, de Richelieu.)

APPENDICES



Armoiries du duc de Richelieu,
par Jean Marot.

Appendice A

Lettre du chargé d'affaires des demoiselles de Richelieu à Visconti et Dufourny.

(Bibl. nat., mss. fr. 13564.)

Paris, le 5. Complémentaire an 8.

Citoyens,

Permettés que comme chargé des affaires des Dlles Richelieu, je vous entretienne de l'objet de la mission dont vous êtes chargés par le Gouvernement à Richelieu, je n'ai appris qu'hier cette mission et que vous étiés déjà partis, sans quoi j'aurois eû l'honneur d'aller vous voir.

Faute de connoître en ce moment d'une maniere exacte l'objet ou le motif de votre mission, je risque de vous parler sans conséquence, mais j'ai pensé qu'il devoit convenir de vous observer que depuis longtemps les droits de *propriété* des Dlles Richelieu dans la terre de ce nom et à plus forte raison dans le mobilier sont reconnus, et que pour procéder au partage avec la République comme exerçant les droits de leur père, on n'attend ici qu'après la terminaison de l'estimation commencée depuis plusieurs mois de la terre de Richelieu, des Bustes, Statues, Tableaux, mobilier meublant, etc.; cette reconnoissance avoit eû lieu dès le mois de ventose an 3me (février 1795), depuis on fit un pas retrograde en les méconnoissant, en les mettant en question, mais le gouvernement les a definitivement confirmés le 17 ventose dernier par un arrêté dont l'estimation actuelle n'est que l'exécution.

Ainsi, Citoyens, vous sentirés sur le champ que si vôtre

mission a pour objet comme on me l'a dit de faire transporter à Paris les objets d'arts si précieux qui sont a Richelieu, ce ne peut être que du consentement des D[lles] Richelieu et après une estimation préalable pour que la valeur en entre dans le partage à faire incessamment. Or pour le consentement, il ne sera certainement pas refusé, mais je dois le subordonner a deux choses. La 1[ere] est l'estimation qu'on fera des objets d'arts, la seconde, est la quantité qu'on en destinera au gouvernement. Je ne doute pas, Citoyens, d'après la réputation que vous avés à juste titre de justice comme de connoissances extraordinaires, les D[lles] Richelieu ne s'applaudissent de l'influence que vous devés naturellement avoir sur l'estimation que doivent faire de tous ces objets les experts qui opèrent en ce moment, et qu'elles ayent sujet d'etre satisfaites du choix que vous ferés pour le compte du Gouvernement. Permettés que sous ces deux points de vue je vous adresse ci joint l'expédition que je reprendrai de vos mains à votre retour, de l'estimation faite l'an dernier de concert avec les C[res] Brea et Naigeon, des bustes et statues de la famille Richelieu qui se trouvoient à Paris.

Je vous observerai maintenant qu'outre les statues qui sont, dit-on, l'objet principal de votre mission, il y a la table de marbre qui doit attirer votre attention. Qu'il y a aussi des Bustes et des Tableaux qu'on dit d'un grand prix, et qu'enfin, il y a des tableaux (17) et 8 bustes superbes, notamment celui de Pyrhus qui sont deposés au musée de Tours, où ils ont eté transportés de Richelieu. Ils doivent comme les autres objets entrer dans l'estimation qu'on fait a present. Et je ne doute pas que vous les visitiés, ni ne les mettiés au nombre des objets a conserver par le gouvernement, si vous les en jugés susceptibles soit pour Paris soit pour Tours.

J'ai l'honneur d'être avec Considération votre Concitoyen.

DELAMARE,

Rue Montmartre, n° 83.

Appendice B

(Archives du Louvre.)

État général des statues et bustes, tant antiques que modernes, du château de Richelieu, avec leur estimation et prisée, dressé le 4 vendémiaire an IX par les citoyens Visconti et Dufourny, Commissaires du Gouvernement.

Nota. — Les articles de cet état qui sont marqués d'un M en marge sont ceux qui ont été désignés pour le Musée central.

N° du Plan.	*Extérieur du château.*	Prisée.
1	Buste de Titus, bronze moderne plus fort que nature.	150 fr.
2	La Renommée, figure en bronze de grandeur naturelle, bon ouvrage de Berthelot.	2500
3	Jupiter, le torse et la tête antiques.	300
4	Mars, le torse seul est antique.	200
5	Buste de Trajan couronné de chêne, bronze moderne plus fort que nature.	150
6	Vénus tenant une coquille, copie de l'antique conservée.	300
	Au dessus, le buste d'un Romain.	40
7	Bacchus, ouvrage moderne, stile florentin, en bon état.	400
	Au dessus, un buste avec tête romaine.	40
	Total.	4080 fr.

N° du plan.		Prisée.
	Suite de l'autre part, cy.	4080 fr.
8	Apollon Sauroctone, la tête, les bras et plusieurs parties des jambes sont modernes.	300
	Au dessus, un buste d'homme cuirassé moderne.	20
9	Bacchus, le torse seul est antique.	300
	Au dessus, un buste impérial moderne.	20
M 10	Hercule debout appuyé sur sa massue, avec la peau de lion sur les épaules, la tête est d'un beau caractère et la majeure partie du corps est antique.	1000
11	A gauche, le buste d'un personnage romain.	30
12	A droite, un buste impérial, copie moderne.	30
13	Tête d'Apollon antique, très maltraitée.	50
14	Buste avec tête antique, portrait de personnage grec.	100
15	Autre buste avec tête antique, portrait grec.	100
16	Apollon Pithien, statue dont le torse seul est antique.	250
	Au dessus, buste, avec tête antique, portrait de personnage grec.	100
	Dans la cour du château. A gauche en entrant, à côté de la porte.	
17	Apollon portant le carquois sur l'épaule, tête antique, mais qui n'est pas la sienne.	400
M 18	Terme de Mercure, demi-figure terminée en gaine, le torse et la gaine sont an-	
	Total.	6780 fr.

Nº du plan.		Prisée.
—		—
	Suite de l'autre part, cy.	6780 fr.
	tiques et d'un seul bloc, la tête seule et les bras sont modernes.	200
19	Flore, ou plutôt la Victoire restaurée en Flore, la tête et le torse antiques, les bras modernes.	300
M 20	Terme d'Hercule, demi-figure terminée en gaine, d'un seul bloc et entièrement antique, de marbre Cipolla.	300
21	Matrone drapée avec tête de portrait très endommagée.	150
	Au dessus, un buste de Tibère antique, mais maltraité.	60
M 22	Décius Claudius Albinus, statue nue en mauvais état, la tête seule assez bien conservée présente le rare portrait de Cl. Albinus.	200
	Au dessous, buste d'homme inconnu, copie moderne.	30
23	Statue de femme drapée avec une tête antique de Poppée, femme de Néron.	250
	Au dessous, buste de femme, copie moderne.	30
24	Alexandre, figure nue, partie de la tête et le torse sont antiques.	250
	Au dessous, buste de jeune homme, portrait.	40
25	Vénus, copie antique de la Vénus de Gnide, la tête et le torse sont antiques.	300
	Au dessous, buste de dame romaine, portrait.	
M 26	Statue dans le costume d'Esculape; la plus grande partie du torse est antique, et la tête, qui est celle de la statue,	
	TOTAL.	8890 fr.

N° du plan.		Prisée.
	Suite de l'autre part, cy.	8890 fr.
	paraît être le portrait de quelque célèbre médecin représenté en Esculape.	1000
	Au dessous, buste en marbre et bien exécuté de Jacques le Mercier, Architecte du Château de Richelieu; c'est sans doute un ouvrage de Berthelct, qui avait aussi fait pour ce château une statue pédestre en marbre du roi Louis XIII, qui a été renversée pendant la révolution et dont les fragments se voient encore dans la cour.	150
M 27	Statue de matrone drapée, exécutée en marbre blanc rayé de veines bleuâtres, la tête, antique, est rapportée et paraît être celle d'une Junon.	400
	Au dessous, buste de Julia Mammea, tête antique.	50
28	Domitien en Jupiter, tête douteuse, jambes modernes.	300
	Au dessous, buste d'une jeune femme, la tête seule antique.	40
29	Statue de Matrone, les bras ouverts dans l'attitude de suppliante; la tête est antique, mais rapportée.	200
	Au dessous, buste portrait.	20
M 30	Bacchus nud et son génie, groupe de l'école Florentine, bien conservé.	1500
	Au dessous, buste de femme, la tête seule est antique.	40
31	Junon voilée, la tête médiocre.	200
	Au dessous, buste de jeune femme.	40
M 32	Antinoüs, sous la figure d'Aristée, Dieu des Agriculteurs et des bergers, statue	
	TOTAL.	12830 fr.

N° du plan.		Prisée.
—		—
	Suite de l'autre part, cy.	12830 fr.
	entièrement antique, excepté les avant bras, qui sont restaurés.	2500
	Au dessous, buste de marbre africain avec tête de jeune femme.	40
33	Vénus Marine mal conservée.	250
	Au dessous, buste portrait d'un Romain.	40
34	Jeune homme nud, restauré en Méléagre.	250
	Au dessous, buste avec une tête ressemblante à Pompée.	50
35	Statue impériale cuirassée, avec tête ressemblante à Drusus.	300
M	Au dessus, buste d'Ælius César, successeur d'Adrien.	100
36	Autre statue impériale, avec tête antique ressemblante à Claude.	300
M	Au dessus, buste avec tête d'un jeune Athlète, d'une bonne conservation.	150
37	Mars, la tête moderne, le torse seul est antique.	250
	Au dessous, buste portrait romain.	40
38	Vénus de Gnide, le torse seul est antique.	300
	Au dessous, buste portrait romain, avec barbe.	40
M 39	Statue de jeune homme restaurée en Mercure, la tête est antique, ainsi que le torse jusqu'au dessous des genoux.	1500
	Au dessous, buste antique en albâtre fleuri, avec une tête de dame romaine.	50
40	Apollon Sauroctone, le torse seul est antique.	200
	Au dessous, buste de Vitellius, copie moderne.	20
	TOTAL.	19210 fr

N° du plan.		Prisée.
	Suite de l'autre part, cy.	19210 fr.
41	Vénus Anadiomène, le torse et les deux bras sont antiques; la tête et l'amour sur le dauphin sont modernes.	300
	Au dessous, buste de dame romaine.	40
42	Statue de Mercure, le torse seul antique, la tête manque.	200
	Au dessous, buste dont la tête antique ressemble à Antinoüs.	30
43	Statue de femme drapée en marbre grec veiné, la tête, qui est le portrait de Julie, femme de Titus, est antique, mais rapportée et retouchée.	350
M	Au dessous, buste en albâtre avec la tête de Julia Paula, femme d'Héliogabale.	150
44	Mars, la tête et les extrémités modernes, le torse seul antique.	150
	Au dessous, buste avec tête d'un Romain.	40
M 45	Statue votive d'une Matrone romaine, les mains élevées dans l'attitude de la prière, entièrement antique.	1000
	Au dessous, buste, copie de celui de Théophraste.	40
46	Statue de jeune homme nud, avec une tête antique ressemblant à Othon.	250
	Au dessous, buste de femme, copie moderne.	30
M 47	Autre statue votive d'une Matrone romaine, tenant son fils dans ses bras, le tout antique et sans restauration.	1000
	Au dessous, buste d'un jeune homme, copie moderne.	30
48	Néron nud sous la forme de Mars, la	
	TOTAL.	22820 fr.

N° du plan.		Prisée.
	Suite de l'autre part, cy.	22820 fr.
	tête et le torse sont antiques, mais médiocres et retouchés.	400
	Au dessous, buste d'une jeune femme, copie.	30
49	Uranie en marbre veiné, la tête et la figure sont antiques, mais retouchées, les bras sont modernes.	350
M	Au dessous, buste avec tête bien conservée de Crispine, femme de l'empereur Commode.	150
50	Statue en toge, sculpture médiocre, tête moderne.	200
	Au dessus, buste avec tête d'un jeune Romain.	50
M 51	Terme d'Hercule, demi figure terminée en gaine d'un seul bloc de marbre penthélique et entièrement antique.	300
52	Matrone romaine dans la pose et l'attitude de la muse Polymnie, sculpture médiocre.	150
M 53	Terme de Mercure, demi figure terminée en gaine, le torse et la gaine sont antiques et d'un seul bloc de marbre penthélique; la tête et les bras sont modernes.	200
M 54	Vénus drapée jusqu'à la ceinture, tenant l'Amour dans ses bras, groupe en marbre de Paros bien conservé, à l'exception de la tête et des bras, qui sont modernes.	1800
	Total.	26450 fr.

Nº du plan.		Prisée.
	Suite de l'autre part, cy.	26450 fr.
	Dans les appartements. Au bas de l'escalier.	
	Statue de femme drapée, plus forte que nature, tête moderne.	200
	Autre statue de femme drapée idem.	200
	Autre idem.	200
	Autre idem ; ces 4 statues sont de mauvaise exécution.	200
	Au haut de l'escalier.	
M	Une tête de Méduse sculptée de face en bas relief et de belle manière.	100
	Statue de jeune Néron, restaurée en cocher de cirque, le torse et le masque antiques, proportion de 5 pieds.	200
M	Statue de Déesse restaurée en Junon, même proportion.	1000
M	Apollon presque tout antique, la tête l'est aussi, mais est rapportée; 5 pieds environ de proportion.	800
	Tête de Trajan couronnée, sculptée de bas relief.	30
	Tête d'Adrien couronnée, sculptée de bas relief, la majeure partie de ces deux médaillons est moderne.	30
	Statue de jeune homme en chlamyde, la tête et les mains sont modernes, proportion de 5 pieds.	150
M	Diane, figure de même proportion, la tête paraît rapportée, 5 pieds.	600
	Paris, figure très restaurée.	200
	TOTAL.	30360 fr.

N° du plan.		Prisée.
	Suite de l'autre part, cy.	30360 fr.
M	Tête de Méduse sculptée de face en bas relief.	100
	Grande galerie, côté gauche.	
	Uranie, statue plus forte que nature, retouchée.	400
M	Buste de Minerve de bon style et conservé.	300
M	Buste de Vénus, la tête antique est en bon état.	100
	Buste de Matrone romaine en partie antique.	40
	Buste de femme inconnue.	30
	Autre d'une jeune Romaine.	30
M	Autre de Matrone romaine, avec la coëffure en usage au deuxième siècle.	120
	Autre avec une tête barbue.	20
	Autre de Cléopatre, mauvais ouvrage moderne.	15
	Autre de femme inconnue, moderne.	15
	Statue de Bacchus debout tenant une coupe.	300
M	Vénus drapée ayant à ses côtés Cupidon debout; groupe sur la plinthe duquel on lit l'inscription suivante : **ΠΡΑΞΙΤΕΛΗΣ ΕΠΟΙΗCΕΝ**; le tout d'une belle conservation, à l'exception de la main droite, qui est moderne.	3000
	Grande galerie, côté droit.	
M	Buste avec tête ressemblant à Marius.	100
M	Autre avec tête antique de Matrone romaine.	80
	TOTAL.	35010 fr.

N° du plan.		Prisée.
	Suite de l'autre part, cy.	35010 fr.
M	Autre avec tête antique de Rome en Amazone.	160
	Autre avec tête de Romain inconnu.	50
M	Autre avec tête de Dame romaine inconnue, ayant une Victoire sculptée sur sa tunique.	100
	Autre avec tête d'un personnage romain inconnu.	40
	Autre avec tête d'homme inconnu.	40
	Autre avec une tête ressemblant à Commode.	40
	Petit buste d'Hercule, qui était ci-devant dans le cabinet du Roi.	20
	Statue d'Apollon Lycien, plus grande que nature; le torse et la tête sont antiques.	500
	Salon au-dessus de la chapelle.	
M	Buste de Puppienus avec la draperie d'albâtre oriental.	300
M	Buste de Gordien le père, draperie d'albâtre oriental.	300
M	Buste d'Elagabale avec la cuirasse d'albâtre fleuri et Méduse en bronze.	300
M	Buste de Leodamas, orateur athénien, draperie d'albâtre fleuri.	300
	Cabinet du Roi.	
M	Esculape et Thelesphore, petit groupe de 2 pieds de proportion.	100
M	Vertumne de 2 pieds de proportion, rompu en plusieurs morceaux.	80
	Total.	37340 fr.

N° du plan.		Prisée.
	Suite de l'autre part, cy.	37340 fr.
M	Une table en pierres fines de rapport dite mosaïque de Florence, ayant 6 pieds de long sur 4 de large.	3000
M	Vingt fragments de statues en marbre grec propres aux restaurations, déposés dans une des basses cours.	500
	Au Musée de Tours.	
	Buste avec tête d'Hercule très endommagée.	40
	Buste de Septime Sévère, retouché.	50
	Buste de Démosthènes, fruste, le nez restauré, draperie d'albâtre.	100
M	Buste de Mercure, le nez seul restauré.	150
	Tête de nymphe endormie, restaurée; le buste est moderne.	80
M	Tête de Diane en marbre de Paros, conservée, à l'exception du nez.	100
M	Buste en albâtre avec la tête d'un jeune homme ceinte d'un bandeau; le masque est antique, le reste bien restauré.	80
	Tête d'un guerrier avec un casque orné de deux plumes et d'un roseau, l'exécution en est médiocre.	60
	TOTAL GÉNÉRAL.	41500 fr.

Signé :

L. DU FOURNY,
Commissaire du Gouvernement.

Appendice C

(Archives du Louvre.)

Inventaire des tableaux, statues, bustes et fragments antiques extraits du château de Richelieu en Poitou, actuellement departement d'Indre-et-Loire; de Tours, même département, et du château de Ménars, près Blois[1]. *Ces divers objets déposés le 26 messidor au Musée central des Arts par le citoyen Pellagot, charpentier, chargé par le Ministre de l'Intérieur d'en opérer le transport.*

TABLEAUX

Andrea Manteigna :

Le Parnasse.

A gauche, on voit Apollon assis, faisant danser au son de sa lyre le chœur des Muses; à droite, Mercure tenant le cheval Pégase; au centre de la composition et au sommet du Mont, Mars, Vénus et l'Amour, et dans le lointain, Vulcain dans sa forge, menaçant son rival heureux.

Minerve chassant les vices.

Minerve, le casque en tête, la lance en main et précédée de la Chasteté figurée par Diane, et par la Science, repré-

[1] Nous avons retranché de cet inventaire ce qui ne provenait pas du château de Richelieu.

sentée par une femme tenant un flambeau, chasse devant elle et poursuit les vices; la Luxure aux pieds de Satyre; l'Oisiveté et l'Inertie enfoncées dans un bourbier; la Fraude, la Malice et l'Ivrognerie : enfin l'Ignorance couronnée qu'emportent l'Ingratitude et l'Avarice.

Dans les airs, on aperçoit la Justice et les Vertus.

Le peintre a placé sur le devant, à gauche, Daphné métamorphosée en laurier, autour du tronc duquel on lit cette inscription sur une bandelette :

« Agite, Pellite Sedibus nostris fœda hæc Viciorum
« monstra, virtutum Cœlitus ad nos redeuntium divæ
« Comites. »

Ces deux tableaux, peints sur toile, portent chacun 4 pieds 5 pouces de hauteur sur 5 pieds 10 pouces de largeur; ils sont assez bien conservés.

Lorenzo Costa

L'Amour heureux.

Dans une île délicieuse, on voit Vénus couronnant une jeune princesse; des poëtes sur la lyre chantent son bonheur, et sur le devant des Vertus et autres figures allégoriques.

Ce tableau, peint sur toile, est signé L. COSTA F. Il est couvert de repeints et très-écaillé, il est nécessaire à la collection du Musée, qui n'en possédait aucun.

Il a les mêmes dimensions que les précédents.

L'Ile de Vénus.

Mercure en défend l'entrée à la Jalousie et à la Discorde, qui voudraient troubler les délices que goûtent les amants,

Ce tableau, peint sur toile, est intéressant comme composition; il a été totalement repeint à gauche. Mêmes dimensions.

P. Pérugin

Le Combat de l'Amour et de la Chasteté.

Ce tableau, peint à gouache et sur toile, a les mêmes dimensions que les précédents. Ils étaient tous placés dans le cabinet du Roi à Richelieu et avaient été agrandis pour remplir les panneaux de l'appartement.

STATUES

Un groupe représentant Vénus drapée, ayant à ses côtés Cupidon debout, sur la tête duquel elle appuie la main gauche; le tout d'une belle conservation, à l'exception de la main droite, qui est restaurée : la tête de la déesse paraît être un portrait. Sur la plinthe on lit l'inscription antique : **ΠΡΑΣΙΤΕΛΗΞ ΕΠΟΙΗΣΕΝ**, *Praxitèles la fit*, quoiqu'il y ait lieu de croire que ce groupe n'est pas de ce célèbre artiste. Cependant on peut conjecturer avec fondement que c'est une copie antique de la *Vénus drapée* que Pline (lib. XXXVI, IV) met au nombre des meilleurs ouvrages de Praxitèles, et que les habitants de Cos préférèrent, à cause de sa décence, à celle de Gnide, qui était nue. Sous ce rapport, ce morceau est très-précieux, parce qu'il donne l'idée d'un ouvrage d'un des premiers statuaires de l'antiquité que l'on croyait entièrement perdu.

Antinoüs, statue. Elle représente ce jeune favori d'Adrien sous la figure et avec les emblèmes d'Aristée, dieu des agriculteurs et des bergers. Il est debout; en tête le chapeau rond thessalien et sur l'épaule droite une espèce de pioche ou de hoyau. Son habit est celui des paysans de la Grèce. Cette statue, de très-bon style, est recommandable aussi

par son intégrité, la tête n'ayant point été séparée du tronc et la plupart des attributs étant antiques.

Jeune homme nu, à longue chevelure, telle que la portent ordinairement Apollon ou Adonis. Les ailes qu'on voit à la tête ont été ajoutées lors de la restauration, pour en faire un Mercure. La tête et le torse, qui sont antiques jusqu'au-dessous des genoux, sont d'un bon style et bien conservés.

Groupe en marbre de Paros représentant *Vénus et l'Amour*. La déesse est nue jusqu'à la ceinture, une draperie couvre la partie inférieure; elle tient l'Amour dans ses bras. Le tout est bien conservé, à l'exception de la tête et des bras, qui sont modernes.

Hercule debout, appuyé sur sa massue. Une peau de lion couvre ses épaules; la tête est bien conservée, d'un beau caractère, ainsi que le corps, dont la plus grande partie est antique.

Statue de Déesse, restaurée en Junon. Le parti de la draperie et son exécution sont de bon goût; elle a 5 pieds environ de proportion.

Deux statues votives. Elles représentent deux matrones, dont l'une a les bras élevés dans l'attitude de la prière, et l'autre (qui est le pendant de la première) paraît offrir son fils, qu'elle tient dans ses bras, à la divinité dont ces statues ont dû décorer le temple. La singularité du sujet et la parfaite intégrité de ces deux figures les rendent fort intéressantes.

Jeune Apollon nu, de 5 pieds environ de proportion. Autour du tronc qui le soutient est sculpté un serpent. La figure est toute antique, la tête aussi, mais elle a été rapportée.

Statue à demi nue, dans le costume d'Esculape. La plus grande partie du torse est antique, ainsi que la tête, qui est celle de la statue, et paraît être le portrait de quelque célèbre médecin du temps de Marc-Aurèle, époque à laquelle Gallien était regardé comme un nouvel Esculape.

Diane, statue de 5 pieds environ de proportion. Elle est vêtue d'une tunique qui descend jusqu'aux talons et traversée par le baudrier auquel pendait le carquois; la draperie est bien exécutée. La tête, antique, ne paraît pas être celle de la statue.

Statue de Matrone. La tête, antique, est rapportée; tout le reste de la figure, enveloppé dans la draperie, est de ce beau marbre blanc rayé de veines bleuâtres que les Grecs tiraient du mont Hymette, particularité qui donne du prix à cette statue.

Deux grands Termes d'Hercule, demi-figures se terminant en gaînes. Le dieu y est représenté enveloppé dans la chlamyde, il est, ainsi que la gaîne, d'un seul bloc de marbre pentélique et entièrement antique.

Deux Termes de Mercure, pendants des précédents. Ce dieu y est figuré le corps nu, à l'exception du bras gauche, sur lequel retombe la chlamyde. La tête de ces deux Mercure est moderne. La réunion de quatre Termes sculptés exprès pour orner quelque ancien jardin est rare et curieuse.

Bacchus et son génie, groupe de grandeur naturelle, bien conservé, et production originale de l'école florentine.

Esculape et Telesphore, dieu des convalescents, petit groupe de 2 pieds environ de proportion; il est de bon style, et en marbre de Paros, mais les têtes manquent.

Vertumne, dieu des vergers. Même proportion que le précédent. Il porte des fruits dans le pan de sa draperie, rompue en plusieurs morceaux.

BUSTES

Buste de Minerve, avec un casque orné de têtes de bélier, de bon style et bien conservé.

Buste de Vénus. La tête, antique, pourra servir à compléter quelque statue de cette déesse.

Buste de Rome en Amazone. La Louve et Rémus et Romulus sont sculptés sur son casque.

Buste avec la tête d'Ælius César, successeur d'Adrien.

Buste, avec tête bien conservée, de *Crispine,* femme de l'empereur Commode.

Buste, avec tête assez rare, de l'empereur *Héliogabale.* Sa cuirasse, en albâtre, est relevée d'ornements en bronze doré.

Buste avec tête de Julia Paula, femme d'Héliogabale. Portrait fort rare; la draperie est en albâtre.

Buste avec une tête ressemblant à Gordien l'Africain le père; la chlamyde est en albâtre.

Buste en albâtre avec tête de l'empereur Puppiénus, fort belle et très-rare.

Buste en albâtre fleuri avec tête antique de Léodamas, orateur athénien.

Trois bustes avec têtes antiques. Portraits de personnages grecs.

Buste avec tête d'un jeune athlète, d'une belle conservation.

Buste avec tête romaine ressemblant aux prétendus portraits de Marius.

Buste de Matrone inconnue avec la coiffure en usage au deuxième siècle de l'ère vulgaire.

Autre buste avec tête de Matrone.

Buste de femme inconnue ayant sur sa tunique une Victoire brodée, particularité qui rend recommandable cette sculpture du troisième siècle.

Deux têtes de Méduse de bas-relief, vues de face.

Une très-belle table en pierres fines de rapport, ou *Mosaïque dite de Florence*, ayant 6 pieds de long sur 4 de large. Au centre est un compartiment ovale d'un pied sur un pied et demi, rempli par une agate orientale; la bordure est en vert antique, et les pierres qui la composent sont généralement de très-belle qualité.

TOURS

Buste de Mercure. La tête est antique et de style grec, le nez seul est restauré.

Buste de Diane. La tête, antique, est en marbre de

Paros et bien conservée, à l'exception du nez, qui est moderne.

Buste en albâtre avec la tête d'un jeune homme ceinte d'un bandeau ; ce qui en reste d'antique est de très-bon style, le reste est bien restauré.

Nota. — Ces trois bustes ont été transportés au Musée de Tours.

Plus vingt fragments de statues en marbre de Paros et autres marbres antiques statuaires, propres à restaurer les statues du Musée. Ces fragments sont réunis dans une des basses-cours.

Pour extrait conforme,

Signé : H. Lavallée,
Secrétaire général du Musée.

Appendice D

Le Musée de Tours en 1800.

(Extrait du *Voyage de Paris à Richelieu,* par Dufourny, Bibl. nat., mss. fr. 13564.)

« Le musée de Tours [1] est établi à l'ancien archevêché, ainsi que l'École Centrale. Il consiste en deux pièces remplies d'instrumens de phisique et d'histoire naturelle, une salle contenant des plâtres moulés sur l'antique, et deux autres renfermant une petite Bibliothèque. Toutes ces salles sont ornées de tableaux, tirés en partie des églises de Tours et des chateaux et maisons des départemens.

« Parmi les tableaux on distingue la *Continence de Scipion,* par le Parmesan, provenant de Chanteloup, sur toile, hauteur 4 pieds, largeur 3 pieds, marquee nº 204;

« Le *Jugement dernier* attribué à M. Ange, mais plus vraisemblablement de Freminet, sur toile, figures de grandeur naturelle, hauteur 8 pieds, larg. 10. Il vient du chateau du Plessis-lès-Tours;

« La *Vision de St Benoit,* auquel la Vierge et les apôtres St Pierre et St Paul apparoissent;

« *St Louis soignant les malades;*

« *St Sébastien* assisté par les Anges et les Saintes Femmes qui retirent des flèches de son corps.

« Ces trois derniers tableaux de Le Sueur viennent de Marmoutiers.

« Un *portrait de femme les mains croisées,* copié d'après Léonard de Vinci.

[1] En marge : « Le cit. Ravereau, prof. de dessin à l'École centrale, est conservateur. »

« Parmi les autres tableaux, il y a des copies d'après le Caravage et quelques médiocres tableaux italiens provenant de Richelieu, des copies des 4 évangélistes de Valentin, des copies des portraits de M. Ange et autres peintres italiens etc.

« Il y a aussi 6 à 8 bustes provenant de Richelieu dont une tète de Mercure, un Demosthène, un Ptolémée, un Septime, un Hercule, un Mars, et deux tétes de femmes. »

La *Continence de Scipion,* enlevée du Musée de Tours en même temps que les objets d'art du château de Richelieu, est restée au Louvre (n° 313) jusqu'à ces dernières années. Aujourd'hui, cette peinture, qui est du Primatice, se trouve à Fontainebleau (n° 22 de la *Notice,* 1881).

La *Vision de saint Benoît* (Louvre, n° 523) a fait partie du même envoi.

Le *Saint Louis* et le *Saint Sébastien* de Le Sueur, le *portrait de femme* (copie de la Joconde), les *Quatre Évangélistes* de Valentin, les *portraits de peintres,* les *copies du Caravage* et 4 *bustes* sont restés au Musée de Tours (nos 103, 102, 191, 162, 432-438, 507, 509, 510, 511, etc., de la *Notice sommaire,* 1881).

Appendice E

Extrait du *Citoyen François,*
22 vendémiaire an IX.

« Le célèbre antiquaire Visconti et l'architecte Dufourny sont revenus l'un et l'autre du voyage qu'ils ont fait à Richelieu, par ordre du Ministre de l'Intérieur.

« Ils étoient chargés de reconnoître les statues et les tableaux dont le cardinal de Richelieu avoit orné son chateau.

« Il étoit difficile au Ministre de faire un choix meilleur. Le Citoyen Visconti est connu depuis longtemps pour ses connoissances profondes sur l'antiquité, et le Citoyen Dufourny, ce qui est fort rare, sait parler et écrire sur son art. Il a élevé en Sicile des monuments estimés et l'aménité de ses mœurs et son obligeance lui font pardonner par ses rivaux en architecture les talens qu'ils n'ont pas.

« Ils ont fait une moisson importante pour le Museum. On assure que, sur 60 statues, il y en a 20 qui sont dignes de figurer parmi les antiques que la valeur françoise et le génie de Bonaparte ont enlevés à l'Italie, comme les Romains les avoient autrefois enlevés à la Grèce. Mais il n'y a que peu de tableaux estimables.

« Ainsi ce cardinal de Richelieu qui sut en France abaisser la féodalité, donner aux gens de lettres le sentiment de leur force, abaisser la maison d'Autriche et récompenser Corneille et Rotrou, eut aussi des connoissances dans les arts.

« Il n'y a que l'homme vraiment grand qui ait, dans beaucoup de genres, le goût du beau et, quelque idée que l'on doive avoir de la morale de Richelieu, on ne peut lui refuser le titre de grand homme. »

Appendice F

Notes manuscrites de Thibaudeau l'aîné,
au château de Richelieu, 30 sept. 1835.

« Sur la route de Chatellerault à la ville de Richelieu, on voit deux pavillons couverts en ardoise, précédant une demi-lune; au milieu, une avenue de peupliers, de 72 pieds de long, sur 70 de large, conduisant à une grande porte ronde batie depuis 20 ans, qui remplace la grille en fer vendue il y a 25 ans. De chaque coté deux pavillons. On entre dans une allée de peupliers de 200 mètres de longueur sur 5 de large; dans la première cour à gauche, il existe encore la moitié d'une aile de servitudes où étaient les écuries; les vitraux en plomb.

« A droite, une aile des bâtimens des servitudes, conservée en entier; elle a 100 mètres de longueur. Les fenêtres ont 5 pieds de haut sur 4 de large, barrées par une croix en pierre; quelques vitraux en plomb.

« Au milieu de ces deux servitudes reste la porte d'entrée de la seconde cour du château; c'est une architecture d'ordre dorique, un portique de 12 pieds de haut sur 9 de large; une voûte plate, on voit encore une côte de baleine suspendue par des chaînes. Sur la façade, un chiffre composé de trois lettres A. C. R. Armand, Cardinal, surmonté d'une couronne ducale, chapeau de cardinal. Sous la frise on lit, en relief, ces mots :

A. R. M. D. C. A. R. DVC. D. RIC.

« Il n'existe plus rien du chateau, des ruines, des pierres ouvragées, couvertes de ronces, des douves desséchées.

« Les servitudes à droite, bâtiment intact; il contient plus de 200 tableaux sur toile, bois, la plupart ont été détachés des plafonds; ce sont des allégories, des batailles des Grecs et des Romains, des portraits de la famille Richelieu, en pied, avec leurs noms, ouvrages faits par les grands maîtres du temps, les costumes, les transitions des modes etc......

« Au rez de chaussée, dans la première pièce, on voit Mme de Montespan peinte dans toute sa beauté, à 20 ans, entourée d'amours, chevelure à la Ninon, manteau de velours rouge doublé d'hermine, robe de satin blanc brodée en or; ce tableau est en bel état de conservation; — Nicole Duplessis, sœur du cardinal; — Louis XIII à coté de son trône; — Francoise, sœur du cardinal; — Brancas, princesse d'Harcourt (c'est la plus belle femme de toute la collection), tableau magnifique par sa composition et la richesse des détails; — Duplessis, grand-père du cardinal [1]; — le cardinal de Lyon, frère d'Armand; il a pour attribut un petit chien canard assis sur une table; — Francois Duplessis [2], père du cardinal, 1546; — Françoise de Rochechouart, épouse de Vignerot [3]; — Susanne de la Porte, mère du cardinal [4]; — le cardinal décoré du collier du Saint-Esprit, même manière, même teinte que celui qui est dans le cabinet de M. de la Fontenelle; on le croit de l'école d'Italie; — Renée de la Forêt de Beaurepaire, en 1560, remariée à François du Vergier, seigneur de la Rochejacquelein; — Vignerot, femme d'honneur de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche, 1638; — le maréchal de Richelieu peint en 1720, quand il part pour son ambassade; belle et jolie tête; son valet de chambre le pomponne et l'admire. Tableau d'une grande dimension, quoique le personnage soit de petite structure, en bel état de conservation, il a été gravé; etc. et beaucoup d'autres portraits qui peuvent encore intéresser des familles descendues des Vignerot. — L'histoire d'Achille depuis sa naissance [5], des

[1] VIGNIER, p. 93. — Voir ci-dessus, p. 116. — [2] *Id., id.* — [3] *Id., id.* — [4] *Id., id.* — [5] *Id.,* p. 56 et suiv.

batailles, des combats, des fruits, — une Lucrèce qui se poignarde; elle était sur la cheminée de l'appartement des femmes d'honneur de la Reine[1]; des tableaux représentant des histoires grecques : les travaux d'Ulysse faisant allégorie à ceux du Cardinal[2]; la prise de Tyr comparée à la prise de la Rochelle[3]; le passage des Alpes par Annibal[4]; la prise de Thèbes[5]; la mort de Cyrus, allégorie à celle de Montmorenci[6]; sacrifice de Polixène sur son tombeau[7]; Ulysse qui découvre Achille parmi les filles de Déidamie[8]; Achille tue Hector[9]; Paris tue Achille[10]; Ajax se tue[11]. — Des monceaux de toiles peintes sans encadremens : l'Amour couronne des amans; la Chasteté brise les traits des amours; Vénus conduisant un amour qui porte des couronnes de myrthe; des Faunes couronnent leurs amantes; l'Assemblée des Dieux pour la déification d'Hercule[12]; une Minerve qui triomphe du Sphinx[13]; une Aurore qui répand des fleurs[14]; les quatre Éléments, la Terre ou le triomphe de Louis XIII par la naissance de Louis XIV, l'Air par une chasse aux oiseaux avec les femmes de la cour sur des palfrois, le Feu par un feu d'artifice, l'Eau par des dames dans des traineaux sur la glace[15]. — Tableaux sur boisures (*sic*) détachées : l'Amour conjugal, une femme qui tient une tourterelle[16]; la Candeur vêtue de blanc, un flocon de neige dans sa main[17]; l'Amour conjugal, une femme qui tient un cœur d'une main, de l'autre une colombe[18]; la Viduité, vetue de violet[19]; un Enlèvement des Sabines[20]; des Sirènes dont les queues se terminent en dauphins[21]; Ulysse reçu par Calypso[22], etc. — Dans le joli jardin des servitudes, nouvellement fait, et que j'appelle le charnier des arts, j'ai vu des jambes, des têtes de statues brisées; le torse de Louis XIII, du ciseau de Berthelot, est gisant sous une ronce double; des fragments en marbre. Dans

[1] Vignier, p. 79. — [2] *Id.*, p. 127 et suiv. — [3] *Id.*, p. 101. — [4] *Id.*, p. 106. — [5] *Id.*, p. 108. — [6] *Id.*, p. 123. — [7] *Id.*, p. 60. — [8] *Id.*, p. 57. — [9] *Id.*, p. 59. — [10] *Id.*, p. 59. — [11] *Id.*, p. 60. — [12] *Id.*, p. 66. — [13] *Id.*, p. 70. — [14] *Id.*, p. 71. — [15] *Id.*, p. 76. Voir ci-dessus, p. 116. — [16] *Id.*, p. 79. — [17] *Id.*, *ibid.* — [18] *Id.*, p. 80. — [19] *Id.*, p. 80. — [20] *Id.*, p. 91. — [21] *Id.*, p. 130. — [22] *Id.*, p. 130

une chambre du premier étage, existe un fleuve antique, appuyé sur une urne; il a été démonté avec soin, les différentes pièces qui le composent sont parfaitement conservées.

« *Nota.* — M. Boutron, rue St Apolline, nº 4, à qui tout le château appartient, veut vendre ces tableaux en gros 6,000 f.

« Une plaque de contrefeu en fonte, représentant en relief les armes du Cardinal, trois chevrons brisés, le chapeau de Cardinal. Elle a 6 pieds de long sur 4 de haut, intacte; pèse 800 livres. A vendre pour 50 f. S'adresser aux servitudes du chateau à Mme Chapuy chargée de vendre. »

Appendice G

Notes manuscrites de Thibaudeau l'aîné;
à Richelieu, le 1er octobre 1835.

« Cette ville a été batie en 1627. La principale rue qui va à Chinon, est composée de 28 portes cochères, 14 de chaque coté, toutes pareilles; aux deux extrémités, on voit une place de 46 toises carrées. Les halles sont en face de l'Église. Sur le milieu de la place, une fontaine publique.

« L'église de la paroisse a son portail à l'orient. De chaque coté de la porte sont les quatre évangélistes dans des niches; statues colossales de 9 pieds de proportion, n'ayant pas leurs attributs mais des manuscrits déroulés. Pour les conserver, pendant la révolution de 1793, on effaça leurs noms pour y substituer ceux de Voltaire, Rousseau, Marat, le père Duchesne, et le peuple les respecta. La voûte de l'intérieur est en plein ceintre, rosacée; des encadrements détachés. Au dessus du maître-autel, au haut, un tableau, une Sainte Famille d'un grand maître. Au dessous, une Assomption, belle copie que l'on dit être de Mr Nivonet père. De chaque coté, deux belles colonnes en marbre d'Angers, d'ordre corinthien, les bases et les chapiteaux sont en bois; ils ont appartenu à un autre monument.

« La ville de Richelieu est régie maintenant par un maire et un juge de paix. Tous ces beaux hotels, batis pour les seigneurs de la cour du Cardinal, ne sont plus occupés que par de pauvres propriétaires et locataires. La plupart des portes-cochères et des croisées sont murées à moitié. On a fait des petites chambres sans plafond. Aux fenètres on ne voit plus ni draperies, ni rideaux; des carreaux de vitres cassés, bouchés en papier. Les rues sont désertes. »

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie

RUE GARANCIÈRE, 8



Achevé d'imprimer le 30 novembre 1882.

